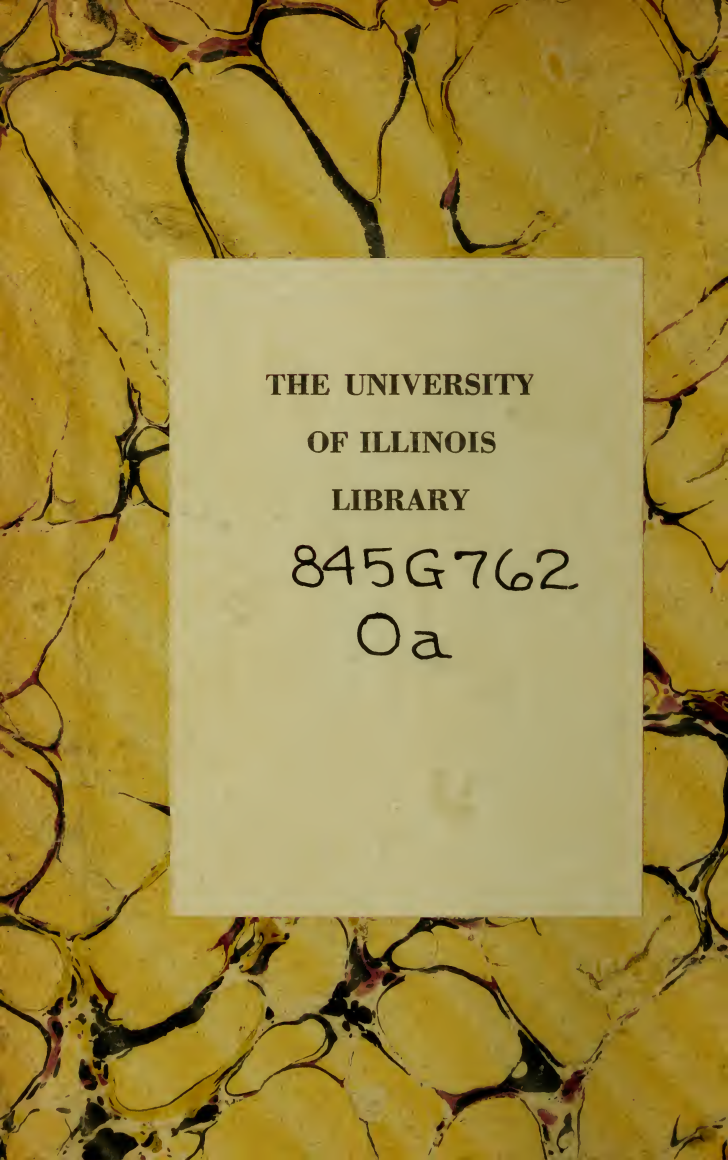



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845G762
Oa



OUVRAGES DU MEME AUTEUR

POESIE

Les Fleurs de Sang, 1 vol.
Gouffres et Brasiers, 1 vol.
Les Imprécations, 1 brochure.

THEATRE

Sainte Geneviève, pièce en 3 actes, représentée en 1920 au Théâtre de la Nature de la Vallée de Chevreuse.

SATIRE

De la Dépravation des Femmes et des Décadences, 1 brochure.

ETUDE SOCIALE

L'Internationalisme financier, 1 brochure.

EN PREPARATION

SATIRE

La XVIIe Satire de Juvénal (terminée).

ROMANS

Aragoins et Patatras, roman de mœurs politiques et guerrières.
Prisonnier des Ped'zouilles, roman d'un écrivain (chez les diverses tribus de la Vallée de Chevreuse).
La Panthère, roman de mœurs berbères.

ANTINÉA

(LA NOUVELLE ATLANTIDE)

GEORGES GRANDJEAN

ANTINÉA

OU LA NOUVELLE ATLANTIDE

AVEC ILLUSTRATIONS DE FÉGUIDE

ROMAN

PARIS

ÉDITIONS " ROMAN NOUVEAU "

23, Rue Gramme, 23

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur pur fil

TOUS NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PROLOGUE

Une nuit d'avril à la cote 304, au fond d'un abri qu'ébranlaient les 210 et les 105, à la lueur effarée d'une bougie, deux officiers de zouaves et deux officiers de chasseurs faisaient leur testament.

Ils échangèrent quatre enveloppes, puis se prirent à rire. Ils riaient pour se sentir vivants, pour oublier la Mort, car enfin, quoi qu'on dise, l'on ne fait pas un testament de gaîté de cœur : être tué a bien une certaine importance. Et cette partie carrée avec une vieille Parque décharnée, sanglante, griffue, avec ce spectre femelle, n'était ni des plus réjouissantes, ni des plus folâtres.

Un 210 éternua sur les rocs et les troncs, les 88 filèrent, en miaulant, éventrer une section de réserve, l'abri secoué frémit, craqua, la bougie s'éteignit, des mains firent de la lumière.

— Nous allons y crever, gronda une ordonnance.

Des blessés rentraient, bras arrachés, front sanglant, le regard fou des bêtes aux abois : des faces grimaçaient de douleur, dans la clarté hagarde de cette bougie qui n'osait brûler, un homme hurlait, un éclat rouge coincé entre les omoplates.

Les officiers pansèrent des plaies, les ordonnances s'empressèrent.

— Donnez la gnole !

— Appelez les brancardiers !

— Y sont tués, mon lieutenant.



Un chasseur dégringola dans l'abri.

— Les Allemands ! ! Ils attaquent ! Aux armes !

— Adieu, de Bréhville !

— Adieu, mon cher !

Ce fut une ruée, les blessés restèrent seuls.

Certains ne prirent même pas les fusils, ils saisirent des pioches, des épieux, rien, n'importe quoi ; l'énervement des obus dans les veines, ils sortirent, rendus enragés par la mort qui meuglait, par toutes les gueules des canons, doigts crispés, fébriles, dents longues, lèvres retroussées, prêts à mordre, à saigner des gorges.

Impassible, le ciel regardait.

Très peu revinrent.

L'un des deux officiers de zouaves, l'auteur de ces lignes, buta contre un corps, étendu dans un boyau.

— De Bréhville !

Ils avaient échangé leurs enveloppes.

La bataille râlait, morte à son tour, vautrée dans le sang, repue, hideuse. L'aube allait s'éveiller, grise, lourde. Il enterra son camarade dans la glaise, fit une petite croix, creva une boîte de lait condensé, la vida et, à l'intérieur, plaça une feuille de papier :

CAPITAINE DE BREHVILLE
du 2e Spahis
né à Damvillers (Meuse), le 5 août 1878
détaché au 9e Zouaves
tué à la cote 304, route d'Esnes à Malancourt
le 17 avril 1916.

Il enfouit la boîte, sous le casque.

Aux clartés livides de l'aurore qui faisaient surgir des spectres d'arbres sur le charnier, il ouvrit l'enveloppe et put lire :

« J'emporte avec moi un secret angoissant. J'ai cru » devoir me taire jusqu'à ce jour, car les motifs qui » font agir les hommes dépassent parfois la compré» hension d'une humanité banale, faite pour obéir, » souffrir et disparaître. Qu'importe certains crimes, » même, puisque le Néant est au bout de tous les efforts, » puisqu'il est l'aboutissement fatal de cette agitation » enfantine dont s'enorgueillissent les êtres, et qu'en son » définitif repos, sombrera l'orgueil des Civilisations » aux leurres féroces et sanglants.

» Il est, également, certaines beautés que les regards » des vivants saliraient.

» Tu trouveras donc, au train régimentaire, dans ma » cantine, deux manuscrits : l'un signé Ferrières, l'au» tre signé de Bréhville. Je t'autorise à les publier six » ans après ma mort. Je t'autorise, dis-je, car je pos» sède une famille qui serait capable, après m'avoir » renié, de te disputer la possession de ces manuscrits : » les hommes, autour de l'argent ou de ce qui peut rap-

» *porter de l'argent, s'assemblent et se disputent, comme*
» *les chacals autour des carcasses de chameaux.*

» *Je te lègue mon sabre, mon revolver, mes effets, et*
» *le soin de ne prévenir personne de ma mort.*

» *Adieu, mon cher, et pense parfois au Capitaine de*
» *Spahis de Bréhville qui sut se faire tuer aussi brave-*
» *ment qu'un simple zouave.* »

Quelques jours après, l'auteur ouvrait la cantine.

Il découvrait les manuscrits, soigneusement ficelés, rangés sous une veste rouge : c'était l'autre « Roman d'un Spahis ».

Et voici ce qu'il lut :

PREMIÈRE PARTIE

VERS LE PAYS DE LA PEUR





CHAPITRE PREMIER

L'ALERTE AU SAHARA

CERCLE D'IN-SALAH

2ᵉ RÉGIMENT DE SPAHIS

Le 25 novembre 1903.

Ordre au lieutenant de Bréhville, commandant le poste de Hassi Tir'hidet, de partir à la recherche du capitaine Saint-Avit et du lieutenant Ferrières.

C'est à l'extrême limite du Tassili des Ikoutissen et du Kel Tifedest que l'on perd toute trace du capitaine Saint-Avit et du lieutenant

Ferrières, partis du petit poste de Hassi Inifel, le 10 novembre 1903, dans la direction de l'Oued Timissao.

Au cours de sa mission, le lieutenant de Bréhville reconnaîtra les Oasis des Ouallen et s'assurera des intentions de leur Cheik Si Moktar ben Abderrhman.

Le Colonel
commandant le 2e Spahis,
BRULLER.

Stupéfait, je relus cet ordre laconique et officiel, dicté à quelque secrétaire ; une deuxième feuille, à laquelle je n'avais pas prêté attention, était incluse dans l'enveloppe.

Je la dépliai.

CONFIDENTIEL A DÉCHIRER

C'était le Colonel qui m'écrivait de sa propre main.

Mon cher Camarade,

Vous connaissez — comme nous tous — la version admise, en haut lieu, concernant la mort de Morhange.

Quelque tombe perdue dans les dunes attire peut-être Saint-Avit, comme la maison du crime attire toujours le......

Si vous me comprenez bien, c'est donc une mission fort délicate qu'il vous faut accomplir. Je compte entièrement sur votre tact et votre prudence pour mener à bien cette mission. Néanmoins, je vous conseille de prendre toutes les précautions utiles à votre sécurité et à celle de vos hommes, car l'on me signale chez les Ouallen, et plus particulièrement chez les Tribus Touareg voisines du Hoggar, une agitation étrange dont le caractère m'échappe.

Bonne chance, bonne route et à bientôt.

Je déchirai « la note confidentielle ». J'en fis cent petits morceaux. Je les disséminai par-dessus le bord de la terrasse, au hasard du vent d'Est qui soufflait. Je les regardai s'accrocher parmi la tête hérissée d'un vieux palmier solitaire qui poussait ses branches décharnées et son tronc de reptile jusqu'à l'espèce de cabine où je me réfugiais à l'heure de la sieste. Les bouts de papier blanc s'envolèrent puis churent sur le sable, roulèrent éperdus, se poursuivirent un instant parmi les rares touffes de thym et d'alfa qui perçaient les dunes, et disparurent. Le Colonel Bruller était obéi, car le désert garde tous les secrets qu'on lui confie aussi jalousement qu'il garde les carcasses de ses victimes.



Cet ordre brusque, cette étrange mission ne me surprenaient point outre mesure. Par ici, il faut toujours que les chameaux soient sellés.

Une phrase du Colonel revenait obsédante et douloureuse à ma mémoire :

« *Quelque tombe perdue dans les dunes l'attire, peut-être comme la maison du crime attire le......* »

Le criminel, parbleu ! voilà ce que le Colonel Bruller avait voulu dire.

Lui aussi croyait donc à la culpabilité de Saint-Avit, ajoutait foi à ce qui se racontait dans les postes avancés, de l'Adrar au Figuig, du Figuig au Soudan, et dans tous les bureaux cancaniers et poussiéreux du Service Géographique.

« Oui ou non Saint-Avit a-t-il tué le Capitaine Morhange ? » Vingt fois je me posai cette question. Si oui ! pour quelles raisons ! Jalousie ! Ambition ! Exaspération de se sentir surveillé, accompagné « par l'un de ces bureaucrates rancis et punaisiers » qu'il détestait profondément, de toute son âme d'homme d'action, de toute la puissance de sa jeunesse active et généreuse !

Non, Saint-Avit n'aurait jamais consenti à tuer un Français, un compagnon d'armes, en ces solitudes homicides où toute la nature et les êtres conspirent contre celui qui s'y égare ! Alors ?

Si non ! Pourquoi ce cauchemar atroce qui le dressait sur son lit d'hôpital : ces paroles, ces larmes, ces gestes de désespoir ou de folie qui faisaient fuir d'épouvante les infirmiers indigènes de l'Hôpital de Tombouctou, et se pencher haletants sur les regards du fiévreux les majors et le Capitaine Aymard !

Le pays des Aouelimiden avait-il rejeté de ses dunes mouvantes et giratoires un simple halluciné ou un criminel effroyable ?

J'avais assisté à l'arrivée de Saint-Avit à Sfax, j'étais de ceux qui avaient refusé de le recevoir au Cercle militaire.

Mais le récit que le Capitaine Grandjean nous avait fait de son entrevue avec celui que la rumeur publique accusait d'être l'assassin de Morhange m'avait laissé perplexe.

Je ne pensais plus à cette histoire. Depuis cette époque les dunes du Tassili avaient recouvert d'autres victimes. Et voici que les paroles du Capitaine

me revenaient en mémoire. Je me souvins de ses angoisses, de sa pâleur. Il était hors de doute qu'en fermant l'entrée du Cercle militaire de Sfax à Saint-Avit, le Capitaine Grandjean croyait avoir accompli une mauvaise action.

« Eh bien, mon Colonel, c'est fait ! Vous pouvez » être tranquille. Il ne descendra pas à terre. Mais, » vrai Dieu, quelle corvée ! »

Nous n'osions souffler mot. Anxieux et confus, sentant qu'une injustice venait de s'accomplir, nous attendions le récit de l'entrevue. Après s'être essuyé le front et grommelé : « J'aurais préféré être harcelé par une Harka de Targuis ! » le Capitaine Grandjean se versa une gorgée d'eau.

« Voilà, j'avais préparé ma phrase, en route, dans » la chaloupe. En montant l'escalier, je sentis que » tout s'était envolé. Saint-Avit était au fumoir avec » le Commandant du paquebot. Il me sembla que » je n'aurais pas la force de lui dire la chose, d'autant que je le voyais prêt à descendre. Il était en » tenue de jour, son sabre sur la banquette, et il » avait des éperons. On ne garde pas d'éperons à » bord. Je me présentai, nous échangeâmes quelques » paroles, mais je devais avoir l'air bien emprunté, » car, dès la première minute, je compris qu'il avait » deviné. Sous un prétexte quelconque, ayant quitté » le Commandant, il me conduisit à l'arrière, près » du gouvernail. Là, je n'osai parler, mon Colonel, » qu'ai-je dit ? Ce que j'ai dû bafouiller ! Il ne me » regardait pas. Accoudé au bastingage, il laissait » ses yeux errer au loin, avec un sourire. Puis, sou-

» dain, quand je me fus bien empêtré dans une
» explication, il me fixa froidement et me dit :

« — Je vous remercie, mon cher camarade, de
» vous être donné tout ce dérangement. Mais, vrai-
» ment, c'était bien inutile. Je suis fatigué. J'aurai
» eu du moins l'agrément de faire votre connais-
» sance. Puisque je ne peux profiter de votre hospi-
» talité, vous me ferez la grâce d'accepter la mienne,
» tant que la chaloupe sera au flanc du paquebot. »

« — Alors, nous sommes revenus au fumoir. Il a
» préparé lui-même des cocktails. Il m'a parlé. Nous
» nous sommes retrouvés des amis communs. Jamais
» je n'oublierai ce visage, ce regard ironique et
» lointain, cette voix triste et douce. Ah ! mon Colo-
» nel ! Ah ! Messieurs... Il ne peut y avoir qu'une
» horrible équivoque. Un tel homme coupable d'un
» tel crime, croyez-moi, ce n'est pas possible (1). »

« Bah ! le désert transforme parfois les hommes en bêtes furieuses, avait conclu le Colonel : Grandjean, vos scrupules vous font honneur, mais je les trouve excessifs ! »

— Nul, parmi nous, n'avait émis d'objection, nul n'avait plaidé pour ou contre Saint-Avit. Tous savaient que la brûlure du désert atteint le cerveau en suivant la corde des nerfs. Après les heures de marche en ce paysage toujours ocre, toujours dé-

(1) Voir *l'Atlantide*, par Pierre Benoît. — Albin Michel, éditeur.

voré de lumière, exhalant la chaleur par toutes ses gueules d'enfer, sous le même ciel, sous le même soleil qui se lève et se couche torréfiant l'éther et les sables, séchant les puits, pompant l'eau du sang qui se coagule dans les veines ; après ces heures de marche, tous savaient que l'homme se sent parfois devenir fou dans la fournaise tournoyante, qu'il hurle dans la nuit où passe un vent chaud, l'haleine du sol brûlé, qu'il hurle vers une lune rouge qui se traîne, morne, dans un ciel violet !

Le dîner fut lugubre.

Nous songions à ce malheureux que nous avions banni, auquel nous avions infligé injustement le plus atroce des affronts. Je croyais l'apercevoir appuyé sur le bastingage, par cette nuit de rêve, le regard perdu, sondant l'ombre, cherchant parmi les lumières de la petite ville celle qui éclairait le Cercle, ce coin de famille, de ceux qui n'ont plus de famille, ce coin de Patrie de ceux qui n'ont plus de Patrie... Nous maudissait-il ? Nous plaignait-il ? Lui, me semblait incapable de se plaindre, dédaigneux, supérieur, car les douleurs sublimes sont toujours muettes, il ne devait même pas nous mépriser ; mais sourire de nos mesquins scrupules d'officiers de garnison. Ce ne fut que lorsqu'un coup de sirène, suivi de volutes de fumées rouges s'échappant de la cheminée, eût annoncé le départ du paquebot pour Gabès, que nous osâmes causer — et ce ne fut point de ce qui nous préoccupait......

Et voici que cet ordre... Voici qu'aujourd'hui...

Voici que cette phrase : « Comme la maison du crime attire le...... »

Voici que !...

Mais... Tonnerre de Dieu ! le Capitaine Saint-Avit a-t-il, oui ou non, tué le Capitaine Morhange ?

CHAPITRE II

AHMED-EL-MAROUF LE SAHARI

J'ai donné les ordres nécessaires au maréchal des logis indigène Mohammed-ben-Mançour.

Trente-cinq des meilleurs méharistes se tiendront prêts à partir demain, une heure avant le lever du soleil. Les spahis mariés assureront la garde du Bordj sous le commandement d'Aïssa, l'adjudant nègre, pendant mon absence. J'ai consigné tout le monde.

La cour est animée d'un mouvement de garnison française. L'on remplit déjà à la fontaine toutes sortes de vases, de bidons, d'outres et de tonneaux. Le garde-magasin se dispute avec un brigadier qui vient faire sa provision d'alcool à brûler. Au fait ! nous ne trouverons pas de bois, au delà des Oasis, pour cuire nos aliments ! Abruti par la discipline, le garde-magasin ne veut pas livrer davantage d'alcool que le règlement ne le permet. Mohammed intervient ! Allons ! tout s'arrange.

Cent cartouches par homme ! Cinq cents sur les

chameaux ! Mohammed bouscule son monde : jure des « Kelb » et des « Allouf », insulte la paternité et l'arrière-paternité de toute la Smalah, se démène parmi les burnous, les bardas neufs, les piles de boîtes de conserve. J'aurais voulu dormir ! Mais... cette note, la lettre du Colonel... et ce brouhaha, ce charivari de mobilisation, tout se mélange dans mon cerveau : visions de crimes et de désert, Mohammed, boîtes de bœuf, cartouches et Targuis ! ! Au diable Saint-Avit et Ferrières !

Le courrier de France est arrivé. Je ferme les revues. Je jette les journaux. Je ne puis lire.

J'essaye de fumer et de rester allongé sur mon lit de sangle. La carte du Sahara clouée sur le mur attire mon regard. Un point sur cette carte me fascine. Je me lève. Je marche, attiré par je ne sais quelle force mystérieuse. Mon doigt se pose sur l'immensité jaune... « Zone d'influence française ». Quel est donc l'imbécile qui peut avoir écrit cette phrase — sur le sable. Je dessine une croix et je lis : «*Oued Tarbi, route de Timissao* ».

C'est là qu'est enterré le Capitaine Mohrange !...

J'entends Benamar, mon ordonnance, qui amène mon méhari de l'abreuvoir, l'agenouille et l'entrave. Mohammed se dispute avec un négrillon qui a franchi la porte du bordj.

Amor, un spahis nègre, hurle :

« Je te dis qu'mon lieutenant y dort — « Roh ! » (1)

(1) Va-t'en !

Marouf, c'est le Djitan (1), pas besoin ti vois mon lieutenant pour lui. »

Un éclat de rire, un pas leste, un pas lourd qui montent l'escalier : la couverture qui ferme ma porte se soulève, le négrillon saute dans ma chambre tandis que j'aperçois, passant sous la couverture, les bottes d'Amor qui s'immobilisent au « garde à vous ».

« Mon Lieutenant ! Ahmed ben Hofgar t'invite à boire le café. »

Le gosse salue, pirouette, observe, au bas de la couverture, les bottes qui prennent une position en équerre et se précipite tête basse dans l'escalier. J'entends le bruit d'une dégringolade formidable, un éclat de rire, c'est Amor, qui, après s'être embarrassé dans ses éperons, descend les marches... sur le ventre, à la poursuite du petit nègre.

— « Ahmed ben Hofgar ! ! El Marouf ! » !

J'ai beaucoup d'amis dans la petite ville. Je connais ces gens-là par cœur. Saharis, nègres, bédouins, M'zabites, je sais leurs histoires, leurs antécédentes, leurs affaires de ménage, leur parenté. Je suis le Chef, le « Hakem », et je suis un peu le conseiller de tous et le médecin de chacun. Depuis que j'ai guéri les plaies du nègre Ahmed-el-Bass (2), les rebouteux de l'Oasis ont renoncé aux emplâtres de feuilles d'abricotier broyées mélangées de poix. Ils

(1) Le Diable.
(2) Ahmed le Simple.

voudraient que je crée une chaire de médecine parmi les palmiers. L'infirmerie du poste compte une clientèle de choix faite de tous les scrofuleux, de tous les rachitiques, de tous les vermineux que le soleil et les amulettes n'ont pu guérir. Les jours de marché, l'on se croirait à l'entrée de l'Hôtel-Dieu ou des Quinze-Vingts. L'infirmier Amar soigne les uns à la teinture d'iode et le cuisinier soigne les autres avec des restes de gamelle. Tout ce beau monde me contemple avec le regard amoureux des chiens repus et reconnaissants.

« Ada-el-Saïd, disent-ils, en parlant de moi : une sorte de bon Dieu, de Seigneur mystérieux, qui accorde la grâce au faibles de ne point leur faire de mal et même consent à leur faire du bien. Généreuse efficacité des fonds de gamelle et de la teinture d'iode sur des âmes de sauvages !

Il n'est pas une de ces maisons cubiques de terre rouge qui ne me soit ouverte : privilège appréciable surtout à cette heure où j'ai besoin d'un guide sûr pour me conduire de Hassi Tir'hidet à l'Oued Tarbi.

Il ne s'agit pas de prendre le café : Ahmed-ben-Hofgar-el-Marouf, le borgne, — la chouette —, comme l'appellent méprisants les spahis du Bordj, doit avoir quelque secret à me confier. Sa jambe boîteuse lui causerait-elle des ennuis ?

C'est un vieux chasseur d'autruches et d'antilopes, une espèce de contrebandier à demi pirate, dont je n'ai pu démêler l'origine. Il est le premier parmi les indigènes de Hassi-Tir'hidet qui m'ait admis

familièrement chez lui : sa femme n'étant ni d'âge, ni de visage à le rendre jaloux. Nous fîmes connaissance un jour que je cherchais un geai que je venais de démonter. Il trouva l'oiseau blotti sous une touffe de « k'taff », à vingt pas de sa maison.

Il habite à l'écart du village, dans une masure abandonnée, parmi quelques palmiers rachitiques que le vent du désert rebrousse à la diable.

— « J'ai besoin de voir le désert devant moi, derrière moi, de le sentir partout, autour de moi », me disait-il un jour.

Il a établi sa demeure, au bord du Sahara, comme un vieux pêcheur bâtit sa cabane au bord de la Mer. D'où vient-il ? Des gens pareils échappent aux agents du Service Anthropométrique et ne connaissent point les douces servitudes de la carte d'électeur. La Démocratie n'a pas encore organisé le droit de vote au Sahara. Le cheptel humain erre en liberté, sans marques, contre-marques ou étiquettes.

Un jour, on les vit arriver tous les deux, l'homme et la femme, montés sur un vieux chameau couvert de pustules. Quelques semaines après, l'animal creva de fatique et de faim, tant ses dents étaient usées. On se contenta de ce qu'ils voulurent bien déclarer et, depuis cette époque, Ahmed-ben-Hofgar vit en paix avec les indigènes de l'Oasis, les spahis du Bordj et les goumiers.

Sa marotte est de vouloir entraîner les officiers qui se succèdent ici en des randonnées interminables parmi les dunes. Il connaît toujours quelque

nouveau troupeau de gazelles, il a découvert quelque puits inconnu.

Parfois il disparaît. Durant des semaines entières, Hofgar appartient à l'Immensité mystérieuse où rentre le mystère de sa vie. Il reparaît soudain sans que rien ne soit changé, ni dans son allure, ni dans ses vêtements, ni dans sa façon de vivre.

— « D'où viens-tu? » lui ai-je demandé certain soir, alors qu'il rentrait d'une de ces expéditions bizarres.

— « De là-bas ! De là-bas !... » répondit-il énigmatique en montrant le Sud-Est, et ses yeux me scrutaient, semblaient vouloir lire jusqu'au fond de mon âme.

Ferait-il la contrebande de la poudre et des armes, pour le compte des caravanes qui vont de la Tripolitaine au Soudan ? Les goumiers n'ont jamais pu le prendre en flagrant délit. Bah ! qu'importe, nos industriels se gênent si peu pour faire du commerce avec l'ennemi !

C'est un caractère enjoué, plein de bonne humeur et de philosophie résignée, et au-dessus de la plupart des préjugés indigènes. Il me semble parfois qu'Ahmed-ben-Hofgar a dû vivre avec d'autres êtres qu'avec ceux de sa race. Mais, avec lesquels ? Est-il un de ces hommes qui se moquent des choses humaines après y avoir longtemps réfléchi, qui ne professent plus que de l'indifférence pour les institutions sociales quelles qu'elles soient, que le mépris de l'effort et de l'idée a condamnés au sort heureux des Diogéniens ?

Je lui donne cinquante ans, à voir son visage racorni, en museau de loup, et les quelques poils gris d'une barbe rare que traverse une large cicatrice faite sans doute par un sabre targui. Il a de petits yeux bridés, sans cils, dont les ophtalmies ont ensanglanté les paupières ; mais son regard est perçant, aiguisé comme une flèche dont le but est de porter loin, très loin, à travers ces nappes de soleil et d'air brûlant, jusqu'aux horizons d'ocre, fuyants, indéterminés.

Il est borgne et boite un peu, d'une jambe, par suite d'une blessure à la cuisse.

Un coup de feu, dit-on ! Un traitant maure qui n'aura pas voulu se laisser rançonner comme tant d'autres !

Lui, l'explique autrement ; il prétend qu'il habitait Gaô, alors que les Touaregs pillèrent la ville. Il fut laissé pour mort sur le terrain, l'œil arraché, la cuisse traversée par le fer d'une lance. Mais, comme un vieux sanglier, dur à mourir et dont le soleil aurait encore racorni la rude peau sur les os, il n'en est pas moins alerte.

— « J'ai connu Flatters ! » me dit-il un jour qu'il était en veine de confidences et que nous guettions les Palombes de passage, sous les palmiers de l'Oasis ; et son œil unique lança un éclair sauvage. Je tressaillis, il se tut jusqu'au soir.

Son histoire serait longue, s'il la voulait raconter, et je suis sûr qu'on y trouverait autre chose que des aventures de chasses et surtout de chasses

aux gazelles. Les animaux qu'il a dû chasser n'ont pas toujours été d'inoffensifs quadrupèdes.

Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il a passé de longues années chez les Chambas, creusant, dit-il, des puits artésiens et chassant.

Il parle de l'Oued Ghir et du Djebbel Hoggar comme s'il avait successivement habité tout le Désert, depuis Tombouctou, jusqu'aux frontières de la Tunisie. Mais il parle surtout de la poudre et des joutes à la lance comme un homme qui n'aurait pas renoncé à s'en servir.



Mohammed mène un sabbat du diable, parmi les spahis, les boîtes de conserve et les chameaux.

Puisque je ne puis dormir, je vais aller prendre le café avec Ahmed-ben-Hofgar. Je suis tenté de mettre à l'épreuve sa connaissance du Désert. Qui mieux que lui pourrait me servir de guide, dès que nous aurons traversé la plaine d'Ouatia ? (1).

---

(1) Plaine herbeuse qui limite le Sahara à l'Ouest.

CHAPITRE III

PERPLEXITÉ !

Le cadran solaire marque deux heures sur la muraille. Le Bordj est la proie de la lumière. Les murs flambent. Un sloughi (1), qui se brûle les pattes en marchant sur les pavés de la cour, aboie de fureur et se sauve éperdu, les oreilles basses, la queue dans les jambes. Au dehors, de jeunes bédouins, de menus et crépus négrillons, graines de spahis, jouent têtes nues, culbutent parmi les pierres. Je ne sais pourquoi leur crâne n'éclate point comme les pastèques éclatent lorsqu'on les expose au soleil trop chaud.

La terre de la colline où est bâti le Bodj, est dure comme un plancher et se fendille. Le sol résonne sous mes pas.

Les rues étroites du village sont chauffées à blanc. L'ombre ne les envahit pas encore. Elles semblent laisser circuler de la lumière brûlante parmi les

---

(1) Lévrier de chasse, fort rapide et féroce.

maisons brunes qui font le gros dos sous ce déluge d'argent fondu.

J'hésite à m'engager dans ce labyrinthe. Il me semble que je vais cuire à l'étouffée dans la glaise.

Avec quelle satisfaction je m'étendrai, à l'ombre, sur le sol, dans la cour de la maison où habite Ahmed-ben-Hofgar.

Tous les quartiers sont semblables. Toutes les demeures de Hassi Tir'hidet se ressemblent : elles se composent d'une cour carrée avec un logement — ou plutôt d'un terrier sur chaque face. Ce logement, formé d'une ou deux chambres, est une galerie sombre, ne tirant le jour que par une porte toujours ouverte. La porte est basse et ne laisse pénétrer le soleil que lorsqu'il est tout à fait oblique, le matin ou le soir. Jamais la lumière ne pénètre là-dedans, autrement que par reflet. Les murs sont noirs, enduits d'une couche bizarre de crasse qui ressemble à de longs dépôts de suie, bien qu'on ne fasse de feu que dans la cour. Quant au plafond, perdu dans l'obscurité perpétuelle, les palmes sèches qui le constituent servent de retraite inquiétante à des animaux de toutes sortes : des araignées énormes, des salamandres hideuses, des chauves-souris grosses comme des pigeons se livrent là-dedans des combats acharnés.

Je passe devant ces cours souillées d'immondices et d'ordures, comme des cours d'étables. Un petit bruit sec, régulier, vient des chambres. Je perçois vaguement, dressé dans le carré de lumière mesuré par chaque porte, un vaste métier debout, à charpente bizarre, tout rayé de fils tendus où l'on voit

courir des doigts bruns et passer les dents aiguës d'un appareil de fer semblable à un peigne primitif. L'œil s'accoutumant aux ténèbres du lieu, on finit par découvrir derrière ce rideau de fils blancs ou noirs, la forme fantastique de vieilles femmes aux visages de sorcières et des yeux stupéfiés qui se fixent sur vous.

Dans ce coin de désert, la fabrication des étoffes se réduit à celle des tissus grossiers : haïcks de laine, burnous de bas prix, djerbis en poils de chameaux, qu'emportent les nomades et quelques tellis (1) destinés aux bourricots ésopiens des propriétaires de dattiers ou des porteurs d'eau.

Hassi Tir'hidet ne peut tenter la convoitise des pillards sahariens.

Parfois quelques femmes rangées côte à côte sont occupées à tisser la même pièce d'étoffe. L'étoffe est tendue dans la longueur de la chambre, le centre vis-à-vis de la porte, les deux bouts accrochés quelque part, dans l'obscurité. Les femmes sont accroupies derrière, le dos au mur, les mains glissant à travers la trame, frappant le tissu pour le serrer, leurs pieds nus parmi les masses de laines mal cardées ou des tas de poils de chameaux. Leurs nourrissons crasseux, hurlant, au ventre énorme, sont posés sur leurs genoux.

De maigres petites filles, juchées sur de hautes encoignures, filent avec une petite quenouille, en-

---

(1) Sacs épais et grossiers, servant de bâts.

jolivée de plumes d'autruches : et, dans les coins, nus des pieds à la tête, des tout petits enfants dorment couchés, agitent fébrilement leurs mains, esquissent des gestes impuissants pour chasser les mouches qui s'amassent sous leurs narines sales ou dans le trous de leurs yeux clos.

Et partout ce même coin particulier où l'on fait cuire le repas contre le mur noir de fumée ; puis, la place où l'on mange à pleines mains, accroupi, l'outre vide, l'outre gonflée, l'autre à demi pleine, contenant du lait de chamelle qu'on laisse aigrir et qu'on vient battre de temps en temps, des plats de bois, des gamelles, des gargoulettes primitives, des lambeaux de tellis, des restes de djerbis, des chiffons crasseux, des morceaux de haïcks, des tessons, des os rongés, sur lesquels se collent des millions de mouches, des épluchures de navets, des tomates pourries, des carcasses de pastèques, et, sur tout ce vieux fumier, sur les débris accumulés des derniers repas, des mouches, des mouches par nappes, en telles quantités que le sol est noir et pour ainsi dire mouvant à l'œil. L'on est épouvanté à la pensée de mettre en rumeur ces essaims fantastiques de mouches de toutes races, de toutes couleurs, et de toutes malfaisances.

... Ordre de partir !...

... Comme la maison du crime attire...

La phrase du Colonel Bruller me traverse le cerveau, s'y incruste, je vais maintenant, halluciné par

l'aventure étrange qui se conte le soir aux heures de l'apéritif, sur les terrasses de tous les cercles depuis la Tunisie jusqu'au Maroc.

La petite rue descend, étroite, tortue entre les maisons qui projettent maintenant une mince ligne d'ombre, nette, semblant tirée à la règle. Le soleil brûle la glaise. Un chien, endormi sur un mur, gémit, pris d'un mauvais rêve. Quelques indigènes, accroupis, se lèvent et me saluent d'un « Sidi Lieutenant », les doigts écartés, la main large ouverte, posée à l'envers sur le front, puis se rassoient, immobiles, silencieux, groupes de pierre, dès que je suis passé.

Je me demande quelles passions pourraient secouer la torpeur de ces brutes.

Voici, là-bas, la petite maison d'Ahmed, les têtes des palmiers nains immobiles sur le sable dans la lumière, voici la ligne lointaine de l'horizon mauve sous laquelle fuit plus loin, toujours plus loin, le désert jaune.

Ma main se pose sur la porte de la cour. La porte s'ouvre, la vieille femme rentre dans le trou d'un des murs de pisé.

— « Sellam y a mon Lieutenant, je t'attendais », me dit Ahmed-ben-Hofgar, dressé devant moi.

Et son œil unique luisait de joie dans la peau racornie de sa figure étrange.

⁂

Je suis rentré au Bordj. Il me semble qu'un danger inconnu me menace. Une inquiétude indéfinis-

sable m'envahit. Ce brouhaha d'expédition me rassure à demi. Cent vingt sabres et autant de bonnes carabines sont prêts à tuer sur un signe.

Mais, Ahmed-ben-Hofgar est-il le guide que je dois choisir ? Certes, aucun parmi les indigènes de l'Oasis ne consentirait à m'accompagner à plus de dix jours de marche de Hassi Tir'hidet.

Je pense au sourire énigmatique d'Ahmed et, pendant qu'il fumait le « tekrouri » dans une petite pipe de terre rouge, à cette joie qu'il dissimulait mal.

— « Oui, m'a-t-il dit ! Je te conduirai sur la tombe du Capitaine Morhange. »

Comment avait-il su que je voulais découvrir la tombe du malheureux assassiné par Saint-Avit... Allons, bon ! voilà que moi aussi... je...

— « Qui t'a dit que l'expédition avait pour but de... retrouver le Capitaine Mohrange ? »

— « Mon Lieutenant, les tribus touaregs sont tranquilles, l'on ne signale le massacre d'aucune caravane. Les juifs de Constantine, de Tunis ou d'Alger n'ont adressé à ce sujet aucune plainte à M'sieu le Gouverneur ou au Ministre ; pourquoi veux-tu donc qu'on aille risquer la vie d'un lieutenant français si ce n'est pour découvrir la tombe du Capitaine ! »

Je me suis tu.

La guerre que nous menons ici n'a qu'un effet et qu'une cause : la protection du Mercanti. Le Mercanti-Roi ne se plaignant pas, le raisonnement du Saharien devenait logique.

Il me semble que le bonheur de monter l'un de nos meilleurs méharis, de posséder une bonne cara-

bine de chasse, d'aller à l'aventure par des routes familières, ne peut suffire à combler Ahmed de cette joie étrange.

Ce guide, qui doit veiller sur nous, m'obligera-t-il à veiller sur lui ?

Il m'a conté longuement ses aventures de chasse. Il m'a parlé du pays des autruches.

— « Les autruches sont rares, dit-il, et ne font qu'apparaître au moment des fortes chaleurs, quand l'eau venant à manquer, dans le désert, la soif les oblige à se rapprocher des Chotts et de la Montagne Inconnue pour y trouver des sources. »

La Montagne Inconnue ! Le Hoggar ! Je suis resté un instant rêveur.

Il m'a semblé qu'Ahmed m'observait attentivement. « Alors, lui dis-je, tu ne peux compter chasser le « Djelim » (autruche mâle) dans ces régions que nous allons traverser. »

Ahmed se prit à rire, d'un rire silencieux d'Arabe.

— « Ne m'as-tu pas demandé de te conduire jusque Timissao ? Jusqu'à ces derniers puits, où l'on perd toute trace de la mission Morhange, aux environs de l'Oued Tarbi ? Or, les autruches et les antilopes errent parfois dans ces contrées.

— As-tu connu le Capitaine Mohrange ?

— « J'ai entendu dire qu'on l'avait vu passer, accompagné d'un lieutenant et de deux guides. Au Désert, tout se sait. Ne suffit-il point qu'un Targui ait aperçu la Mission au repos ou défilant derrière les Dunes pour que toutes les Oasis du Tafilet et

du Touat sachent que deux officiers français ont pris la route de Tombouctou ?

« De quoi veux-tu qu'on parle sous les tentes noires, dans les petites maisons de glaise, sur les bancs de terre des cafés maures, si ce n'est des Caravanes qui montent et qui descendent, ou des voyageurs qui s'égarent parmi les cailloux du Tademaït et les sables du Tanezrouft. »

Il se tut et, silencieux, se mit à fumer sa pipe. Il craignit peut-être d'autres questions au sujet du Capitaine Mohrange, car il se reprit soudain à causer de ses espoirs de chasseur.

— « C'est autour des Monts Inhiaou que j'espère, en cette saison, trouver les autruches. Elles viennent non pas s'y fixer, mais elles y font des pointes de nuit par hasard, irrégulièrement. Il faut les guetter, revenir souvent, tous les soirs, durant des semaines entières, sans pouvoir les approcher.

« Puis, ajouta-t-il, il faut traverser la ligne des Chotts et l'Oued Timissao. La gazelle abonde en ce pays des Oueds desséchés que jalonnent les romarins. Tu connais le goût des gazelles. Elles aiment brouter les feuilles rudes et âcres des plantes odorantes. C'est par là que je vais ramasser ces boulettes brunes et parfumées qu'apprécient si fort tes spahis et qu'ils mêlent à leur tabac ! »

Ahmed éclata de rire.

« N'as-tu pas envoyé une boîte de crottes de gazelle à Paris, le mois dernier ? Je puis te dire à qui : à Mlle Lucy de Bréhville, villa Saïd... »

J'ai souri, songeant à l'existence vide de ma pé-

core de cousine : elle s'était mis en tête de lancer les colliers de crottes de gazelle, de remporter l'un de ces succès dont les femmes de Paris — et de partout — sont si fières. C'était pour elle l'occasion de dire : « C'est mon cousin, lieutenant au Spahis Sahariens, qui me l'a envoyé de Hassi Tir'hidet. N'est-ce pas qu'elles sont délicieuses « mes crottes de « gazelle ? »

Quant à moi, je passerais pour un être « exquis », avec l'intonation nécessaire, pour avoir satisfait le caprice d'une écervelée.

Ahmed secoua les cendres chaudes de son « tekrouri ».

« Prenons l'absinthe ! Veux-tu, mon Lieutenant ?

— L'absinthe ! Tu m'avais invité à boire le café.

— Bah ! Je ne pouvais pas te faire offrir autre chose devant les spahis : eux la boivent en cachette... C'est précisément avec des crottes de gazelle que j'ai payé au maréchal des logis Mohammed le dernier litre d'absinthe qu'il m'a vendu. »

Il alla chercher lui-même une gargoulette d'eau fraîche qui pendait attachée par un chiffon sale à un morceau de bois enfoncé dans le mur. La vieille apporta deux tasses arabes à l'intérieur desquelles je lus :

« Faïenceries de Sarreguemines. »

Il me servit lui-même :

— Besef-el-ma (1) ?

---

(1) Beaucoup d'eau !

— La-la (1) !

Je me demandais quelle avait pu être l'histoire bizarre de ces deux tasses, venues des sombres montagnes d'Alsace, sorties des doigts agiles de blondes Alsaciennes, échouées aujourd'hui en ce coin perdu d'extrême Sud où le sable dispute l'eau aux hommes, où la lumière est l'ennemie mortelle de la Vie. Somme toute, elle n'était pas plus absurde que celle de ces crottes de gazelles, allant orner le cou de ma chèvre de cousine.

Excité par le breuvage parfumé, pris d'une joie folle, d'un enthousiasme qu'il essayait en vain de me faire partager, Ahmed me laissait entrevoir des tableaux, des paysages, des mœurs, tout un pays encore nouveau, tout un monde merveilleux et lointain que je ne pensais jamais connaître : des régions encore plus mornes que celles-ci, de longues marches sans eau, sans route, sans pistes tracées sur le sable, les dunes chaudes au-dessus desquelles, cous tendus, un rauquement dans la gueule, semblent cingler les méhara que le Simoun enivre jusqu'à la mort : c'était les « *Areg* » où l'autruche dépose ses œufs, des traces bizarres aussi larges que celles d'un cheval ; puis l'embuscade pendant le jour sous le soleil ; pendant la nuit sous la lune blanche, sur le sable blanc, dans le silence effrayant des immensités : sur le sable enflammé, ce point imperceptible d'un petit homme blotti, incrusté dans la dune ; la

(1) Non.

bête inquiète, ombrageuse, frémissante, interrogeant le désert, cou dressé, ailes entr'ouvertes, prête au galop, à la fuite éperdue : toute cette lutte héroïque et tenace entre une passion de sauvage et le désert tout entier qui conspire à la décourager.

Malgré son éloquence et ses airs de sincérité, malgré sa mimique expressive, Ahmed ne m'a point convaincu.

Pourquoi souriait-il de cette façon lorsque je l'ai quitté, et pourquoi m'a-t-il répété sur ce ton étrange :

« Oui, mon Lieutenant, je te conduirai sur la tombe du Capitaine. »

Il sait donc où Saint-Avit a... enterré Morhange !

***

J'ai traversé de nouveau le village. Il m'a paru qu'Amor se dissimulait dans le café maure.

J'ai continué mon chemin, ne songeant plus à la consigne que j'avais donnée.

Il m'a semblé que pour la dernière fois je passais dans ces ruelles sordides où le soleil sèche toute pourriture, anéantit tout simulacre de vie microbienne.

Il me semblait que pour la dernière fois je traversais ces groupes figés d'hommes dont toute la vie, fainéante ou sage, semble s'écouler « à chercher l'ombre et à ne rien faire ». Les uns rassemblés sur eux-mêmes, le menton sur les genoux ; d'autres, la nuque appuyée contre un mur, le cou faussé, les

bras étendus, les mains ouvertes, dorment d'un sommeil violent qui ressemble à celui de la mort par le crime : d'autres, la tête entièrement voilée, se sont retournés sur le ventre et dorment, dorment, sur le sol chaud comme s'ils ne devaient jamais s'éveiller. Quelquefois un passant s'arrête, barrant la rue de toute la largeur de son burnous. Il échange une accolade, un salut de la main. S'il passe, on entend un moment le bruit mou de ses babouches frôlant le sol ; s'il s'arrête, on le voit s'accroupir ; d'une main libre, il chasse les mouches, de l'autre, il égrène son chapelet, puis, soudainement, s'endort, saisi à son tour par cette atmosphère de sommeil qui l'environne et semble étreindre toutes les choses et tous les êtres de ce pays.

CHAPITRE IV

TESTAMENT

Le Bordj retentit du bruit d'une activité fébrile.

Les chameaux ont bu à plein ventre. Après-demain, nous ferons halte à Hassi M'lila. C'est 160 kilomètres à parcourir, dans les sables, sans une goutte d'eau.

J'entends la voix rauque de Mohamed qui donne les derniers ordres avant que le Trompette sonne l'heure de la soupe.

Le bruit d'une dispute vient jusqu'à moi.

La porte s'ouvre. Mohamed pousse devant lui le grand Amor, confus comme un enfant pris en faute.

— « Alouff ben Alouff (1) », gronde le sous-officier. Le colosse, immobile, au garde à vous, suant d'effroi, me regarde, atterré.

Je ne dis mot. Mon silence l'épouvante plus que ma colère et la peur le fait parler le premier.

---

(1) Cochon fils de cochon !

Amor devance toute question, à la grande rage de Mohamed que met hors de lui ce manquement nègre à la discipline blanche.

— J' te jure, mon Lieutenand, » commence-t-il.

— Tais-toi, laisse parler mon Lieutenant le premier, coupe Mohamed, dont la cravache, insigne de souveraineté en ce pays de négriers, s'agite, vaine et menaçante.

Et lui-même enfreint ses propres ordres en m'obligeant à ne causer qu'après lui.

— Ce Kelb s'est sauvé du Bordj, quand il t'a vu sortir, malgré les ordres lus au rapport. »

La scène m'amusait. J'avais pitié de ce pauvre diable, simple comme tous les nègres, dont nous n'avons pas fait des chasseurs d'hôtel, des garçons de maisons closes ou des avocats. Amor avait l'air d'un ours pris au piège, ou de quelque bon gros Terre Neuve qui craint d'être battu par l'enfant de son maître.

Il bégaya :

— « Je voulais savoir, mon Lieutenant, si tu étais allé chez Ahmed-el-Marouf.

— Ah ! et pourquoi ?

Je fis semblant d'être pris de la plus violente fureur.

— Il ne te suffit pas de sortir malgré les ordres, il faut encore que tu m'espionnes ? »

Amor eut un soubresaut. Son étonnement ahuri et son indignation se traduisirent dans un hoquet.

« Oh ! mon Lieutenant !

— Alors, pourquoi étais-tu dehors à l'heure de

la sieste ? Pourquoi m'as-tu suivi jusqu'à la porte d'Ahmed-ben-Hofgar ?

— Ahmed, pas bon ! j' te jure, mon Lieutenant.

— C'est bien ! mêle-toi de ce qui te regarde. Tu ne feras pas partie de l'expédition, tu resteras au Bordj, avec le peloton de réserve, tu garderas les femmes des spahis. »

J'ai cru qu'Amor allait devenir enragé. Ses yeux blancs s'élargirent, son gros nez s'aplatit sur sa face, ses oreilles remuèrent, son teint passa du noir au gris, il se retourna vers Mohammed comme s'il eût voulu, soudain, l'étrangler. La pesante patte du nègre s'abattant sur le « cabouss » (1) du sous-officier aurait tout écrabouillé sur le sol : l'homme et la coiffure.

Mohamed recula et, d'un peu plus loin, se reprit à aboyer en arabe : ma présence lui donnait du courage.

— Kelb-ben-Kelb... Emichi, et habs » (2).

Amor baissa la tête, de grosses larmes roulaient sur ses joues et s'arrêtaient sur le rebord de ses lèvres épaisses, ses bons yeux éperdus allaient de moi au sous-officier, son grand corps tremblait, secoué par une émotion trop violente.

— Ne me laisse pas ici, mon Lieutenant. Emmène- » moi. Je coucherai tous les soirs devant la porte

(1) Le cabouss est constitué de toute une pile de chéchias, enveloppées d'un haïck, serées autour de la tête par une corde de chameau.

(2) En prison !

» de ta tente. Il ne faut pas qu'Ahmed soit seul avec » toi. Ahmed pas bon, El Marouf, radjel mamnouche ! Kif et Youdi ! (1). »

Où diable le nègre avait-il été chercher des renseignements sur le Sahari ? Je savais que, tout jeune, Amor avait été pris par des Targuis, alors qu'il montait du Niger à l'Atlas marocain avec une caravane. Il s'était échappé, un poste français l'avait recueilli. Pouvais-je voir, dans ces événements passés et la haine qu'il avait vouée à Ahmed, un rapport de causes à conséquences ?

Le nègre suppliait :

« Mon Lieutenant, je surveillerai Ahmed, je ferai partie de la brigade d'éclaireurs ! ! »

Il m'offrait ainsi tout son pauvre grand dévouement d'être bon qui savait précieuses sa force colossale et son expérience des choses, en ce pays de la Mort et de la Soif que nous allions traverser.

Amor était incapable de vouer la moindre haine à qui ne lui avait pas causé de graves torts. D'autre part, je n'avais jamais songé à me priver du meilleur et du plus brave de mes cavaliers. A lui seul, le nègre, rendu furieux par la bataille, pouvait tenir tête à cinq ou six hommes déterminés.

Les indigènes contaient sur lui des histoires fabuleuses. Il suffisait qu'Amor fît un signe pour que les plus querelleurs de l'Oasis se rendissent à ses ordres. Il ne supportait pas d'être désobéi.

---

(1) Homme mauvais, traître comme un juif.

Un jour, il était rentré au Bordj en brandissant à bout de bras deux Saharis qui avaient tué un Marchand du Souf dans un Café Maure. L'un des deux Saharis était mort d'étranglement et de peur le lendemain.

« El Djitan ! » râlait-il, à l'agonie.

Le nègre lui était apparu tel un diable, alors que, dans ses dents, il avait cassé la lame du poignard dont sa victime l'avait menacé.

« Emmène-le, fis-je à Mohammed.

— Mon Lieutenant, » supplia Amor.

— C'est bon, nous règlerons cette affaire au moment du départ. Tu tiendras prêt le méhari d'Ahmed-el-Hofgar, dis-je à Mohammed. Et je me suis mis à étudier sur la carte la route de Timissao et du Hoggar.

***

C'est l'heure où le désert se transforme en plaine obscure. J'ai ouvert la baie de la véranda.

Ce n'est plus de la clarté, ni de l'ombre, la perspective des couleurs fuyantes cesse à peu près de mesurer les distances : tout se recouvre d'une teinte brune, prolongée, sans rayure, sans mélange. J'ai devant moi cinquante lieues d'un pays uniforme, plat comme un plancher, où l'on ne découvre pas le moindre rocher saillant et d'où n'émerge aucune dune.

L'immobilité de cette mer solide me semble plus effrayante que jamais. Parfois un chacal fait entendre un appel, « le Tchouck » monotone d'une

chouette tombe dans cette nuit comme une pierre dans un lac d'huile : pas d'échos. Ces cris vagues brassent du silence.

Il me semble que je domine le royaume de la Mort. Je me demande quel peut être ce pays couleur de vide que je vois s'enfoncer dans toutes les directions, vers l'Est, vers le Sud et l'Ouest, ce pays au silence formidable, ce pays d'où personne ne vient, où personne ne s'en va et que termine, là-bas, une mince raie circulaire d'un vert livide.

On sent qu'il ne finit pas là-bas et que ce n'est pour ainsi dire que l'entrée de l'Océan.

Demain, j'entrerai là-dedans... à la recherche d'une tombe.

... ...

Je ne puis dormir.

Amor ronfle derrière ma porte, tout équipé, étendu sur une couverture. J'éprouve comme une sorte d'ivresse causée par les émotions, les événements de la journée et par la quantité de lumière que j'ai absorbée depuis mon arrivée ici.

Une sorte de clarté intérieure se réfracte à travers mon sommeil. Si je ferme les yeux, je vois des flammes claires, des orbes rayonnants, un mirage de réverbérations fantastiques qui se plient et se déplient comme d'immenses éventails... Cauchemar singulier qui m'emporte loin de Hassi Tir'hidet, comme un conte des *Mille et une Nuits* fait surgir du sable des Montagnes désolées *à l'heure où il n'y a plus d'ombre.* Une montagne s'entr'ouvre, j'aper-

çois des palmiers, un palais étrange, puis tout cesse, le désert reprend sa morne immobilité, deux officiers fuient, fuient vers le Sud, un guide Targui les accompagne. « Saint-Avit, Ferrières ! » J'ai dû pousser un cri.

Amor a cessé de ronfler. Un instant, il a passé sa grosse tête noire par la porte entre-bâillée. Je l'entends qui cherche de nouveau sa place sur sa couverture, comme un chien dérangé dans son sommeil et dont on a bouleversé la niche.

Et c'est de nouveau le silence écrasant que trouble seul le bruit régulier des pas de la sentinelle qui circule autour du Bordj.

Ce cauchemar singulier ressemble beaucoup à de la fièvre. Je me lève.

Seuls les poètes peuvent vivre en ce pays. Les brutes ou les imbéciles qui composent toutes les castes de l'humanité hurleraient à la lune dans ce silence pour ne pas se sentir seuls. Ceux dont la petite vie se partage entre les différents cafés des boulevards, et qui ne peuvent se passer de Paris, portent sur nous des jugements arrêtés. Ils me font l'impression d'une tribu de concierges bavardant sur le mouvement perpétuel ou donnant leur avis sur la relativité des choses humaines. Je les plains.

J'ai allumé le photophore. Une chauve-souris pénètre dans ma chambre, tournoie au plafond, et s'en va silencieuse.

J'ai fait un paquet de mes objets personnels. Je vais l'adresser à un neveu du Capitaine Grandjean qui habite, Orsay, en Seine-et-Oise, une vague petite

ville où les habitants sont aussi bêtes qu'ailleurs. Il m'a présenté, jadis, à quelques indigènes renommés du cru : des légumes de première serre.

J'ai souvenance d'un nommé Le Crasseur, dont le fils était piqué de la tarentule de la danse et qui se croyait un Phénix parce qu'il dansait comme l'on danse à Tabarin. Il se disait « attaché à la Banque de France » parce qu'il trouvait trop vulgaire de se faire appeler « employé ! » Le père et le fils étaient caissier et sous-caissier à la « Banque Nationale ». L'on fit du père un conseiller municipal, parce qu'il appartenait à la valetaille financière, et du fils, le Président d'un « Cercle artistique ? » Je revois la silhouette boursouflée et grotesque d'un pauvre homme abominablement rentier, Tuffera ou Tuffero, ou Tum'faisrire. Je ne sais plus exactement. Celui-là avait les palmes académiques et se disait socialiste, à cette époque. Depuis vingt ans, il cherchait à se faire élire adjoint au maire. Il avait successivement appartenu à tous les partis politiques. Un type dans le genre de Victor Hugo.

La bourgade ne s'éveilla qu'une fois de sa torpeur, oublia sa fanfare, que dirigeait un ancien tambour, sa rosière, son capitaine de pompiers, son comité républicain, son groupe patriotique, ce fut quand le notaire leva le pied. Tous ces gens-là se sentirent frappés au ventre. Ils hurlaient dans les rues comme un tas d'ivrognes un soir de 14 juillet.

Je ne m'imagine pas vivant au milieu de cette tribu... française.

Minuit ! c'est l'heure où le Tout-Paris, froufrou-

tant de plumes et de soie, sort des théâtres et des cabarets...

« Paraître », « s'exhiber », « ramasser de l'argent », telles sont les seules pensées qui naissent aujourd'hui dans les vagues cerveaux de tous ces civilisés. Tout le monde se plaint, tout le monde se pille, les riches ont toutes les insolences, les pauvres ont toutes les bassesses. Pour gagner de l'argent ou pouvoir en dépenser, chacun de ces êtres oublierait les plus élémentaires pudeurs. S'il prenait fantaisie à quelque Crésus de faire marcher les hommes et les femmes sur la tête et les mains, de payer les grimaces les plus sottes et les plus grotesque, l'on verrait l'humanité remplacer les chiens savants dans les cirques. Pour un peu d'or, les hommes se condamneraient à faire rire les chevaux...

L'on ne sait plus ce qu'on pourrait encore acheter dans ce pays qui fit la Révolution au nom de la Liberté des peuples.

Ah ! comme il fait bon s'envelopper, loin de tout ça, dans le suarie roux du Désert, écouter le vent gémir dans les palmes frissonnantes, boire à l'infini des nuits et du ciel l'oubli de cette pitoyable et hypocrite comédie qui voudrait être la Vie, toute la Vie, et n'est qu'un grouillement de vers dans un coin de pourriture......

Ma cousine Lucy — belle dot — beau nom — chevilles fines — jument du Grand Prix — doit rentrer à cette heure, villa Saïd. Portait-elle, à la Première

de l'Illustre rigolo, l'auteur de « *Tu m'excites l'haricot* », son collier de crottes de gazelles ?

Je vais lui adresser ce gris-gris abandonné par un mendiant galeux et syphilitique. Peau pour peau, le gris-gris porte-veine n'aura pas de bonheur.

Je vais envoyer à ma tante cette vipère à cornes, empaillée.

Ce scorpion, conservé dans la benzine, à un sieur Jean Fynell, qui va remuer la queue et les fesses dans toutes les antichambres ministérielles et calomnie comme d'autres respirent. Celui-là se tuera avec son propre venin.

Cette salamandre, à l'air morne et bête, à l'un de mes cousins, de l'Académie des Sciences. Il est capable, à ce sujet, de pondre une thèse sur le croisement des tortues et des anguilles sahariennes.

Cette couleuvre des sables à la baronne de Hurlu, qui voulait me marier avec sa fille. Pour me récompenser d'avoir été cocu avant le mariage, l'on me faisait entrevoir un poste de Capitaine d'habillement au 1er chasseurs, à Castel-Sarrazin. Flanqué d'une pareille belle-mère et doublé d'une telle femme, j'aurais été Colonel à quarante ans et Général à cinquante.

Cette tortue à un mien cousin, chef de bureau au Ministère de l'Intérieur.

Ces hannetons des dunes à mes cousines : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

Ces cornes de mouflons et d'antilopes ! Je voudrais pouvoir les léguer à toute la pairie française. Elles n'y suffiraient point.

Cette mâchoire de chameau, qui me sert de presse-papiers, à mon oncle, qui, jadis, fut président du Conseil et m'a déshérité parce que je n'avais pas voulu entrer dans la diplomatie.

Ce lézard vert à mon ex-tuteur.

Cette touffe de plumes d'autruches à Musiquette, des Variétés, l'amie d'une foule de sénateurs influents. Je parie qu'elle s'en ornera le derrière.

Ainsi mes animaux ne seront pas dépaysés et se trouveront en bonne compagnie.

Chacun fera des « délicieux », des « c'est exquis » !

A cette heure-là, depuis longtemps, je marcherai vers le Hoggar — pour le compte de la Civilisation. Mon successeur, si je ne reviens pas, fera du reste ce qu'il voudra... »

— L'aube va luire. J'entends Amor qui se lève et doucement s'en va, sur la pointe des pieds, pour ne pas m'éveiller.

J'éteins le photophore. Il me reste une heure à dormir.



CHAPITRE V

TANITT ZERGHA

Nous sommes en route depuis deux jours. Ce matin, dès l'aube, nous avons quitté Hassi M'lila.

La débandade est permise, au goût et à la fantaisie de chacun. Nous traversons la plaine d'El Ouatia. Amor commande les éclaireurs qui précèdent la colonne de cinq cents mètres. Les spahis, accroupis sur leurs montures, se laissent aller au balancement des méhara et cheminent sans souci de la piste. Les vingt goumiers et les chameaux de charge suivent, dociles, les méandres du sentier, vaguement dessiné sur le terrain sec et pierreux.

Mohammed, à l'arrière-garde, se tient à proximité du chameau qui porte une mitrailleuse.

J'ai préféré allonger la route et passer parmi ces terrains caillouteux, durs et mêlés de salpêtre, où croissent quelques maigres touffes de thym et d'absinthe.

Les chameliers ont enveloppé les jambes des chameaux avec des haïcks. Sous leurs pieds, grouille,

rampe, fuit, frétille et tortille tout un peuple d'animaux, amis du soleil et des longues siestes derrière les cailloux chauds : Lézards gris, lézards verts, araignées, scorpions, vipères noires dont la morsure redoutable suffirait à nous priver de nos montures.

Mais voilà que, dans la nacre du matin, au milieu de ce peuple difforme, venimeux, sur ce terrain pâle dont le soleil semble avoir absorbé toute la couleur, parmi l'absinthe et le « k'taf » salé, voici que volent et que chantent des alouettes de France. Même taille, même plumage, dont le gris clair se confond avec le sol, même chant sonore.

J'évoque des visions de friches et de champs qui sentent bon le labour.

Ahmed-ben-Hofgar, qui a pris son fusil de chasse, arrête son méhari et me demande s'il peut tirer !

— « Tu les mangeras à la halte, cuites dans la glaise ! »

Je lui fais signe que les boîtes de conserve suffisent. A quoi bon tuer ces gentils oiseaux, et quelle est donc cette rage de vouloir tout massacrer, qui couve dans l'estomac des hommes ?

Les alouettes nous laissent approcher, se dérangent à peine sur le passage des chameaux, sautillent de pierre en pierre, la huppe drôlement dressée sur la tête, nous observent d'un œil curieux, puis s'envolent, montent droit dans le ciel, nous accompagnent, chantant l'aube et la lumière, puis se reposent dès que nous sommes passés.

Pour qui donc chantent-elles, dans le voisinage des

antilopes, dans la morne et dangereuse compagnie des scorpions bruns et des vipères noires ?

Qui sait ? Allah K'bar ! Il a voulu qu'il y ait partout des oiseaux pour saluer les soleils levants, des oiseaux pour faire supporter aux hommes la société des hommes.

Mes spahis ont grand air, avec leurs burnous rouges, leurs larges pantalons blancs, leurs carabines en bandoulière, tous sont coiffés d'immenses chapeaux ornés de pompons et d'amulettes. Amor, surmonté d'un pareil couvre-chef, domine toute la plaine. Ce nègre est un méhariste admirable. Il me semble qu'Ahmed le jalouse, car il me fait trop souvent son éloge, puis il retombe dans un silence profond, le regard perdu dans une sorte d'extase. Le Sahari est repris par le Désert.

Je comprends que les Sahariens adorent leur pays avec passion. Il me semble qu'on ne peut plus habiter ailleurs, lorsqu'on a vécu par ici !

Les gens d'Europe, et surtout des villes, en font un pays redoutable où l'on meurt de nostalgie, quand ce n'est pas de chaleur ou la bouche emplie de sable par le Simoun.

Les membres de ma famille, qui ne peuvent se passer de Paris en décembre, de Nice en janvier et de Trouville en été, d'eau de Vichy et de régime toute l'année, me considèrent comme un phénomène singulier, une sorte d'animal préhistorique, déplacé dans leur basse-cour moderne. Ils sont indignes du Désert et ne se rendent pas compte qu'être délivré

de leur contact constitue, de prime abord, une raison suffisante de vivre ici...

Ce pays est capable d'émouvoir fortement tous ceux qui possèdent une âme. C'est une terre sans grâce, sans douceurs, dont la première influence est de rendre sérieux, effet que beaucoup de gens confondent avec l'ennui. Des courtes aurores, des midis sans fin, un crépuscule rapide et fulgurant, des expansions de chaleur formidables, des vents sauvages qui donnent au paysage une physionomie menaçante, et, presque toujours, une immobilité radieuse, une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses et avoir passé sur les visages ; puis l'horizon qui recule sans cesse, mystérieux, attirant, comme tout infini, la sensation âcre qu'on risque sa vie parce qu'une outre peut se vider, parce que les chameaux peuvent succomber à quelque mal étrange, inconnu, parce qu'une sagaie Targui peut frôler la croupe d'une dune... parce qu'on aura perdu sa route dans ce pays qui se fait toujours le même et semble prendre à tâche d'égarer le voyageur, de le faire sombrer dans le vertige et la folie !

Je veux goûter à toute cette âcreté, et, comme pris du même besoin, mon méhari hâte le pas, allonge le cou et pousse un cri rauque que nul écho ne répète. Le Sahara nous attire, implacable, nous rendra-t-il aux Oasis fraîches, aux fausses joies des villes du Nord, à leur mirage ?

***

Nous avons fait halte aux abords d'une Oasis voisine d'Aoulif.

Amor a allumé un grand feu de tamarins et de branches de palmiers devant ma tente, puis est allé rejoindre des griots nègres qui ont installé leur campement dans la palmeraie. Ils arrivent des extrémités sahariennes, une danseuse du Sud les accompagne.

Les spahis jouent au « taro » à la clarté d'une bougie plantée dans le sable.

Une torche allumée se meut dans les ténèbres, un son languissant de flûte se fait entendre dans la nuit tranquille. Il me semble que la lueur se rapproche, vient vers nos tentes, puis, soudain, cinq ou six musiciens nègres, suivis d'un houle d'Arabes qui s'invitent d'eux-mêmes à ce divertissement, surgissent au milieu de nos feux ! Les spahis forment un grand cercle dont le centre est ma tente : les musiciens, après les salamalecs d'usage, s'accroupissent et la fête barbare commence.

Ahmed, que les spahis tiennent à l'écart, est assis en face de moi, parmi les goumiers que ce divertissement imprévu comble d'une joie naïve d'enfants.

Je n'aperçois que des têtes coiffées de blanc, des yeux qui luisent et des dents blanches au milieu de visages presque invisibles. Des moitiés de burnous, des mains brunes, des moitiés de figures attaquées par la lumière du brasier qu'un spahis entretient de branches sèches, émergent au hasard de la nuit, selon le caprice des lueurs produites par les flammes.

Le son aigu des flûtes, le bruit assourdissant des bendirs et des tam-tams se font plus pressés, haletants, et la danseuse paraît, bondit, introduite par Amor au milieu de ce cercle de fauves.

Pourquoi le nègre s'est-il installé près d'Ahmed ? Il me semble que l'attention de celui-ci est attirée d'une façon particulière par cette inconnue ! Pourquoi celle-ci conserve-t-elle son voile ?

Les flûtes préludent et je suis la pantomime amoureuse de cette Almée sauvage et énigmatique, ses élans mêlés de résistance, ses fuites devant les sollicitations trop pressantes d'un invisible séducteur, les refus de ses mains, le consentement de tout son corps et, alors que les tambourins font rage, que les battements de mains cadencés des spahis et des goumiers s'exaspèrent, que les flûtes atteignent à l'incompréhensible, dans l'aigu, à l'abandon voluptueux de la femme enfin conquise et emportée par l'amant. Elle danse longtemps, légère, flexible, amoureuse, mimant l'ardeur du désir captif, l'ivresse de l'abandon définitif, l'éphémère et glorieux triomphe, la joie éperdue des suprêmes extases. D'instinct et parce qu'elle est sincère, elle a les attitudes voluptueuses qui tentent et qui grisent, les gestes savants qui affolent et qui retiennent.

Ses admirateurs collent sur son front des pièces blanches et l'habileté de la danseuse est de danser sans les faire tomber. Je m'approche et, sur le front presque blanc, d'une blancheur qui m'étonne, je pose une pièce d'or.

Les yeux noirs m'ont fixé d'une façon étrange,

puis, en mon honneur, la danse a repris, moins sauvage, plus pudique ; parfois, il me semble reconnaître quelques figures de danses communes sur nos scènes.

Ahmed ne quitte pas la femme du regard. Elle porte à merveille son long voile et un haïck vert sur lequel étincelle une profusion de bijoux ; elle tend, dans ma direction, ses bras nus ornés de bracelets jusqu'au coude. Je crois reconnaître quelques pièces d'orfèvrerie française, mais ce n'est peut-être là que le jeu d'une illusion ; à genoux sur le sable, elle paraît implorer quelque puissance mystérieuse et ses mains suppliantes se tournent vers moi, alors que ses yeux noirs s'arrêtent de nouveau sur les miens.

Elle se relève et fuit, bondit comme si elle voulait s'échapper, puis, apaisée, fait le tour du cercle d'où partent des applaudissements désordonnés.

La danseuse s'arrête devant Ahmed-ben-Hofgar.

Celui-ci tend un douro qu'elle paraît ne point apercevoir. Elle, lentement, comme à dessein, lève son voile, il me semble qu'Ahmed tressaille, mais il reprend son immobilité dédaigneuse, jette sa pièce aux musiciens noirs qui tapent à tour de bras sur leurs tambours en témoignage de gratitude.

Baissant son voile, elle vient vers moi, s'incline, s'agenouille, le front sur le sol, les deux bras allongés, dans l'attitude des serviteurs indigènes en présence du maître... Et, je l'entends dire, en un français très pur, et de façon à n'être entendue que de moi seul :

— « Ne va pas plus loin ! Le malheur est sur toi, Lieutenant de Bréhville !... »



La danseuse s'est redressée brusquement, a bondi en arrière, les noirs lui ont formé une respectueuse escorte, alors qu'Amor, debout, puissant, les bras croisés, effroyable de force, semblait vouloir protéger sa fuite...

Les indigènes se dispersèrent, les spahis rejoignirent leur tente. Mon étonnement durait encore.

Ahmed vint vers moi.

« Je te souhaite une bonne nuit, Sidi Lieutenant ! »

J'ai répondu, machinalement :

« Bonne nuit, Si Ahmed ! »

Amor m'attendait à l'entrée de ma tente.

« Tâche de savoir qui est cette femme », lui ai-je dit, « et d'où elle vient. »

Amor a salué, n'a rien répondu et s'est éloigné, dans la nuit d'un noir absolu.

***

... Le brouhaha du camp me réveille. Les feux du bivouac s'éteignent. Les tentes sont déjà pliées. Mon méhari m'attend, patiemment couché. Les spahis savourent le café du matin ou chaussent leurs doubles bottes rouges armées d'éperons. Les goumiers attachent leurs sandales, vérifient le contenu de leur cartouchière, les sangles des chameaux.

Les nègres musiciens et la danseuse ont déjà levé le camp.

Amor et Mohammed discutent avec une vingtaine de Saharis qui demandent à faire route avec nous jusqu'à la route qui mène à Touggourth et sur les marchés du Souf. Ce sont tous des gens d'Aoulif, de sombres chameliers, vêtus de burnous bruns, coiffés de haïcks sales, maigres comme leurs montures, nourris comme elles de je ne sais quoi, comme elles,

couchant on ne sait où et qui font avec ces bêtes squelettiques des courses inimaginables.

Nous voilà loin du commis-voyageur bedonnant et mercantile que connaissent nos villes.



Voici deux heures que nous cheminons en un pays de petites dunes mouvantes, couvertes de plis réguliers, comme une mer calme, ridée par le vent. Leur surface est d'une pureté sans pareille, personne ne les a foulées depuis le dernier simoun.

Amor, qui veut me rendre compte de sa mission, s'est fait remplacer par un spahis au groupe des éclaireurs et attend une occasion favorable pour s'approcher de moi.

Ahmed interroge les étrangers, discute avec eux du prix des laines.

Je lui fais signe d'aller rejoindre les éclaireurs et me place sur le flanc de la colonne.

Amor arrive à ma hauteur. Nous pouvons causer tranquillement, alors que nos méhara cheminent côte à côte.

« As-tu vu la danseuse ?

— Non, mon Lieutenant ; cette femme ne veut causer avec personne.

— Lui as-tu fait savoir que tu venais de ma part ?

— Oui ! Le plus vieux des nègres a discuté longtemps avec elle, sous la tente qu'elle occupe, puis m'a répété que l'Ouleda ne voulait pas me voir.

— Alors, tu as questionné ses compagnons ?

— Oui, l'un d'eux m'a appris qu'elle était la fille d'un Caïd de Gaô.

» Une nuit, alors que tous les hommes étaient partis au marché de Souatia, un chien aboya lugubrement vers le désert, et, à l'heure où la lune bleuit les sables, les Touaregs Aouelimiden pénétrèrent dans Gaô et pillèrent la cité aux eaux vertes, aux coupoles d'argent (1).

— Je sais.

— Attachées derrière un chameau, sa mère et elle furent emmenées vers Timissao. Depuis, nul n'entendit parler des deux femmes et le Caïd de Gaô, le Cheikh Sonni Azkia, fait dépouiller vif les Aouelimiden et les Kel Rhelâ qui tombent aux mains de ses guerriers.

» Ces nègres, qui connaissent toutes les villes du Sahara et leurs habitants, connaissaient le Cheikh Sonni Azkia et avaient fait danser la jeune fille quand, avec ses compagnes, ou suivie d'un vieux serviteur, elle venait puiser de l'eau à la source bleue qui surgit près du Fleuve, parmi les pierres et les sources des palmiers où se cachent des tortues.

» Il y a plusieurs lunes, alors qu'ils passaient aux confins du Tanezrouft, ils aperçurent des vautours qui planaient au-dessus d'une roche. Ils s'approchèrent. Derrière la roche, des chacals étaient occupés à déterrer un cadavre. Les sales bêtes s'en-

(1) Voir *l'Atlantide*.

fuirent. Et, quand les nègres eurent soulevé le voile qui recouvrait la figure, ils reconnurent la jeune fille de Gaô qui, jadis, dansait autour de la source d'azur. Une mangouste, tuée par une balle, gisait, sous le sable, à côté d'elle.

» L'un des griots fit, avec son couteau, une incision dans le bras de la petite danseuse. Une goutte de sang parut. La soif avait suspendu la vie, sans l'éteindre, en son cœur. Ils purent lui desserrer les dents, lui faire boire un peu d'eau. Elle se ranima et, pour la soigner plus à l'aise, ils installèrent leur campement dans ce coin du Tanezrouft où jamais ne passent les caravanes, où périssent tous les chameliers qui s'y égarent.

» Pendant plusieurs jours, elle eut la fièvre, des cauchemars étranges, elle parlait d'un Targui : Cegheir-ben-Cheik, et paraissait saisie d'épouvante quand elle prononçait son nom.

» Parfois, elle riait, dansait, appelait « Hiram Roi ! » Hiram Roi ! » Ce devait être quelque chien fidèle qu'elle affectionnait, car sa main caressait une tête invisible. Elle réclamait sa mangouste, la berçait dans ses bras... puis, elle causait du Hoggar, d'un lac, des palmiers, d'une femme mystérieuse qui doit être la reine d'une puissante tribu Touareg et posséder un pouvoir effroyable ; elle désignait des statues qui étaient des officiers français morts. Ses mains se tordaient, des larmes coulaient de ses yeux, elle haletait d'étranges phrases :

— « Lui aussi est un officier français... mais lui » n'est pas une statue parmi les statues d'Antinéa...

» Antinéa ne l'a pas coulé dans la cire brune. Il
» est sauvé, il m'a sauvée, parce qu'il m'a fait boire
» dans sa main la dernière goutte d'eau de l'ou-
» tre. »

» Puis elle éclatait de rire ou pleurait longtemps, la figure enfouie dans le sable. Elle se relevait, se penchait sur une source imaginaire et, désespérée, criait :

— « Oh ! le puits est sec ! Notre chameau est
» mort... C'est Cegheir-ben-Cheik qui l'avait donné
» à l'officier français ! »

» Puis elle s'asseyait, souriait à une vision de songe et, tel un petit enfant, les mains jointes, le regard perdu dans le vide du ciel et des sables, murmurait dans une plainte :

— « Gaô ! Je veux revoir Gaô, le pays des Sou-
» rhaï, les bananiers qui se penchent sur les eaux
» vertes, les branches noires des *douldouls,* les hip-
» popotames qui surgissent de l'écume, les croco-
» diles qui jouent dans l'eau du fleuve ! Je veux
» revoir Gaô, la fière Gaô, surgissant toute blanche
» des palmes violettes au-dessus des sables d'or. »

» Longtemps, ils l'ont cru folle.

» Mais tous ces nègres sont un peu sorciers.

» Ils la soignèrent avec ces herbes connues d'eux seuls, et qu'ils vendent aux tribus qu'ils traversent.

» Allah a permis qu'elle retrouvât la raison que le Génie des sables lui avait enlevée.

» C'est elle, maintenant, qui les guide dans leurs expéditions. Ils montent vers les Oasis du Nord. Elle les obligent gentiment à visiter les postes, à

questionner les goumiers et les spahis, surtout les spahis... Ils ont appris qu'un nouveau capitaine était passé à Sfax et qu'il se dirigeait vers le Sud. Ils n'ont pas compris pourquoi, le soir même, elle avait donné l'ordre de la conduire...

— Où ?

— A Hassi Inifeld !

— Hassi Inifeld ? »

Amor termina son récit :

« Ces nègres ont pour elle un respect superstitieux. Ils la disent protégée par les bons esprits, par ceux qui chantent dans les ruisseaux des Oasis et ceux qui guident les chameaux vers les puits. Elle porte un nom qu'ils mêlent à leur chanson, un nom gai, pur, un nom qui porte bonheur, un vrai nom de petite danseuse aux yeux clairs...

— Ah ! et comment s'appelle la fille du Caïd de Gaô ?

— Ils l'appellent : Tanitt Zergha ! »

***

J'ai tressailli. Amor a salué et a poussé son méhari vers un chameau qui avait rompu l'ordre dans a colonne.

— « Tanitt Zergha ! Mais Saint-Avit n'appelait-l pas Tanitt Zergha dans ses cauchemars de fièvre ? »

Saint-Avit n'avait-il pas été retrouvé mourant de oif, aux confins de ce Tanezrouft, où les nègres vaient découvert cette jeune fille ?

J'ai appelé :

— « Mohammed ! Mohammed ! »

Mohammed est accouru.

« Prends avec toi cinq des meilleurs méharistes, retourne immédiatement dans la direction d'Aoulif, mets-toi à la recherche des nègres et de la danseuse, et ramène-moi la femme et les nomades.

» Tu nous rejoindras sur la ligne des puits, qui va d'Ouallen à Timissao. »

Mohammed a choisi cinq méharistes, ils trouveront des vivres et de l'eau à Aoulif. Déjà, le groupe disparaît derrière les dunes, lorsque Ahmed-ben-Hofgar surgit, les jambes croisées sur la selle de son méhari qu'il dirige comme les Targuis, par la simple pression des doigts de pieds nus, sur le cou de l'animal.

« J'ai envoyé Mohammed à la recherche de la danseuse », lui dis-je.

Il n'a rien répondu, m'a parlé des « Trois Palmiers », puis s'est mêlé à ces chameliers étrangers qui voyagent avec nous.

— « Tanitt Zergha... Saint-Avit ! » Sous le soleil implacable qui fait surgir de l'air en flamme des entrailles du sable, je vais comme dans un songe de feu ! « Tanitt Zergha ! Saint-Avit ! » quelle est cette hantise ?...

***

Les chameliers nous quittent, et j'entends Amor qui dit au brigadier Belkacem :

— « Dra et Ghemel (la montagne des poux, Touggourth) n'est pas dans cette direction, les Ouled Aoulif semblent se diriger vers le Sud-Ouest !

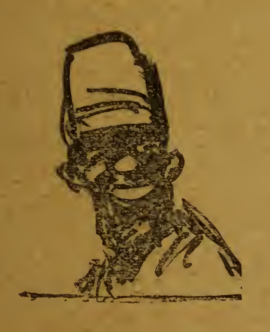
— Ils bifurqueront à In M'la ! réplique Ahmed-ben-Hofgar ; ils ne veulent pas s'éloigner de la ligne des Oasis. »

Amhed-ben-Hofgar me paraît être trop bien renseigné !

— « Va, lui dis-je, rejoindre les éclaireurs ! L'on peut faire de mauvaises rencontres autour des « Trois Palmiers ».

... ...

« Tanitt Zergha ! Saint-Avit !... » Bah ! nous éclaircirons ce mystère quand Mohammed ramènera, ligotés sur les chameaux ou enfermés dans des tellis de prisonniers, les cinq nègres et la fille du Caïd de Gaô : Sonni Azkia el Hadj, el Kebir !





CHAPITRE VI

LES TROIS PALMIERS

L'heure sans ombre est passée depuis longtemps, le soleil décline dans le ciel lilas, une brise fraîche secoue le calme du Désert et les dunes dessinent en violet leur forme, à leur base.

Ahmed-ben-Hofgar accourt, au trot allongé de son méhari et, en arabe, me crie :

— « Les Trois Palmiers ! Voici les Trois Palmiers ! »

Depuis plusieurs heures, nous marchions dans le

sable, la piste avait disparu, je me guidais à la boussole et Ahmed se guidait sur le soleil.

Le borgne triomphe. C'est la première fois que je mets à l'épreuve sa science du désert. Et tout, dans sa manière de saluer, de m'aborder, de jeter vers Amor un regard dédaigneux, semble vouloir dire :

« Je sais que vous vous méfiez de moi. Voici la preuve de ma bonne foi... Imbécile de nègre ! »

Amor ne dit mot, mais grommelle, passant à côté de moi :

« Souhaite qu'il te guide aussi fidèlement dans le désert d'Ouallen. »

Ahmed, tout à la joie de nous avoir conservé dans la bonne route, active méharistes et méharas et, prenant d'assaut une dune, montre, à une lieue environ, trois boules sombres qui se détachent sur le rouge du couchant.

« Les Trois Palmiers. »

J'avais décidé, la veille, que nous ferions halte en cet endroit étrange qu'évitent les chameliers. L'on y entend l'eau courir sous le sable et, des abîmes, émergent les têtes teigneuses de trois dattiers mâles, perdus dans cette immensité ; ils végètent là, crâne au soleil, leurs racines fouillant en un abîme insondable, plongeant dans une eau que nul n'a jamais pu atteindre.

Alentour, le sable est mouvant, des fondrières brusques se créent subitement dans cette cendre comme sous les nappes de neige en déterminent les crevasses des montagnes. Qui disparaît là-dedans,

semble avalé goulûment par le sol et ne reparaît jamais. C'est la terre qui se nourrit, béate, et qui, pour durer, mange, en chauffant sa peau ronde au soleil. Le sable s'écoule sur l'homme digéré en quelque abîme, comme le sable coule dans un sablier. Tout est dit. Et, pour l'éternité, la chausse-trappe garde sa proie.

Après de longues périodes de temps calme, l'on distingue nettement la piste. Elle dessine un immense arc de cercle autour des « Trois Palmiers » ; *Aïn-el-Djitan !* la « Fontaine du Diable », disent les Arabes et les Berbères.

J'ai donné des ordres pour qu'aucun spahis ne s'aventure dans les parages de ce puits mystérieux et pour que les chameaux soient amarrés solidement avant d'être débarrassés de leur charge. L'appât des arbres, la fraîcheur de l'eau, qu'on devine proche, les attireraient dans les dunes mortelles et leur instinct du danger les avertirait trop tard.

La nuit, quatre spahis et deux goumiers empêcheront hommes et bêtes de sortir des limites du camp.

— « Halte ! »

L'ordre se répète, transmis en Peuhl et en Arabe. Les chameaux râlent, ploient sur les genoux et se couchent, leurs naseaux flairant les outres. Seul Amor, qui fait fonction de brigadier, est resté sur son méhari et surveille goumiers et spahis ; le cercle des tentes est tracé autour du cercle des bêtes couchées, auxquelles on distribue quelques dattes sèches et quelques poignées de paille menue. Amor

s'apprête à descendre, à sauter du haut de sa monture qu'il n'oblige jamais à s'agenouiller au préalable. Tout d'un coup, comme pris de folie, le mufle tendu vers la fontaine maudite, le méhari prend sa course, alors que tous les chameaux poussent des cris rauques, tirent sur leurs amarres. Goumiers et Spahis calment les bêtes. Je dois moi-même venir au secours de Ben-Amar que mon méhari menace de dévorer.

Amor est emporté à une vitesse vertigineuse vers les Trois Palmiers. J'aperçois le colosse qui, des pieds et des mains, essaye de retenir l'animal, que la hantise de l'eau fraîche aiguillonne et possède. Lequel sera le plus fort, l'homme ou le méhari ? Amor est debout sur la selle, ce qui arrache des cris d'admiration à tous les spahis et aux goumiers qui suivent avec une attention anxieuse cette lutte formidable. Le corps en arrière, tirant de toutes ses forces sur une corde qu'il a pu passer dans la gueule de l'animal, Amor réussit à le faire changer de direction, le cou tordu, le chameau court en oblique et l'on entend ses râles de colère que dominent les cris furieux d'Amor.

Un coup de tête brusque et le chameau reprend sa course droit vers Aïn-el-Djitan. Encore cent pas et le nègre est perdu. Seul Ahmed-ben-Hofgar conserve son calme.

« Aux carabines, crie le brigadier Bel-Kâcem. Tirez bas !

» En joue ! »

J'ai compris : Bel-Kacem veut abattre l'animal

enragé. Mais Amor a tiré son sabre, ce grand sabre des spahis qui, dans leurs mains, prend allure de yatagan.

Il se dresse de nouveau sur la selle, fait tournoyer son arme, et, d'un geste formidable, agrandi par l'ombre que détermine le soleil oblique, abat sa lame, sépare la tête du cou ; la tête est projetée dans le sable, alors que l'immense corps, éperdu, poursuit son galop d'enfer pendant quelques mètres avant de s'écrouler sur le sol.

Ahmed-ben-Hofgar est resté impassible.

Spahis et goumiers, d'abord stupéfaits et épouvantés par la terrible décision du nègre, hurlent d'enthousiasme. Amor, tranquillement, débarrasse le méhari mort de son « barda », le desselle, se charge des cartouches, des tellis, de la selle, du poids de toutes ces choses indispensables à celui qui s'aventure dans le Désert et qui suffirait à écraser deux hommes ordinaires ; puis, à grands pas tranquilles, revient vers le campement.

Sans mot dire, il passe devant moi, jette à terre sa charge d'un coup d'épaule, et, les yeux secs, un rictus effrayant sur la face, son sabre pendu au poignet, dégouttant de sang, traînant sur le sol, se dirige vers le guide :

— « Sais-tu ce que c'est que ça, *Ahmed-el-Marouf?* »

C'est la première fois que, devant moi, un spahis ose appliquer au guide son surnom insultant.

Et Amor place devant les yeux d'Ahmed un petit piment rouge d'une force extraordinaire.

— « Pourrais-tu me dire qui a mis ce piment dans

la plaie que la selle a faite sur la bosse du méhari ? »

Je me tais. Les spahis me regardent et regardent le nègre. J'ai l'impression que la tête borgne du boiteux va bondir sur le sable comme celle du chameau.

Ahmed conserve son calme et sourit.

— « Pourquoi veux-tu que je le sache ! Et pourquoi as-tu accroché à ta selle ce petit sac de piments que tu tiens dans ta main. Un bon méhariste ne commet jamais cette imprudence. Tu vois bien que le sac est crevé... Si-Amor !

— Nal' din' thes o mouk (1) ! menace le nègre, exaspéré et ébahi. »

Je souris.

Ahmed ne répond pas à l'insulte, hausse les épaules, traverse les groupes de bronze et va s'installer, sans mot dire, auprès de son méhari.

La nuit descend ; les feux de crottes de chameaux s'allument ; le Désert s'emplit d'ombre et, fumant des cigarettes blondes de Tlemcen, je songe à Tanitt Zergha, la petite danseuse de Gaô, je me répète ses paroles énigmatiques :

« Ne va pas plus loin, le malheur est sur toi, Lieutenant de Bréhville !... »

---

(1) Je ne traduis pas ce juron, par respect pour mes lectrices.

Lorsque Mohammed me la ramènera, je saurai ce qu'elle a voulu dire !

⁂

J'ai dormi comme si le grand sommeil du désert m'avait envahi tout entier.

Goumiers et Spahis se sont partagés le chameau d'Amor et celui-ci pleure bêtement sur le morceau qui lui est dévolu. Il a failli massacrer le borgne lorsqu'il est venu réclamer sa part et c'est le bruit de leur dispute qui m'a réveillé. Nyo-Çor et Benamar, qui s'étaient suspendus à ses bras, sont sortis éreintés de la bagarre.

Ce soir, si le sirocco ne nous surprend pas dans les dunes, nous camperons à un jour de marche de la grande Oasis de Ouallen, où nous renouvellerons nos provisions d'eau, de dattes, de viande et de sauterelles séchées.

Amor est monté sur le méhari d'un goumier et ne quitte plus le chameau de charge qui porte la mitrailleuse.

Ahmed a pris place parmi les éclaireurs et reste en liaison avec moi.

Les chameliers répètent une mélopée monotone et lente, l'air est si chaud, si rare, que notre marche n'y détermine aucun mouvement. Le ciel est d'un bleu pur de cobalt, l'éclat du paysage stérile et enflammé le fait paraître plus extraordinaire encore. Par moment, le sable exhale des bouffées chaudes comme si le sol était atteint de fièvre.

Ahmed-ben-Hofgar m'attend au haut d'une dune ; il interroge l'horizon et semble soucieux.

— « Je crains le sirocco, pour demain, dit-il ; il ne faudrait pas, mon Lieutenant, que le « *cheli* » nous surprît dans les sables.

— Ah ! et comment lui échapper ?

— Il existe un petit plateau rocailleux, El Chem, à mi-chemin d'Ouallen, demain, avant dix heures, il nous faut l'atteindre.

— Bien, ai-je répondu; nous nous arrêterons quand la nuit sera tombée et repartirons avant le lever du soleil. Où se trouve exactement Ouallen ?

— Là-bas, réplique Ahmed, sans hésitation, le bras tendu vers le sud, et il ajoute, poétiquement :

— Le soleil nous y mène. Qu'Allah veuille bien nous y conduire ! »

CHAPITRE VII

LE CHELI : L'HALEINE DU DIABLE

Le guide, le borgne, El-Marouf, m'a sauvé la vie ! Amor ne sait quelle contenance tenir devant Ahmed-ben-Hofgar et cependant ses soupçons ne le quittent point.

Entêtement de colosse !

J'avais fait plier les tentes avant l'aube. Le soleil levant nous surprit loin de notre campement. Vers neuf heures, nous faisions halte dans le lit desséché de l'Oued Saouri.

Vers dix heures, la chaleur redoubla, le vent se leva et se fixa au Sud. Très faible encore, le Cheli se révéla plus fort, dès que nous eûmes rejoint les dunes, Ahmed me pria de faire accélérer la marche. Ce furent d'abord des souffles passagers, tantôt chauds, tantôt frais, une heure après, le souffle se fit brûlant, les sables s'agitèrent et le ciel se couvrit d'un voile roux, qui ne laissa filtrer aucun rayon de soleil.

Les chameaux, énervés, se prirent à courir vers

l'horizon qui, peu à peu, cessait d'être visible et prenait une couleur de cuivre.

Et, tout à coup, alors que les haïks se tordaient dans les premières rafales, que les chameliers et les spahis se couvraient la figure du voile noir des Targuis, le sable se mit à courir, par petites vagues, sur les dunes... La mer immobile se mouvait.

Ahmed paraissait inquiet. Sans descendre de chameau, il assujettit sur mon visage son propre voile.

« Et toi ? lui dis-je.

— Moi ! J'ai l'habitude... » et, la main sur les yeux, il fouillait l'horizon du regard, de ce regard perçant qui lui était particulier, comme s'il eût voulu connaître le secret de ce ciel de bronze.

— Nous arriverons peut-être au plateau d'El-Chem... Nous n'avons pas le temps de rejoindre la rivière... »

Les méhara râlaient, frénétiques, Ahmed dirigeait la cohue, Amor, à l'arrière, cinglait les retardataires, alors, d'un seul coup, la chaleur devint plus forte, sembla sortir de partout, du vent, du ciel, du sable qui commençait à voltiger ; les chameaux faiblissaient, las de courir vent debout et cuits par cette flamme qui leur tournoyait sous le ventre. L'un d'eux s'abattit, les poumons brûlés, et resta immobile. C'était un chameau de charge. Nous le laissâmes râler, les yeux glauques, sur les dunes bouleversées.

Soudain, sur l'horizon, une colonne jaune se dressa ; la pluie de sable s'abattit.

— « En cercle !... » hurla Ahmed.

J'étais aveuglé, ma gorge sifflait ; la lueur rousse tournait dans mon cerveau.

Mon méhari s'abattit, brutalement je fus jeté contre son ventre, je sentis que des mains pesaient sur ma tête et qu'on jetait des tellis sur mon corps.

— « Couchez-vous derrière les chameaux ! » commanda le guide.

Comment ce diable de boiteux pouvait-il rester debout dans semblable tornade ?

Puis je n'entendis plus rien, que le bruit mat, régulier, du sable fouettant le sable, mon méhari avait allongé sa tête sur le sol, bramait, redressait le cou quand la poussière mortelle le recouvrait, et reprenait sa position.

Alors, je sentis que je perdais connaissance : des fantômes surgirent dans une lueur de soufre, des paroles étranges résonnèrent dans mon cerveau et je m'anéantis, murmurant :

« Ordre au Lieutenant... » alors que la voix chantante de Tanitt Zergha répétait :

« Ne va pas plus loin, le malheur est sur toi, Lieutenant de Bréhville ! »

Je m'évanouis.



Comment sommes-nous parvenus sur le plateau d'El-Chem !

J'ai senti que quelqu'un me faisait boire une liqueur âcre, qu'un chameau m'emportait, qu'on me couchait sur une pile de tellis et de couvertures... Je ne me suis plus souvenu de rien...

Amoi est venu me rendre compte que nul n'avait péri dans la tourmente et qu'il restait de l'eau dans les outres, pour deux jours encore.

— « El-Marouf, me dit-il, s'est glissé près de toi, pendant que le Cheli soufflait et a pu te faire boire à sa gourde. C'est lui qui nous a guidés jusqu'à El-Chem, quand le vent s'est apaisé.

— Et que serait-il advenu, si Ahmed ne m'avait point fait boire à sa gourde ?

— Le Mauvais Esprit était sur toi, mon Lieutenant, et c'est lui qui soufflait sur nous tous.

— Alors, Si-Ahmed m'a sauvé la vie ?

— El-Marouf a signé un pacte avec le Djitan ! »

Je sens confusément que le nègre jalouse le guide, qu'il lui sait mauvais gré de lui avoir ravi le soin de me secourir. Brave nègre !

— Fais venir Ahmed-ben-Hofgar.

— Il a quitté le campement à la première lueur de l'aube, disant qu'il allait chercher du secours chez les Ouallen et rentrerait ce soir ! »

Puis il ajoute : « J'ai vérifié la mitrailleuse, les armes enrayées par le sable sont nettoyées : une surprise n'est plus à craindre. »

J'ai pensé : « Si les Ouallen nous sont défavorables, leur attaque échouera. » Cette supposition aussitôt m'apparaît absurde. Si le borgne avait l'intention de nous trahir, il ne m'aurait pas sauvé la vie.

Amor est sorti, je l'entends qui discute avec les spahis et les goumiers. Ces braves gens lui deman-

dent de mes nouvelles. Je me dois de me montrer à eux. Je me lève et parais à l'entrée de ma tente.

« Sellam ya, mon Lieutenant, Sellam ! »

Je réponds par un salut arabe, tous m'entourent, se pressent autour de la tente, Amor rit du bon gros rire que je lui connais, et le brigadier Bel-Kacem me montre mon méhari, apaisé, qui rumine une poignée de dattes sèches... Une émotion étrange me serre la gorge. Je me sens enveloppé par toute la fidélité, le dévouement de ces hommes rudes, je suis leur chef... et il me semble que je suis un peu leur enfant.

Allons ! il est encore de bonnes heures dans la vie. Je serre des mains dures et je rentre, je me couche, des larmes pleins les yeux.



Le courrier des Ouallen nous a rejoints, puis est reparti ; l'Adjudant Aissa lui a confié ma correspondance.

C'est un peu d'air de France qui m'arrive...

Tiens !... Ma bécasse de cousine m'écrit sur du papier épais comme du carton, plié dans des enveloppes phénoménales qui pourraient contenir la carte du Sahara au 80 millièmes... « Le chic » se mesure à la dimension des lettres et ma cousine, qui tient à être tout à fait « grand chic », dessine des lettres de deux centimètres ; trois mots composés de tels caractères tiennent à peine dans une

ligne. L'on ne peut en douter, ma cousine est « dans le train »...

Elle me fait part de son mariage, à Saint-Philippe-du-Roule, naturellement, avec je ne sais quel Vicomte monoclé des plus « distingués », de « son monde » et « du mien ».

J'ai assisté à l'ultime cérémonie d'un mariage arabe ; je crois que le Vicomte serait fort ennuyé si l'acte annoncé pudiquement à grand renfort de cloches, et se trouvant consommé, il devait présenter le... le... voile blanc de sa pure épouse aux invités...

Les femmes, aujourd'hui, se marient pour se faire une fin et se refaire un commencement.

« Ce sera magnifique, écrit-elle, mon fiancé a commandé les fleurs, toutes les fleurs, Boulevard de la Madeleine ! » Sait-on, au Sahara, aux confins du territoire des Touaregs, que les orchidées ou les lilas poussent plus beaux sur ce boulevard que sur les autres !

Puis suivent les détails sur le voyage de noces, leur Hôtel, Avenue du Bois, l'hiver à Nice, l'été à Deauville...

J'envisage l'avenir ! Ménage bien parisien, et très de « l'Epoque », ménage où le mari, avili, effacé, sot, va sa vie dans le sillage de sa femme, à moins qu'il n'aille s'abrutir au club, sur le turf, pendant qu'elle traîne les thés, les fêtes de « bienfaisance », « les garden-party » et les maisons de rendez-vous.

Vicomte d'Arnemont ! C'est ce fameux dandy qui lança les cravates de son nom, se faisait confectionner des complets gris-pommelé, assortis à la cou-

leur des chevaux qu'il promène au bois, et se serait cru déshonoré s'il s'était fait chausser autrement qu'à la 3e personne et ailleurs que chez « Hannam ».

J'éclate de rire, ce qui fait rire ce brave Amor qui remonte mon revolver. Bah ! tous ces cocus sont faits pour payer les notes de leur femme, et ma chère cousine, à elle seule, se promet et se charge de coûter plus cher, à son mari, que toutes les cavales de luxe de ses écuries de course.

Il paraît que j'ai appartenu à ce monde-là !

Allons, plus l'on est de taille à faire un bon mari, plus il faut fuir le mariage.

Une lettre du neveu du Capitaine Grandjean :

« J'habite toujours à Orsay, écrit-il. Je m'abrutis
» à l'égal des indigènes du trou. Je suis l'ami de
» Tum'faisrire et de Le Crasseur, conseillers mu-
» nicipaux, amateurs de manille habitués du café
» de « l'Etoile ». Le dernier est fier de son fils qui
» essaye son premier habit et fait, ce soir, ses dé-
» débuts dans le monde, au bal que donne une an-
» cienne catin, au profit de l'œuvre nationale : « Le
» Ruban Bleu ».

» Un poète voulait organiser un théâtre de ver-
» dure au « Temple de la Gloire », bigots, bigotes,
» socialistes, petits crétins, jeunes donzelles intri-
» guèrent, piaillèrent, hurlèrent, *au fou,* à qui mieux
» mieux.

» Le fils Le Crasseur ameuta la Fanfare et son
» chef l'ancien Tambour, l'on fit courir les bruits

» les plus étranges sur l'écrivain fourvoyé parmi
» ces Outlaws. Il connut toutes les avanies, fut sali
» par toutes les baves et renonça à son projet. Tu-
» m'faisrire l'avait fait passer pour royaliste parce
» qu'il avait donné une représentation d'*Androma-*
» *que !*

» Pauvre vallée de Chevreuse ! Elle qui connut
» Pascal, Arnault, Nicole, Racine, nourrir de pa-
» reils bipèdes !... Ah ! mon vieux, que n'ai-je assez
» de rentes pour vivre à Paris ! »

A Paris ! ce malheureux ne peut et ne veut donc chavirer sa vie qu'entre un Le Crasseur, un Tum'-faisrire ou un Vicomte d'Arnemont ?

Des lettres d'Alger, de Constantine. L'on m'apprend le cocufiage retentissant d'un maire et d'un appelé Bellot, être poupard et nul que j'ai connu, alors qu'il se disait « fonctionnaire supérieur » des Contributions diverses. L'affaire faillit causer un scandale... deux officiers compromis, le mari au désespoir voulant se jeter par 300 mètres de fond au-dessus du pont d'El-Kantara. Et toutes les langues de tourner, toutes les femmes de rire en leur for intérieur et de jouer l'indignation en public et... « à leur Jour ». La pensée des humains ne montera jamais vers leur cœur ou leur cerveau : elle se localise au ventre, au bas-ventre et... à l'arrière-boutique.

L'on tourne toujours en moutons ivres sur la place du Palais et s'exhibe quotidiennement rue Caraman. Petites villes, petites choses, petites gens !

Le Lieutenant Buisson de Sainte-Croix, 3e Tirailleurs, m'écrit de Mila :

« Mon cher, je t'envie ! Je vis ici dans mes vieux
» remparts romains, comme un chacal dans sa ta-
» nière. Impossible de sortir. Les femmes sont tou-
» tes affreuses et se font une guerre horrible de
» mairesse à adjointe pour établir leur suprématie
» esthétique et politique. L'on ne peut parler à
» l'une d'elles sans que toutes les autres crient au
» scandale ; ce pauvre Detrop, juge de paix, prix
» de Rome, a dû fuir et me laisser seul face à face
» avec un receveur absinthé, un porteur de con-
» traintes à tête de caïman, un répartiteur épilepti-
» que, un maire qui tremble devant sa femme et
» des colons abrutis par la manille. »

Enfin, une missive consolante.

C'est Jean Rostier, qui m'écrit, Jean Rostier, le jeune écrivain détesté par tout ce monde de médiocres, de cabotins et de cabotines.

Il m'annonce qu'il publie la « *XVIIe Satire de Juvénal* ».

Je m'étonne qu'il ait pu trouver un éditeur.

« *Et spes et ratio, studiorum in Cæsare tantum*
» *Solus enim tristes hac tempastate Camenas*
» *Respexit, quum jam celebres notique poetas*
» *Balneolum Gabïs, Romæ conducere furnos*
» *Tentarent ; nec foedum alïi nec tarpe putarent*
» *Præcones fieri.* »

Il n'est plus de César, certes, et ce siècle de l'Argent, de l'intrigue, où les Marchands de conserves, les Lucy de Bréhville, les Vicomte d'Arnemont font la loi et la mode, obligent les poètes à se faire « boulangers à Rome ou baigneurs à Gabies ».

Jean Rostier, que j'ai connu à Louis-le-Grand, ne conserve aucune illusion sur le sort qui lui est réservé. Paris a tué l'enthousiaste, il ne reste que le Pamphlétaire généreux et âcre. Il joint à sa lettre une épreuve de sa XVIIe Satire.

C'est Juvénal qui parle et promène Jean par les rues de la Cité, comme le Diable boiteux transporta Lesage sur les toits de la Ville.

Cedamus Patria !

— « Qu'Artorius y vive, qu'elle soit habitée par » ceux qui savent donner au crime les couleurs de » l'innocence, spéculer sur toutes les grandeurs et » les vertus, par ces douairières qui partagèrent la » couche de tous les puissants et qui touchent des » secours payés par le Trésor public, par ces Ministres concussionnaires qui lâchent de serviles légions sur le peuple en révolte, sous un vain prétexte d'ordre, par le banquier Louchus qu'enrichit la dernière guerre contre les Germains et les » Gaules, par Quintillæ, l'actrice courtisane, et ces » vieux sénateurs qui partagent avec elle le pouvoir » et qui meurent couverts de bave lubrique et de » Falerme écumant, au sein de ces maisons spéciales » où ils aiment aller souiller des petites filles et des » jeunes garçons. Qu'elle soit habitée par cette » troupe remuante de mercenaires, d'entrepreneurs

» avides à qui tout est facile, auxquels nulle beso-
» gne ne répugne et qui font chanter leurs louanges
» dans de quotidiennes tablettes par un tas de pau-
» vres diables dont le métier est de mentir, toute
» une vie, pour leur ventre !

» Qui vient vers nous ! C'est Finelius, un malheu-
» reux valet de plume qui crache avec ses poumons
» ses restes de conscience, paie sa maîtresse d'une
» nuit et son hôtelier avec de la fausse monnaie, et
» clame pour dix sesterces les louanges de tous les
» puissants, aux carrefours du Latinium. Celui-là
» s'est spécialisé dans la vie universitaire. La Pro-
» bité passe sans entendre ses cris et se bouchant
» les oreilles. La Fortune finira par lui sourire.

» Celui-ci, c'est le mime Charlius, une sorte de
» drôle qui se croit du génie, l'égal de Brutus ou
» de Sophocle, puisque l'or est venu sacrer ses pi-
» rouettes et ses grimaces.

» Voici Quintillæ, fière de son dernier exploit ;
» elle demande au juge Dandinus la tête du poète
» Marcilla, parce que celui-ci l'a déclarée rance,
» bonne à satisfaire les porcs et trouvé son nez trop
» long.

» Cet autre, c'est l'éphèbe Mauricius Anusmag-
» num, fort répandu dans le Monde et célèbre parce
» que sa mère lui accorda ses faveurs. Crois-tu qu'il
» se cache. Lui et Marcus s'embrassent sur la bou-
» che en public. Il affirme son insolente déprava-
» tion avec le dédain le plus affecté pour ce vil peu-
» ple condamné à mort par le travail. Il fait admi-
» rer la teinture de ses ongles, la grâce du bracelet

» qui lui serre le poignet ; fier de sa taille, il fait
» valoir sa croupe, l'on dit qu'il s'épile le corps
» comme une femme de Mauritanie ou comme une
» truie d'Egypte et qu'il se teint les doigts de pieds
» au Henné comme une danseuse numide. Son père
» l'a renié, déshérité, chassé de la chambre d'ago-
» nie ! Qu'importe, Heliogabale... Anusmagnum
» possède la souveraineté, il règne dans les lettres
» et sur le Monde des Arts. C'est un affilié de l'As-
» sociation mystérieuse qui, se couvrant en secret
» de linges fins et de colliers, sacrifie à quelque
» bonne déesse d'un Amour spécial. Un homme hé-
» siterait à en faire sa femme et une femme sa maî-
» tresse.

» Jadis, les Associations secrètes concouraient à
» sauver la République menacée dans ses libertés
» par un tyran ou un usurpateur ; aujourd'hui, elles
» doivent servir les instincts vicieux de jeunes pa-
» triciens, éveiller les nerfs d'un vieil usurier dont
» la chair est dure comme celle d'un chien rongé
» de lèpre, ou distraire quelque ministre gâteux rê-
» vant soudain qu'il est devenu petite fille.

» Regarde ! Un des initiés, lourd des drogues qu'il
» vient d'absorber, se peint les sourcils, tout en cli-
» gnotant, s'allonge les yeux avec une aiguille noir-
» cie, cet autre se passe de la cire écarlate sur les
» lèvres et ramasse, sous un filet d'or, sa longue
» chevelure. De quel regard dédaigneux ne cou-
» vrait-il point les rudes hommes qui vainquirent
» aux Champs Catalauniques. Autrefois, les Patri-
» ciens, jaloux de leurs prérogatives, se battaient

» pour le Peuple de Rome ; aujourd'hui, les riches » dégénérés, qui guident nos destinées, trouvent » plus commode de jeter le peuple contre l'envahis- » seur, de faire protéger, par une plèbe misérable » et asservie, leur fortune, leur concupiscence et » leurs débauches.

» Et ce sont des orgies renouvelées de celles que » les Baptes célébraient, à la lueur des lampes sa- » crées, en l'honneur de Cotys l'impudique. Les » femmes sont bannies de ce Temple, mais elles en » ont bâti un autre, à leur convenance particulière » et par souci d'égalité...

» Et Mauricius Anusmagnum a toujours des pa- » roles d'Amour dans la bouche. Il adore les Hom- » mes, tourne ses bras vers le peuple, vers les ru- » des débardeurs du port et les nègres de la Halle, » et l'on ne sait de quel amour il veut parler.

» Cependant, si tu veux atteindre aux honneurs, » soulever sur ton passage des murmures d'admi- » ration, avoir place sur le char de l'Etat, connaî- » tre la célébrité sur la scène, quelques heures pas- » sées en ce Temple contribueront davantage à ton » succès, à ta fortune, à ton élévation que cinq ans » passés au Armées, dix ans de bons et loyaux » services prodigués au Prince ou aux Muses, que » l'intelligence la plus rapide et le talent le plus » sûr. »

J'ai éclaté de rire ! Pauvre Jean Rostier, renié, déshérité par ses parents parce que ses études « coûtaient trop cher » à leur misérable et sordide avarice de petits bourgeois fonctionnaires de Lorraine !

Si je sors vivant de cette aventure où me lance le Colonel Bruller, j'irai le voir, le féliciter dans sa mansarde de la rue Saint-Sulpice.

« *Cedamus patria !* »

Certes !

Ah ! que cette nuit brûlante, en cette morne solitude, me semble maternelle et douce.

Pas d'odeur de civilisation ! Amor se démène parmi les méhara qui renâclent de soif et d'énervement, tous les chameliers sont debout, vont, viennent, des torches au poing, leurs ombres agrandies, fantasques, bizarres, s'allongent ou se rétrécissent sur la toile oblique de ma tente.

J'ai parcouru quelques journaux !... Bah ! Point de courrier militaire, tant mieux !

J'écoute cette rumeur de sauvagerie et de santé ; le bruissement de cette nuit qui s'emplit d'étoiles, où passent les derniers hoquets du Simoun, ces accents rugueux, berbères, arabes ou tinifars, le cliquetis des sabres et des éperons, l'appel des sentinelles à l'affût dans les dunes ; ça sent bon la brute, je respire le courage et la loyauté autour de moi. Je pense que ces « Civilisés » de là-bas me prennent les uns pour un « Héros », les autres pour un « buveur de sang » ; loin de ces pantins et de ces poupées, qui ne distinguent plus entre une genèse et une décomposition, en cette solitude dévorante, parmi ces dunes où guettent peut-être les Targuis, en révolte, les beaux fauves libres, sympathiques et féroces, dont les feux cuiront ma chair avant que ma tête orne leur lance, si je tombe vif entre leurs

mains, parmi cette immensité vertigineuse dont ce Simoun est l'exhalaison mortelle, énervante, homicide, je me sens envahi par une âcre volupté, par une sève intense de vie, par l'orgueil immense d'être resté tout simplement un « Homme ».

Allons ! Je serai prêt ! Ce sera bientôt la bataille, le corps à corps, la lutte frénétique et sauvage, dans quelque ravin, dans la plaine de sable, sur un plateau de roc, entre l'envahisseur et l'envahi qui veut rester libre, dans ses solitudes familières ; ce sera l'embuscade Targui préparée aux abords du Grand Erg par... Ahmed-ben-Hofgar... puis une tombe inconnue, désolée, semblable à celle du Capitaine Mohrange !

La tente s'ouvre brusquement. Le Guide paraît, essoufflé, en sueur, le voile noir des longs raids sur les yeux, et s'agenouille près de moi.

« Tiens, bois, bois donc, Lieutenant de Bréhville ! Bois, tu as la fièvre ! » Et l'outre, emplie de lait frais, se vide lentement dans mes veines, dans mon sang, dans mes poumons débarrassés du sable chaud, par ce torrent de vie et de fraîcheur !

« Merci, Ahmed. »

Je sens qu'une main rude de Sahari borde, maternelle, ma couverture, et lasse la porte de toile de ma tente. Je perçois le brouhaha que fait une troupe de nouveaux arrivants.

« Les Ouled Ouallen, les Ouled Ouallen... » Plus rien.

Ma tête roule sur un traversin de fortune et je sombre lentement, je m'anéantis dans une vague résonnance de paroles, bercé par une rumeur d'immensité, par une voix lointaine d'Océan qui s'apaise...

CHAPITRE VIII

LE LIEUTENANT SERA TRAHI ? !

Quand j'ai paru à l'entrée de la tente, tous les chameaux « baraqués » attendaient. Les spahis et les goumiers étaient en ordre de départ et les Targuis des Ouallen, droits sur la selle de leurs chevaux, agitèrent leur carabine et partirent au galop en tête d'avant-garde !

Ahmed m'apprend qu'ils ont amené deux chameaux chargés d'outres, de provisions fraîches et des guerbas remplies de lait de chamelle, données par le Cheick Si Moktar. Ils avaient mission de me souhaiter la bienvenue et de protéger la colonne contre les attaques de petits groupes de Ioggharen signalés dans la région et venus, paraît-il, du Bled el Kouf, du Hoggar, du pays de la Peur !

« Connais-tu ce pays ? ai-je demandé à Ahmed.

— Tous ceux qui sont entrés dans le Hoggar y sont restés, répondit le guide. L'on prétend que des Européens y vivent en esclavage ! »

... Allons, nous arriverons sans encombre chez les Ouallen ! L'agitation bizarre dont parle le Colonel Bruller n'est point leur fait, Si-Moktar nous est fidèle.

C'est le seul chef Arabe que les Targuis aient laissé vivre en paix. Le seul qu'il n'ait point assassiné.

Il prétend descendre de Sidi Okba, le compagnon du prophète, celui dont le tombeau se dresse, symbolique, au pied de l'Aurès tragique, à l'entrée du désert mystérieux qu'il conquit à la foi musulmane.

Il explique ainsi la haine farouche que les Touaregs Ouadelen, que les Kel Gueress et les Kel Aïr, que les guerriers du Touat et du Tadjelaït ont vouée aux descendants de celui qui détruisit la Tadmekka berbère, la Tadmekka chrétienne, l'antique capitale créée aux heures où les Chrétiens fuyaient d'Hippone à Tipaza devant les hordes de Genséric, le Vandale.

Il fut notre ennemi déclaré, irréductible, lors de la prise d'In-Salah. Les Imedreden, les Targuis Ouadelen se rangèrent sous sa bannière. Il fut de ceux qui nous tinrent tête dans le Tidikelt et qu'on dut chasser d'Oasis en Oasis jusqu'aux jours où, défait à In-Khar, ayant laissé deux cents prisonniers entre les mains de la mission Flamand, il vint faire sa soumission...

Les cavaliers de Si-Moktar, groupés en peloton ou déployés en fourrageurs, protègent la colonne. Amor somnole sur son méhari, un goumier joue

de la flûte, le soleil a reparu, fixe, dans le ciel inaltérable : le désert est calmé.

Je chemine, la tête un peu lourde. Ce soir, nous ferons halte au bord des sources, sous les palmiers verts et les bananiers immobiles, nous boirons de l'eau fraîche aux bouches des gargoulettes et des amphores ! Oh ! cette hantise d'eau pure et d'ombre, d'arbres refletés, par les oueds bleus, de grenadiers aux fruits bruns et saignants, cette hantise de vert, où passe le cristal liquide de l'eau qui fuit !...

La réception du Chir Moktar a été des plus cordiales, réception arabe, avec ce que comporte de simple et d'outrancier cette hospitalité moyenageuse transportée dans notre époque et dans une Oasis du Tidikelt. Il s'est excusé de n'être pas venu lui-même à ma rencontre. Il recevait les impôts des tribus et n'avait pu quitter le bordj.

Les spahis et les goumiers sont campés dans le « fondouck ». Les chameaux, ventre aplati, cou allongé, reposent sur une litière d'alfa et de paille. Les moutons rissolent au-dessus des flammes et j'aperçois Amor qui plante ses canines anthropophages dans un gigot qu'il tient à deux mains.

J'ai longtemps entretenu le Cheik au sujet de ces partis de Ioggharen qui courent le désert.

« J'ignore ce qu'ils veulent, a-t-il répondu. J'ai remarqué qu'ils apparaissent dès que des officiers sont signalés se dirigeant vers le Sud.

— Attaquent-ils les caravanes ? Pillent-ils les voyageurs et les Oasis ?

— Non !

— As-tu entendu dire que les Touaregs noirs du Hoggar aient assailli nos harkas ?

— J'ai entendu dire que le Lieutenant Maillefeu avait disparu aux alentours de l'Oued Timissao.

» Je sais que le Capitaine Laurent Deligne, parti en 1895 de Colomb-Bechard pour Timimoun, n'est point arrivé à destination ; le Lieutenant Kaine, passé par ici, n'est jamais revenu. J'ai donné l'hospitalité à un officier italien, le Lieutenant Ghiberti, il m'avait demandé un méhari et une escorte pour aller au Hoggar : l'escorte est rentrée, mais le Lieutenant n'a point reparu (1).

» Ils arrivent, ils s'en vont, puis l'on n'entend plus parler d'eux : que deviennent-ils ? en quel gouffre sombrent-ils, au Pays de la Peur ?... Manarf ! Allah K'bar ! »

— Allah est grand ! répondit Ahmed-ben-Hofgar rentrant dans la petite salle du bordj.

« Quand partirons-nous, mon Lieutenant ?

— Nous partirons après-demain, à l'aube, toutes provisions d'eau et de vivres renouvelées. »

Ahmed est sorti. Si-Moktar s'est levé et m'a parlé

---

(1) Voir *l'Atlantide*. — **Albin Michel, éditeur.**

d'organiser une fantasia guerrière en mon honneur. J'ai feint d'accepter cette proposition avec joie.

... Kaine, un petit Anglais !... sa disparition faillit causer des complications diplomatiques. Deligne !... Ah ! oui ! j'ai entendu parler de cette aventure étrange. Ghiberti ! connais pas. Que venait faire cet Italien par ici ?

Et... J'ai fumé des cigarettes blondes parfumées à la rose...



Amor est en patrouille autour de l'Oasis.

Bel-Kacem assure le service en l'absence de Mohammed.

Au fait, le sous-officier pourrait nous rejoindre ici demain soir !

Pour la première fois, depuis qu'il m'a quitté, je regrette que ma troupe ne soit pas au complet.

Il est vrai que la mitrailleuse !

Quelqu'un monte l'escalier, l'étroit escalier fait de troncs rugueux, mal équarris, et étranglé entre deux murs blanchis à la chaux.

Amor paraît, salue, je comprends qu'il a quelque révélation importante à me faire, sinon il serait rentré directement au fondouck.

— « Mon Lieutenant, le borgne te trahit. A l'endroit où l'eau s'enfonce dans le sable, je l'ai vu causer à un groupe de Targuis. Ils étaient vêtus comme les Ioggharen ! »

L'endroit où « l'eau s'enfonce dans le sable », c'est l'extrémité sud de l'Oasis, cette partie d'Ouallen où la palmeraie finit, où le désert recommence.

— « Ahmed leur a donné des cartouches !

— Hein ! Que dis-tu ?

— Je t'assure qu'El-Marouf a distribué des cartouches aux guerriers Touaregs ! »

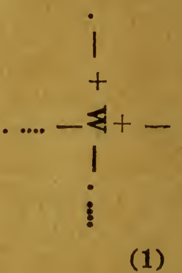
L'affaire est grave. J'envisage froidement l'éventualité de faire fusiller le guide, d'abandonner ici sa carcasse aux chiens de l'Oasis.

« Explique-toi ! »

Et Amor me rend compte de sa mission en son Sabir nègre.

« Montés sur les chevaux que Si-Moktar avait mis à notre disposition, nous avions fait le tour de la Palmeraie et allions rentrer au bordj. Bouta-Fahl était resté en arrière pour resserrer la sangle de son cheval. Il crut apercevoir des chameliers armés de lance qui filaient le long de la Seguia. Sur son indication, nous avons suivi la route des jardins bordée de hauts murs de boue surmontés de jujubiers. Tu sais que cette route fait le tour de l'Oasis et débouche sur le désert où elle rejoint la piste des Dunes. C'est à cet endroit, où meurt la Seguia, que le Borgne discutait avec les pirates. Tous portaient l'écharpe blanche recouverte du baudrier de cuir rouge supportant la cartouchière. J'ai reconnu leur sabre à deux mains, celui qu'ils prennent lorsqu'ils partent pour des expéditions loin-

taines, et la marque que le chef avait gravée sur son bouclier en peau d'antilope :



(1)

» Ces gens-là sont les pires sauvages. Tu peux me croire, mon Lieutenant !

— Continue ! »

Je savais que les nègres aiment traiter ainsi les Berbères et les Arabes.

« Ahmed paraissait très surexcité. Les autres l'écoutaient attentivement, penchés sur le col de leurs méhara. J'ai vu qu'il leur distribuait des cartouches.

» Nous n'avions pas nos carabines. J'allais faire mettre sabre au clair pour charger, quand un cheval se prit à hennir.

» Immédiatement, les Targuis lancèrent leurs chameaux à travers les dunes où ils disparurent, tandis qu'Ahmed s'enfonçait sous les palmiers et les figuiers.

---

(1) Voir *l'Atlantide.*

— Va me chercher Ahmed.

— Inutile, Si-Amor ! »

Immobile, appuyé contre le mur, le guide, entré sans que nous l'ayons vu, fixait sur le spahis noir un regard méprisant.

« Les cartouches que tu m'as vu distribuer à ces Touaregs maudits sont toutes semblables à celles-ci. »

Il tendait une poignée de cartouches. Il en prit une dont il enleva la balle entre ses dents et me remit la douille.

La douille était vide, il n'y avait plus de poudre à l'intérieur.

« Si tu veux retrouver la tombe du Capitaine Morhange, me dit-il, en me fixant étrangement de son œil unique, ce n'est pas sur les rives du Timassao qu'il faut la chercher !... c'est au Hoggar, Lieutenant de Bréhville !

— Et qui te l'a dit, Ahmed-ben-Hofgar ?

— Les Targuis Ioggharen qu'Amor m'a empêché d'interroger plus longuement.

— Et pourquoi les guerriers Targuis ont-ils trahi le secret des leurs ?

— Ceci n'est un secret pour personne... et les cartouches sont la meilleure des monnaies, la seule ayant cours au Désert. Celle qui paie toutes les trahisons. »

Le borgne est sorti, traînant la jambe, Amor, perplexe, l'a suivi.

Je suis resté seul...

Et pourquoi donc alors la phrase de Tanitt Zergha m'est-elle revenue en mémoire ?

« Ne va pas plus loin, le malheur est sur toi, Lieutenant de Bréhville ! »

Bah !... L'ordre du Colonel Bruller sera exécuté, coûte que coûte, qu'importent les prédictions d'une danseuse protégée par cinq nègres idiots !...

***

C'est l'heure rose et bleue de la prière au-dessus des palmiers sombres.

Une angoisse indicible m'envahit... Il me semble que cette ombre étrange, mystérieuse, s'empare de mon être, qu'elle noie mon âme comme elle noie les choses aux flots silencieux de sa mer invincible et lente ! .

Seul ! en cette immensité hostile ! Je me sens seul, comme jamais un homme ne se sentit seul. Ma situation est semblable à celle du naufragé perdu sur l'Océan implacable. Cette lente prière, ce murmure d'oraisons musulmanes qui semblent envelopper l'Oasis, se fondre dans l'inconnu du désert sournois, tragiquement immobile ! !

« Allah ! y Allah ! ou Mohamed resoul Allah ! »

J'écoute choir du ciel ces accents d'une telle vénération qu'ils paraissent obliger toute chose à se taire pour écouter le Silence de Dieu !

« Allah ! y Allah ! ou Mohamed resoul Allah ! »

Répétée aux quatre coins de l'horizon, la prière traîne, s'éteint. J'éprouve un besoin de fléchir, de

m'agenouiller. Jamais, non jamais, je ne me suis senti si seul qu'en ce désert de sables, de foi, de pensées inconnues... Oh ! qu'ils sont heureux les peuples qui savent encore prier !

... Ordre au Lieutenant de Bréhville ! !

Je me redresse. La Nuit a englouti le désert.

Si-Moktar m'attend pour dîner, pour manger le Méchoui et le couscouss au sucre. Les spahis s'appellent, les feux s'allument, les derboukas et les tam-tams résonnent, j'entends le bruit des sabres sur le pavé...

Allons, ne faisons pas attendre le Cheik des Ouallen.

Un Touareg blanc vient me chercher, je le suis.

Contrairement à la coutume arabe et parce que j'en ai exprimé le désir, les deux fils du Cheik mangent à notre table... ou plutôt sur le même tapis.

Des Targuis blancs nous servent et circulent, silencieux, pieds nus dans la salle, parmi les coussins jetés sur le sol et les tentures étranges qui ferment toutes les portes.

Un Targui noir, la lance en main, le poignard lié au biceps, monte une garde immobile derrière le Cheik.

Vers le milieu du repas, un petit être difforme, racorni, affreux, parut suivi des deux lévriers blancs de Si-Moktar. Il était couvert d'une profusion de gris-gris : gris-gris contre le mal de tête, gris-gris contre le soleil, gris-gris contre le mal de ventre,

gris-gris contre la soif, contre les coups de lance. Personne autre que moi ne fit attention à lui, à son étrange habillement de peaux de hyène et de chacal. Il avait attaché un miroir à son long bonnet de fourrure et faisait aux serviteurs et au grave Targui les grimaces les plus comiques.

« Ada el Derviche maboul ! » (1) me dit Si-Moktar en souriant !

Il ne cessa point de rôder autour de moi pendant le repas, causant tout bas aux Targuis blancs qui ne lui répondaient point, puis il s'accroupit derrière mon dos. Je sentis sa main qui fouillait ma veste et saisissait mon paquet de cigarettes. Je laissai faire le fou.

Tranquillement, il se mit à fumer, puis, soudain, se prit à danser en invoquant je ne sais quel esprit mystérieux. Ce grotesque imbécile aurait fait l'admiration de toutes les écoles de psychisme et des diverses sortes de sorciers que la Civilisation s'honore de posséder.

Il roulait ses yeux blancs derrière son nez camus, la bouche ouverte semblait aspirer le « fluide » ou « le double » des désincarnés que notre couscouss avait attirés. S'il eût connu Victor Hugo, il lui aurait fait réciter un poème de la *Légende des Siècles*. Il s'adressait tout simplement aux sommités targuis, arabes, nègres ou berbères disparues, aux génies des Oueds et des Puits, des Sables et des Plateaux...

---

(1) C'est le Derviche fou.

et quand il balançait les queues de renard, de hyène, ou de chacal qui lui pendaient au derrière, quand il bondissait en menaçant les puissances invisibles, « les forces lucides » ou « les forces brutales » : les Esprits du Bien ou les Esprits du Mal, les Targuis blancs disparaissaient et le Targui noir révulsait d'épouvante ses yeux sombres au-dessus de son voile.

Il s'arrêta, tira d'énormes bouffées d'une dernière cigarette — cet animal-là m'avait vidé mon paquet, il l'avait brûlé sur l'autel invisible des Dieux ! Il traça différents signes dans la fumée bleue et se mit à chanter des couplets idiots qui se terminaient invariablement par ces paroles gaies :

« *Le Capitaine est enterré près du Lac,*
» *Son assassin gît dans le sable,*
» *Le Lieutenant sera trahi*
» *Par un Targui ! Par un Targui !* »

Si-Moktar s'impatienta. Il fit un geste et le Targui noir prit le gnome par le fond de sa culotte de peau d'hyène et l'emporta, gigotant, braillant, toussant, hurlant, au dehors du bordj, où longtemps il chanta :

« *Le Lieutenant sera trahi*
» *Par un Targui ! Par un Targui !* »

CHAPITRE IX

JEUX DE SAUVAGES

Le maréchal des logis Mohammed n'a pas encore rejoint la colonne. Je crains qu'il n'ait été surpris par l'un de ces partis de pillards Ioggharen auxquels Ahmed-ben-Hofgar distribue si facilement ses cartouches vides.

J'ai fait part de mes craintes au guide, alors qu'ensemble nous étudions la nouvelle route que nous devions suivre, pour rejoindre Saint-Avit ou découvrir la tombe de Mohrange.

« Mohammed connaît les ruses Targuis, il n'est pas homme à se laisser surprendre, m'a répondu le borgne. Peut-être a-t-il suivi une mauvaise piste et n'a-t-il rejoint les nègres que le deuxième ou le troisième jour. »

Nous avons parlé d'autre chose ; puis, une mauvaise carte du Service Géographique sur les genoux, j'ai pointé les haltes et les puits que m'indiquait Ahmed.

— « Ce n'est pas sur les rives du Timissao ni

du Tamanrasset que tu retrouveras la tombe du Capitaine Mohrange ; c'est à l'Est du Djebel Takormayas que tu dois poursuivre tes recherches. Les Arabes Mouazil sont les alliés des Français et tu peux sans crainte parvenir jusqu'à la source de l'Oued Tararhart. »

J'ai décidé que nous traverserions l'Ahnet Iouarouren et suivrions le dit de l'Oued Chehek, en direction du Tahozin.

— « Mais, dis-je, il nous faudra traverser le plateau du Tiniri.

— Il existe un puits à l'est du Tedjamalt et un autre au sud du Tinedjar, a répliqué le guide. Ensuite, nous trouverons les tentes des Ouleds Mouazils ou de leurs tributaires, les Sekakna. Si tu veux allonger la route et passer par Hassi-Ifenguane, libre à toi, mais je puis te guider vers Hassi-Tinfelki, à trois étapes de l'Oued Igharghar que le Capitaine Saint-Avit doit remonter !...

— Quel macabre pèlerinage ce fou compte-t-il donc faire accomplir à Ferrières ! ai-je bougonné. »

Puis j'ai replié la carte.

— « Mon Lieutenant, me permets-tu de participer à la Fantasia de cet après-midi, m'a demandé Ahmed, il me plaît de faire parler la poudre ! »

Je connais la passion de tous les Musulmans pour ces bruyantes cavalcades dont ils aiment régaler nos Ministres et nos Présidents en mission — prudente — aux alentours de Blidah ou d'Alger.

Il n'est rien, paraît-il, qui puisse autant réjouir ces bons gros bourgeois barrés du Grand Cordon et

que le peuple souverain prend pour Maîtres et Seigneurs.

Il leur semble alors incarner l'âme pétaradante d'Abdel-Kader recevant la soumission des Tribus ou jouer à Napoléon III accueillant les Chefs du Sud sous sa tente. Quelle gloire et quelle fierté pour un ex-marchand de haricots, fournisseur de l'Armée, ou pour quelque député bien gentil et fort sage dont une banque puissante a fait un Président de la République.

Les marques de servitude diffèrent selon les contrées ou le climat. A Paris, on allume des lampions, fracasse les becs de gaz, chahute les agents, traîne les cafés et les bouges et va finir sa nuit au poste, en l'honneur du nouveau Tribun. Ici, l'on crève les chevaux, éreinte les méhara et se fait éclater des tromblons en pleine figure. Ce qui prouve que le peuple est aussi stupide sur les bords de la Seine que sur les bords du Cheliff.

Fort heureusement, les lousties ou les humoristes rétablissent partout l'équilibre entre le bon sens et la sottise, et, tout en accordant au guide la permission qu'il me demandait, je songeais à ces gravures burlesques, aux réflexions « irrespectueuses » dont s'emplissent certains journaux, au lendemain des exhibitions officielles. Une histoire amusante où le Gagayous algérois tenait le rôle du Gavroche parisien, me revenait en mémoire.

— Un ami des Bréhville venait d'être nommé Préfet d'Alger. Celui-ci est resté célèbre, car c'est à peu près le seul Préfet honnête et bon enfant

qu'ait connu la colonie, même du temps de Rome, aux époques de Claude et de Domitien, M. de Lefeuvre (qu'on me permette de ne point l'appeler par son nom, car il vit encore) me demanda de l'accompagner dans ses visites officielles.

Et nous voilà partis. Moi, en sous-lieutenant, fier comme un coq de ses plumes, et lui, en grande tenue, habit noir galonné, chapeau d'Amiral, vêtu comme un Roi Niam-Niam ou un Ras Abyssin et se prélassant dans le landau préfectoral.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi. Tout Alger dormait, la mer bleue ronflait de chaleur, les rues vides se pâmaient sous le soleil, des Arabes étendus encombraient le trottoir des Arcades Bab-Azoum, les Kaouadji, les souteneurs, les bouchers nègres étaient affalés dans tous les coins, vautrés devant leurs boutiques.

Il n'y avait que le landau préfectoral qui pouvait se hasarder dehors à pareille heure, et ceci aurait suffi à révolter toutes procureuses, mairesses, générales et amirales de la création, dans leurs conceptions du savoir-vivre algérois.

Sur la place du Gouvernement, la statue du Duc d'Orléans le faillit choir de surprise, en apercevant ma tunique rouge et les plumes d'autruche du Préfet. Quant au soleil, il ouvrit tout rond son œil et faillit foudroyer le cocher maure sur son siège.

— « El dar el Maire ! »

La voiture s'arrêta, jeta la panique parmi cinq ou six cireurs qui se battaient et jouaient aux sous. Ils s'enfuirent d'abord, puis revinrent pour nous

voir descendre. Le spectacle en valait la peine ; il n'est point donné tous les jours à des cireurs kabyles de rencontrer un Préfet en grande tenue suivi d'un officier de Spahis. « Le rouge et le noir », de quoi réjouir Stendhal.

Le Préfet sonne.

La porte reste close.

Le Préfet ressonne.

La porte reste sourde.

M'sieu l'Maire faisait la sieste, comme le dernier des « troncs de figuier » et le plus vulgaire des marchands de rascass.

Et nous voilà plantés tous les deux sur ce trottoir où les chiens n'osaient pas marcher, de peur de se brûler les pattes, le long d'un mur que le soleil cuisait au point d'en fendre les pierres.

Le Préfet ressemblait à l'un de ces bâtons de réglisse noir, entouré de papillotes blanches et vertes qu'on vend à la foire du Trône ! Je devais avoir l'allure d'un rouget pâmé abandonné là par quelque pêcheur Maltais.

Les « ciris » se rapprochèrent, formèrent un groupe prudent et soupçonneux à quelques pas de nous. L'un d'eux, plus hardi que les autres et mieux renseigné, sans doute, sur la valeur des choses officielles, dit, en montrant le chapeau mirifique, aux plumes frisées, le bicorne proconsulaire, le chef préfectoral respectable et consacré par les distributions de prix et l'odeur des Conseils de revision :

« Chouf ! celui-là !... on dirait Napoléon ! »

Et, telle une bande de pierrots effrontés, incor-

rects jusqu'à l'irrévérence, les petits cireurs se dispersèrent, les boîtes ballant sur leur derrière et les glands des chéchias bondissant drolatiques entre leurs deux épaules.

— « Ma foi, me dit le Préfet, en riant, je ne tiens pas à jouer le rôle de Napoléon plus longtemps sur le trottoir... ma police serait capable de me coffrer pour attentat à la sécurité de la République. »

Nous rentrâmes et, depuis ce jour, M. de Lefeuvre, désabusé par des cireurs kabyles, alla rendre visite à Monsieur le Maire d'Alger, à Monsieur le Gouverneur et aux « dames » d'iceux, vêtu de ce merveilleux costume de croque-mort, coiffé de ce tube hyperbolique qui a consacré le prestige de la République et de ses Présidents à travers le Monde entier, sous les regards admiratifs d'un peuple libre et fier de ses dirigeants...

Bon ! voici Amor. Il a appris qu'Ahmed prenait part à la Fantasia. Il vient me demander l'autorisation d'y jouer un rôle.

Toute la politique d'un diplomate ne suffirait point à faire signer une trêve de paix entre ces deux sauvages ennemis.

Pour ma part, j'y renonce, et j'accorde au nègre toutes les autorisations qu'il me demande.

***

Si-Moktar-ben-Abderrhaman vient de sortir du Bordj, équipé en guerre, suivi de tous ses fauconniers à cheval en habit de fête. Lui-même porte un

faucon agrafé sur un gantelet de cuir. Le Cheik veut montrer qu'il ne s'agit que d'un simulacre de bataille.

La Harka est rassemblée depuis une demi-heure devant la porte. Il y a là trois ou quatre cents méharistes groupés autour d'un étendard jaune et vert : gens d'Ouallen et de la plaine herbeuse d'El-Ouatia, montagnards d'Hihaou et de Kel-Ahnet, Arabes du Sekakna, Touaregs du Tiniri et de l'extrême Tassili des Tan-Ardar. Tous en tenue de combat mi-Arabe, mi-Targui, lance droite barbelée au poing, fusil dans le dos, le haïck en écharpe, le voile sombre sur le nez, la tunique noire des Touaregs serrée à la ceinture par une large bande d'étoffe rouge, d'où émergent des poignées de coutelas ; tous, immobiles sur leurs montures, attendent, silencieux, le chef.

Je me suis installé au sommet d'une dune qui domine l'environ : mes spahis m'entourent et les deux fils du Cheik m'ont rejoint, en témoignage de respect.

Quand Si-Moktar paraît, une clameur d'ouragan le salue. Il est botté, éperonné, mais sans armes. Il monte avec élégance une grande jument blanche dont les pieds sont teints de henné. Lui seul porte un burnous, de soie rouge brodée d'or, qu'il rejette en arrière par un beau geste et pour dégager son bras droit, celui qui doit combattre ou tout au moins commander.

Si-Moktar donne l'ordre de départ.

La Harka prend du champ, passe en trombe à nos pieds.

Je salue le drapeau jaune et vert. Si-Moktar répond, le bras levé, et la même clameur de Guerre retentit, redressant tous mes spahis, faisant courir sur leurs nerfs une envie de massacre...

Debout ou assises sur les terrasses des maisons basses, les femmes, rassemblées, répondent par des « you-you » et poussent des cris d'alarme et d'épouvante.

La Harka s'est déployée. Elle simule la surprise d'Ouallen par un parti Ioggharen, l'attaque de l'Oasis défendue par quelques guerriers cachés dans les maisons et les palmiers ou battant l'estrade aux abords de la ville.

Amor est parmi nous, les spahis le gourmandent et se moquent de lui. Il a décidé de jouer le rôle d'un cavalier démonté — d'un fantassin — poursuivi par les assaillants. Amor cache quelque dessein mystérieux. Je sais le mépris que professe tout cavalier indigène pour un piéton. Nulle part la morgue — hippique — n'est poussée plus loin que chez les Musulmans. J'ai souvent ri de cette sotte prétention des gens de cheval. Il semble que la vanité de leur jument se soit faite leur.

Pourquoi donc le nègre veut-il combattre en fantassin devant ses camarades ? Pourquoi veut-il jouer ce rôle burlesque dans cette mascarade un peu moyenageuse, de fanions, d'écuyers, de faucons, de grand seigneur indigène heureux de déployer son faste et sa puissance aux yeux d'un mécréant, et de faire porter sa renommée chez les Amenokal, chez les chefs du Tanezrouft au Tiniri ?...

J'ai l'impression qu'Amor veut jouer quelque tour de sa façon à notre guide. Il ne pardonne pas au borgne l'aventure des « Trois Palmiers », l'histoire du piment et la mystification des cartouches. Au fond, il enrage de sentir que sa bonne loyauté de nègre intégral, colossalement noir et colossalement bâti, est tenue en échec par la malice berbère, la ruse d'estropié du Marouf !

Les méharistes se rapprochent, progressent avec rapidité, s'infiltrent par pelotons derrière les dunes. Les premiers coups de fusil les saluent, les femmes hurlent, les chiens aboient, mènent un vacarme d'autre monde : l'on croirait assister à la dernière heure d'Ouallen.

La ligne sombre roule en avalanche sur le sable blanc. Je distingue nettement le Cheik, burnous rouge déployé, son faucon, ailes ouvertes, cramponné sur son poing ; la jument blanche bondit, dépasse les chameaux, nerveuse, affolée par la vitesse, les cris rauques des assaillants et les coups de feu qui partent maintenant sur tout le front d'attaque.

Les méhara cinglent, formidables, vers Ouallen ; les assaillants avancent en « fourrageurs », forment un demi-cercle dont Si-Moktar occupe exactement le milieu.

— « Point de direction le centre de la Ville, semble commander le Cheik, dont le bras droit tendu indique la dune où je me suis installé ! »

Amor est à côté de moi. Il a dégainé son grand sabre de spahis, coiffé son immense chapeau rouge à glands verts. Ainsi affublé, il me semble haut de

huit pieds, et, la main gauche au-dessus des yeux, fouillant du regard la masse des assaillants, debout sur cette dune blême, en plein soleil, droit sur le ciel de cobalt, le nègre apparaît telle la statue noire de la Sauvagerie, surgie du mystère des sables.

Soudain, il rit, silencieusement, et s'ébranle, puis, à larges foulées, se porte en avant et se couche sur le sol.

J'aperçois Ahmed-ben-Hofgar. Il s'est placé derrière Si-Moktar. Il ne pourra éviter le nègre, et je vais sans doute assister à quelque combat singulier.

L'ennemi a cessé de répondre au feu de la Ville. Les méharistes ont rejeté les carabines et les fusils en arrière sur leurs épaules et ont saisi les lances. Les batteurs d'estrade passent au galop, se laissent choir de cheval, ajustent, tirent et sautent sur leurs montures qui frémissent, trépignent d'effroi et fuient vers les palmiers, les maisons d'où partent, plus pressés, des coups de fusil et de tromblon.

La marée brune roule et arrive sur nous, déferle autour de notre promontoire de sable. Et, soudain, je pense que Si-Moktar pourrait nous faire massacrer par surprise et jusqu'au dernier. Mais le Cheik et son état-major sont passés ; lui sourit et semble chercher une approbation que, certes, je ne lui ménagerai point ce soir.

Les spahis se tordent de rire sur le sol. Amor s'est dressé. Le voici face à face avec Ahmed. Il m'a semblé voir passer sur la figure du Sahari un éclair de satisfaction mauvaise et triomphante.

Comme dans tous les tournois, un accident est si vite arrivé, au Sahara comme ailleurs !...

La lance basse, son méhari menant un train d'enfer, il fonce droit sur le nègre. Ne serait-il plus maître de sa monture, qui renâcle et que le bruit de la bataille exaspère ? Le fer aigu darde, pointe, n'est plus qu'à deux mètres de la poitrine du nègre... Je braque mon revolver.

Ah !...

Amor a bondi de côté. De la main gauche, il relève la lance qu'il aurait pu saisir, casser comme verre dans sa grosse patte, et, de la droite, fait tournoyer, terrible, son grand sabre. La lance se redresse perpendiculaire, décrit un demi-cercle et vole sur le sable, alors qu'Ahmed disparaît derrière sa monture ! Je le vois se rétablir, s'agenouiller sur le dos du chameau. En criant de triomphe, il fait face en arrière, saisit sa carabine et tire sur Amor qui s'aplatit sur le sol.

Il me semble qu'un peu de sable est soulevé à quelques mètres du spahis... sans doute par un caillou projeté par le pied d'un chameau.

L'on entend là-bas les clameurs d'épouvante, les hurlements des chiens et des guerriers, l'horrible bruit qui monte d'une ville qu'on égorge.

Le nègre se relève, rengaine sa lame d'un mouvement brusque, revient vers moi, riant de toutes ses dents blanches et salué par les quolibets des spahis.

— « Tu vois, mon Lieutenant, dit-il, en son sabir, Ahmel-el-Marouf monte son chameau et combat comme un Targui. Seuls les Touaregs du Sud sont

capables d'accomplir ce tour de force pour échapper au sabre d'un fantassin qu'ils ont manqué avec leur lance... J'aurais pu lui couper les jambes. »

Et Ahmed, qui surgit, sourit et, calme, du haut de son méhari, réplique :

— « Mais toi-même, Amor, n'as-tu point appris à manier le sabre chez les Touaregs ? Tu le manies comme ceux qui ont tué le Colonel Flatters.

Je souris encore et constate une fois de plus que, si Amor a vaincu le Guide par les armes, il ne l'a point vaincu par la logique.

CHAPITRE X

L'EMBUSCADE DES TARGUIS

Mohammed n'a point rejoint à Ouallen.

Si-Moktar m'a promis d'envoyer un groupe de méharistes à sa recherche et de le faire accompagner par quelques-uns de ses guerriers à travers le Taniri.

Le Cheik et ses fils sont venus jusqu'au confluent de l'Oued Tararhar et de l'Oued Ben-Kechba et nous ont quittés pour aller chasser l'antilope sur les contreforts du Tidridjaouin, en direction de Tahena.

Ahmed croit que nous trouverons des autruches dans la région de l'Oued Tahorin, car, dit-il :

— « Elles ont dû quitter à cette époque les contrées sèches du Taniri et du Tanezrouft et se régugier en cette partie du Djebel où les sources ne sont point taries. Quand les antilopes abandonnent la plaine d'Ouatia, les Djelim les suivent à peu d'intervalle. »

Souvent, il s'écarte, quitte la colonne pendant des

heures entières. Amor le suit d'un œil soupçonneux, parfois, se lance derrière lui, le surveille longtemps du haut des dunes ou des rocs.

Quand le borgne rentre, il a pour le nègre, mis en défaut, un tel regard d'ironie que celui-ci jure par tous les esprits de Galam et du Désert, à la grande confusion des spahis qui se cachent la figure ou tournent la tête pour échapper à mon regard.

J'ai tenté de réconcilier les deux ennemis.

Alors que nous allions pénétrer dans l'Inhiaou, Ahmed découvrit des traces fraîches, larges comme celles que laisse un cheval courant au petit trot sur le sable.

— « Chouf ! mon Lieutenant !... » et le guide, descendu de son méhari, me montrait le chemin que deux autruches avaient suivi.

— « Amor ! accompagne Ahmed. »

Ce dernier m'a regardé en dessous. Quant à Amor, je crois qu'il n'aurait pas été plus stupéfait si son chameau s'était, sous lui, mué en poule, ou si le désert s'était subitement transformé en lac d'eau douce.

— « Ti dis ça sérieusement, mon Lieutenant ? »

Sérieusement !... J'eus peine à répéter l'ordre en gardant mon sérieux.

— « Accompagne Ahmed et rapporte une autruche ! »

Et, pour la première fois, Amor accomplit de mauvaise grâce un ordre que je lui donne.

Les spahis riaient sous cape en « débaraquant » les chameaux et préparant la halte.

— « Ya ! Si-Amor, nous mettrons les plumes à

nos chapeaux ! » dit en riant le Brigadier Bel-Kacem !

Du haut de son méhari, Amor bougonna, haussa les épaules en mâchant des injures et partit derrière le guide, bourrant sa monture de grands coups de talon.

— « Il est capable d'étrangler le borgne derrière quelque dune, émit un spahis amusé.

— A moins, répliqua Bouta-Fahl, un autre spahis noir, qu'El-Marouf ne le livre aux Targuis. »

Et j'eus l'intuition que je venais de commettre une imprudence.

Amor et le guide ont rejoint le campement au crépuscule.

Ahmed rapporte deux œufs énormes qu'il a découverts dans un « areg ». La femelle, voyant arriver les deux méharistes, voulut les égarer, les attirer loin du nid, mais le guide, qui connaît toutes les ruses de ces animaux, éventa facilement celle-ci. Amor est enthousiaste et sa haine pour le guide paraît un peu se fondre, alors que nous partageons l'énorme et détestable omelette que nous vaut cette chasse négro-berbère.

La chaleur s'est accrue de six degrés. Mon thermomètre marque 51° à l'ombre. Deux outres ont éclaté par l'effet de l'évaporation, et je songe avec effroi que toutes pourraient avoir le même sort. Je fais desserrer le col des plus gonflées. Nos méhara semblent entourés d'appareils de sauvetage. Nous cheminons depuis plusieurs heures dans un

défilé où le soleil foudroie bêtes et gens. J'ai dû accorder deux rations d'eau supplémentaires. La montagne est décharnée, tel un grand squelette de pierre jeté sur des sables. La terre sèche a abandonné les roches qui grésillent. Parfois un méhari tend le cou et arrache quelques herbes coupantes poussées, l'on ne sait comme sur les rocs ou entre les pierres brûlantes.

Des aigles blancs tournoient au-dessus des crevasses. Des vautours suivent d'un œil morne nos évolutions. Leur cervelle garde peut-être la souvenance vague que des voyageurs égarés dans ce défilé maudit ont laissé leurs carcasses là-dedans.

Un convoi de vingt hommes, surpris par le vent du désert, laissa huit spahis et trois quarts de ses animaux dans un coin montagneux de l'Adrar-Ahnet, en 1901. Toutes les outres avaient éclaté !... C'est Ahmed-ben-Hofgar qui m'a conté cette histoire et me la rappelle aujourd'hui, alors que la colonne se traîne et s'allonge, se désarticule entre ces pics farouches où plongent les rayons implacables d'un soleil atroce.

Je commence à regretter la plaine, les dunes moins traîtresses, moins favorables aux embuscades que ces nids à pillards Touaregs, que ces passages étroits, tortueux, presque inconnus.

Ces montagnes sont horribles, elles m'apparaissent tels des abcès séchés sur le dos du Désert.

Soudain, il me semble que les méhara reprennent un peu d'ardeur. La piste est plus distincte, la gorge s'élargit. Le sol pierreux est couvert d'une

végétation bizarre, d'une espèce de lentisque portant des baies rougeâtres que les chameaux se hâtent de happer au passage, et, voici que, surplombant la route, parmi deux aloès rabougris et quelques cactus rachitiques et secs, surgit un véritable pistachier.

— « El Betoum ! murmure Ahmed.

— Tu connais cet arbre ? interroge Amor qu'une émotion soudaine paraît agiter. »

— Ada el Batoum !... r'lass ! réplique l'autre, comme s'il voulait dire : « Tout le monde connaît le pistachier ! »

— Et moi je le — reconnais — insiste Amor, qui paraît vouloir faire montre de connaissances et de subtilités grammaticales.

— Il me semble que, jadis, des pillards Targuis de la fraction des Ioggharen m'ont emmené par ici. J'étais jeune. Au pied de cet arbre, l'un d'eux, qui boitait, m'a presque assommé à coups de cravache, parce que j'avais crevé une outre pour boire. Il avait même taille, et boitait de la même jambe que toi, Ahmed-ben-Hofgar !

— Tu as bonne mémoire, Si-Amor !

— Oui, bonne mémoire, très bonne mémoire... El-Marouf ! Et, si je ne me trompe point, une source est près d'ici, une source où j'ai lavé les plaies que m'avait faites ce chien Targui. »

Et les yeux mauvais du nègre ne quittaient pas le guide.

« El Aïn el Ghazal ! La fontaine des gazelles, tu

as raison, Si-Amor, et je connais la source. Elle est là-bas, derrière cette roche. »

En effet, un éclaireur faisait des signes et le mot magique courut bientôt tout le long de la colonne.

« El Ma !... El Ma ! !... L'eau ! L'eau ! !... »

Les goumiers, debout sur les chameaux, essayaient d'atteindre les petites baies fraîches réunies en grappes rouges au bout des branches supérieures du pistachier, les bêtes, cou tendu, faisaient leur provision de feuilles.

« El Ma ! El Ma ! ! » Chacun se précipite et je pousse mon méhari, afin de reconnaître la source sur laquelle sont penchés les éclaireurs.

— « L'eau n'est pas empoisonnée », me dit Bouta-Fahl.

Un coup de sifflet. J'ordonne qu'on fasse halte et qu'on dresse le campement. Nous ne pouvons trouver endroit plus favorable pour passer la fin de la journée et la nuit. Demain, nos chameaux, repus et rafraîchis, s'engageront avec plus d'ardeur parmi les cailloux et les dunes du Taniri.

Bel-Kacem est installé en grand'garde à la sortie du défilé. Une patrouille tient l'entrée.

Là-bas, vers le Sud, c'est le Hoggar, la Montagne Inconnue, la montagne redoutable où jamais personne ne pénétra, d'où plutôt nul n'est jamais revenu. La chaîne mystérieuse projetait ses crêtes presque invisibles sur l'azur violent du ciel et semblait, impénétrable, surveiller la surface morne du désert incendié : *M'attendre !*

Est-ce là-bas que je dois chercher la tombe du Capitaine Morhange ?

Un peu de cresson croît dans la source, qui jaillit faiblement et disparaît aussitôt, bue par le sol.

J'ai planté ma tente près de cette eau ! el Aïn el Ghazal, où jamais, sans doute, les gazelles ne vinrent boire.

Les spahis ont rempli les seaux de toile, abreuvé les chameaux qui errent en liberté, ou ruminent couchés, le ventre aplati sur le sol. Spahis et goumiers dorment dans des coins d'ombre.

Amor inspecte l'alentour.

Le borgne, infatigable, traîne sa jambe bancale de roche en roche, se courbe sur le sol, semble flairer le basalte, la terre et les cailloux. Il ramasse un objet qu'il examine avec soin et, soudain, je le vois revenir vers moi, se hâtant, comme il peut.

— « J'ai découvert des traces fraîches, me dit-il. Des Targuis Ioggharen sont passés hier par ici : j'ai ramassé là-haut un de leurs poignards. »

J'examine l'arme que le guide me tend.

Et, sur la croix fatidique et berbère qui forme le manche, je remarque le signe étrange qu'Amor avait aperçu sur le bouclier d'antilope.

Que peut bien signifier ce bizarre rébus ?

Je fais doubler l'effectif de la grand'garde et installer la mitrailleuse face à l'entrée du défilé.

Mohammed nous rejoindra-t-il ? Echappera-t-il

au groupe des pillards Targuis qui semblent tenir la plaine et la montagne ?



Amor est en reconnaissance... Voici deux jours que nous sommes sortis des montagnes et que nous nous sommes engagés dans le Taniri... Nulle trace de Targuis. Ils n'osent sans doute se hasarder dans ces territoires soumis aux Arabes Ouazil... Une caravane, que nous avons interrogée et qui rejoint la route d'In-Salah à Hassi-Inifel et Biskra, nous affirme n'avoir point été inquiétée. Ahmed et moi cheminons en tête de la colonne, côte à côte. Parfois le guide s'éloigne, surveille l'horizon des dunes que borde là-bas la ligne claire ou rose des montagnes du Hoggar. Spahis et goumiers suivent insouciants. Tout danger paraît éloigné, le terme de ma mission est proche.

Ahmed-ben-Hofgar, souriant et mystérieux, m'a dit :

— « Le soir du troisième jour, tu verras la tombe du Capitaine Mohrange. »

Et je me surprends à interroger le Désert calme, qui brûle sous le ciel inaltérable. Il me semble que deux silhouettes connues vont surgir des sables blonds, deux silhouettes familières d'officiers méharistes, casqués de blanc, vêtus de blanc, observant du haut des dunes la colonne blanche et rouge des spahis :

— Saint-Avit et Ferrières !

Ahmed revient vers moi, de toute la vitesse de sa monture, et fait des signes. La colonne s'immobilise.

— « Mon Lieutenant ! Mon Lieutenant ! Les autruches ! là ! » et sa main indique, vers la droite, un point indéterminé dans le désert.

Brutalement, il fait agenouiller son chameau.

Je l'imite.

— « Fissah ! Fissah ! » (vite, très vite).

Il décroche sa carabine. J'hésite d'abord à le suivre. Déjà Bouta-Fahl et Bel-Kacem ont pris les dispositions de halte et de combat.

— « Fissah ! ! ! » Les autruches sont à moins de mille mètres. Les spahis d'Amor nous protègent. Le guide paraît sincère. Je le suis, et nous atteignons, haletants, la haute dune qui lui avait servi d'observatoire.

Il part, courbé en deux. Il se redresse sur sa bonne jambe, tombe sur la mauvaise et se relève de l'une sur l'autre, à chaque pas, comme par un élan, avec cette étrange allure des boiteux. Il y a tant d'énergie en son corps difforme, d'élasticité dans son pied valide qu'on oublie qu'il boite. Quel rude marcheur a dû être ce chasseur du Désert ! Il semble qu'un ressort accélère sa marche et que chaque impulsion le porte irrésistiblement en avant. Cette singulière infirmité paraît le rendre infatigable. Il porte son haïck tordu derrière la nuque et, de son œil unique qui le force à se retourner plus fréquemment d'un côté que de l'autre, de ses oreil-

les tendues au vent, de ses narines ouvertes, il interroge les bruits, les odeurs, les traces.

Tout d'un coup — d'un bloc — il se laisse tomber à plat ventre, son arme collée au corps et, pendant plusieurs minutes, reste immobile.

Je suis étendu près de lui. Ma poitrine halète, mais je n'entends pas sa respiration. Il paraît figé dans le sable.

Il se soulève sur le coude et se met à ramper, le menton à fleur de terre, allongé, comme un reptile tendu sur tous ses anneaux, le nez dans la dune, le front plissé, les sourcils remontés, pour voir au-dessus de la crête et rester invisible.

Il rampe ainsi jusqu'au sommet, se laisse rouler en avalanche,

... Fissah ! Fissah !

et reprend sa marche de reptile jusqu'au sommet de la suivante. Fort heureusement, un valonnement, parmi ces vagues de sable, nous permet de nous redresser. Je n'aurais pu suivre ce boiteux borgne plus longtemps... ces évolutions spéciales ne sont point inscrites sur la progression des écoles de cavalerie.

Lui paraît avoir des muscles spéciaux sous l'abdomen. Il avance toujours, accroupi, courbé, rampant, bancroche, il court, sans s'occuper de moi... enfin ! il s'arrête au sommet d'une petite dune isolée.

Insensiblement, sa carabine passe dans sa main gauche, je le vois ajuster longtemps, prudemment,

avec la certitude et la volonté d'un homme qui entend ne point manquer un coup rare. Le coup part.

En un éclair, il est debout. Je le crois atteint de folie, car... je n'ai pas aperçu d'autruche. Il danse, hurle, puis il part, boitant, sautant, hurlant toujours, son burnous blanc étendu comme les deux ailes d'un charognard démonté. Là-bas, à cinq cents mètres, un nuage de sable, un grouillement confus, puis j'aperçois un immense oiseau qui se meut pesamment, bat le sol de ses ailes, essaye en vain de fuir. Je cours, Ahmed m'a devancé. Je l'entends pousser un cri de triomphe, je le vois prendre un dernier élan, bondir comme un fauve et venir donner tête basse dans un grand corps palpitant, parmi un tas de plumes qui se hérissent à l'air.

Ahmed n'a point prévu un retour offensif du Djelim, mortellement blessé. En un suprême effort, ou par un de ces ultimes mouvements d'agonie, l'autruche, râlante, dresse le col, détend ses pattes, frappe en pleine poitrine, et le chasseur, riant, meuglant de frénétique férocité, va rouler à plusieurs mètres de sa proie.

Il se relève, épaule de nouveau...

Mais, sur le sable rouge, l'autruche mâle s'est étendu, immobile, l'œil fixe, ouvert sur ces solitudes qui viennent de reprendre et d'emporter pour toujours son âme incompréhensible de bête libre...

Soudain, cinq ou six méharistes nous entourent. Amor les commande, Amor contenant à peine sa colère, ayant perdu tout respect de la discipline.

— « Nal-dinn el Marouf ! Es-tu devenu fou, mon

Lieutenant !... » et sa main étendue montre les sables impassibles...

Là-bas... quelque chose bouge, quelque chose se déplace... quelque chose que je distingue mal... Ah!

Dix lances, dont on aperçoit seulement les pointes, filent, filent, semblent fuir au-dessus des dunes.

L'embuscade Targui !

En silence, nous avons rejoint le bivouac. Derrière les chameaux couchés, Bouta-Fahl avait placé la mitrailleuse en batterie.

CHAPITRE XI

AU PAYS DE LA PEUR

C'est donc le pays de l'Enfer et des Haines que nous traversons. Mes spahis eux-mêmes semblent pris de rage et je sens qu'une envie de tuer mord ma chair...

— « Ada el Bled el Kouf ! » me dit Amor, et, d'un geste circulaire, il indique cette immense région de dunes, de plateaux rocailleux que partagent, rongent et torturent de crevasses des Oueds séchés où les lauriers-roses et les tamaris sont inconnus.

El Bled el Kouf ! Le pays de l'Epouvante et de la Mort !... Le Guide va, en silence, surveillé par Bouta-Fahl, le Spahis du Niger, auquel Amor « a passé le Marouf en consigne ». Seul, il semble impassible au milieu de cette morne immensité que le soleil ronge, que les tornades bouleversent sans jamais la féconder. La nature, goulue, a donc créé ce pays pour que l'homme y meurt en damné ?... et les seuls êtres qu'on puisse rencontrer ne font-

ils qu'apparaître, fantômes noirs des massacres et démons des tortures.

Nous nous enfonçons là-dedans sous un soleil qui dévore, le cuir des guides et des fontes me brûle les mains, parfois, des bouffées de vent chaud nous flagellent de sable fin. Hier, je me suis cru aveugle, le Mauvais Esprit du Désert m'avait brûlé les yeux...

J'ai commencé par voir tout vert, puis tout s'est brouillé, un grand tourbillon entra dans ma tête. J'ai failli choir de mon méhari. Ahmed m'a soutenu, fait boire une gorgée de cette étrange liqueur que contient sa gourde... et, le Sahara uniforme s'est de nouveau révélé dévoreur d'hommes, devant mon regard retrouvé.

Une frénésie de meurtre semble s'être emparé des spahis, à tout instant, ils vérifient leurs armes, lancent leurs méharis en de chimériques charges. Croient-ils donc qu'il ne leur reste qu'à tuer et qu'à mourir dans ce pays dont l'horizon recule toujours et qui semblent tournoyer autour de nous. Les fauves sentait-ils l'ennemi ?

Ahmed va, guidé je ne sais par quel instinct, vers un point imprécis de ce Hoggar infranchissable, c'est à croire qu'une volonté supérieure à la sienne s'est emparée de l'homme et de la monture. Ils vont, ils vont, sans presse, toujours du même pas lent des chameaux qui houlent, et parfois la bête rauque, sa grosse tête de serpent tendue vers je ne sais quelle oasis !

Et derrière le guide, et derrière moi, la vague

grondante de la Smala suit, suit, se hâte, entraînée par une force étrange qui m'épouvante.

Le puits de *Si-el-Hadj-Hamida* est vide !... C'est là que le vieux marabout lança jadis sa prophétie aux Touaregs et aux Ouazils ennemis. Le Taniri retentissait des râles des égorgements. Autour des puits, les batailles étaient atroces et les luttes sauvages, çof contre çof, tribus contre tribus, Berbères contre Arabes, coutelas sortis, lances en avant, les grands feux de tortures allumés en des repaires mystérieux, les Hommes du Désert se livraient des combats de tigres. Les farouches Amenokals érigeaient leur atroce féodalité... Exaspéré contre ses coreligionnaires, le Vieux du Désert, dont nul ne voulait écouter les conseils d'apaisement et de fraternelle solidarité, s'écria :

— « Or, écoutez ! Par le Coran, je vous condamne à vous entre-dévorer comme des chacals enfermés aux mêmes cages jusqu'au jour où les Roumis viendront vous prendre tous ensemble, vous faire saigner le cuir sous leur fouet et vous museler... »

Un soir, il disparut. Et des cavaliers Ouazils, qui passaient par ici, retrouvèrent son cadavre terrible, contorsionné, torturé avec la dernière sauvagerie, rôti dans la glaise, le ventre ouvert laissant sortir, comme des tripes, les cordons de ses amulettes et les grains de ses chapelets !

Le poignard d'un Targui lui avait fendu la gorge et par le trou était parti le dernier râle, la suprême

malédiction de Si-el-Hadj-Hamida, marabout des Ouazils et des Sekaknas.



Plusieurs fois, j'ai failli donner l'ordre du retour. Mais alors la parole du colonel Bruller se faisait entendre !...

Pourquoi deux fous, partis de Hassi-Inifeld, se sont-ils jetés dans le Désert ! Faudra-t-il que nos squelettes s'alignent près des leurs en quelque coin du Taniri ? que les bêtes de la Nuit, souples et sournoises, viennent ronger nos os, parce que Saint-Avit et Ferrières !... Nom de Dieu !

En avant ! En avant ! Et les chameaux jaunâtres roulent, roulent, et Ahmed me dit :

— « La tombe du Capitaine Mohrange est là ! »

Mais là, c'est le Hoggar ! Le Hoggar !

En avant ! Lieutenant de Bréhville : c'est le devoir !

« Ne va pas plus loin, le malheur est sur toi, me crie Tanitt Zergha ! »

Mohammed arrivera-t-il à temps pour crever avec nous sous les sables jaunes !...

En avant !

Il me semble que le Désert bruisse et j'entends la chanson du gnome de Si-Moktar :

« Le Capitaine est enterré près du lac,
» Son assassin gît dans le sable,
» Le Lieutenant sera trahi
» Par un Targui, par un Targui !

— « Demain, je te mènerai jusqu'à la Tombe du Capitaine Mohrange, m'a dit Ahmed ! »

Amor fouille la plaine.

Le Hoggar semble avoir surgi d'un seul coup. L'aube rose le tend comme un plan sombre entre nous et l'horizon, le dresse sur le désert blanc, au-dessus des dunes et des contreforts rocheux.

— « Demain, je te mènerai jusqu'à la Tombe du Capitaine Mohrange ! »

Nous avons laissé loin derrière nous les montagnes disparues du Tidjanald et du Tinadjar.

Nous avons franchi le lit rocailleux et desséché de l'Oued Takouïat. Nos chameaux se sont jetés sur un peu d'eau croupie, sur un fond de vase huileux, demeuré dans un trou, et sont repartis d'un train d'enfer, le ventre lourd de marais et de liquide puant.

— « Des traces ! »

Amor revient, son mufle noir suintant.

Ahmed interroge les pistes.

— « Il y a plus de huit jours que les Targuis sont passés là, mon Lieutenant. Ils se dirigeaient vers les puits de Silet. »

Amor se rend à l'évidence, car les traces, fort embrouillées, se font plus fermes et les pas des chameaux sont tournés vers le Sud.

*
* *

Amor, de nouveau, rallie la colonne.

— « Là, mon Lieutenant ! des cadavres ! »

Nous venions d'aborder un plateau caillouteux, brûlé, fuyant vers un cercle de dunes fauves ou cendrées. Il était sept heures, la journée allait finir, une brise lente et faible commençait à passer dans le vide du Désert, comme le vol pesant du « houbarhrah » qui bat des ailes longtemps avant de s'envoler... Nous faisions route vers le Sud-Est, tournant presque le dos au soleil, et nos ombres déjà paraît s'appesantir sur le sol.

— « Des cadavres ! »

Une odeur fétide traîne sur toutes les choses et paraît s'apesantir sur le sol.

Un chameau finit de se consumer en un liquide puant d'où saillent les os et des lambeaux de cuir déchiquetés par les vautours.

Bel-Kacem a découvert le corps entier et tout habillé d'un Targui. L'homme a conservé ses armes, ce qui prouve que ses compagnons ont fui ou ont continué leur marche. Il a les bras étendus, la tête renversée de côté, soulevée par une pierre, le haut du corps presque à l'état de squelette se momifie sous le soleil ardent. Le bas de ses jambes est engagé dans un trou de sable, on dirait qu'il achève de sortir du sol. La tunique est trouée, une tache noirâtre indique que, par cette blessure, la vie est sortie avec le sang.

Son poignard est encore dans sa ceinture.

— « Un Ioggaren ! murmure Ahmed.

— Le signe est sur la croix ! »

Plus loin, deux méhara sont tombés l'un contre l'autre et leurs cadavres écrasent le cadavre dé-

pouillé d'un Targui : hyènes et chacals se sont invités au festin. Des vautours s'élèvent et à l'orée du plateau et des dunes, comme s'ils s'étaient trouvés soudain à découvert, livrés au feu d'ennemis invisibles, hommes et bêtes gisent pêle-mêle en des poses grotesques ou violentes. Toute la matière fond, absorbée par le sable ou le sol sec.

Ce soir, lorsque la lumière sera éteinte, les bandes affamées arriveront doucement dans la nuit bleue, frôlent les cailloux, rampant hors des antres, et, sur le plateau, commencera le festin horrible voulu par la Nature implacable. Tout ce qui vit se repaît de ce qui meurt... Puis les grands vautours chauves achèveront l'œuvre de destruction et les os traîneront partout alentour éparpillés par les carnassiers, et les crânes blanchiront au soleil, fouillés par le vent ; jusqu'au jour où tout ce qui fut un être vivant se résorbera dans la poussière du sable !

Amor et les spahis fouillent l'alentour.

Avec Ahmed, j'essaye de déterminer l'emplacement des combattants. Il apparaît que cette bande de Touaregs a dû surprendre quelques voyageurs et que ceux-ci, en fuyant, se sont défendus, entraînant toute la Harka à leurs trousses.

Je pense à ces traces qui filaient vers le Sud.

Un autre groupe de Targuis a-t-il voulu couper la route aux fuyards et trouverons-nous les cadavres dépouillés de ces derniers, aux confins du Taniri ?

Nous avons campé sur les bords de l'Oued Therbi.

La nuit a été coupée d'alertes. Parfois un coup de feu trouait brusquement la nuit. Les sentinelles, énervées, tiraient sur des ennemis imaginaires et l'ombre, criblée d'étoiles, reprenait son immobilité lourde et menaçante.

— « Me conduiras-tu, ce soir, jusqu'à la Tombe du Capitaine Mohrange, Ahmed-ben-Hoggar ?

— Ce soir, Lieutenant de Bréhville, tu pourras dire la prière des Chrétiens sur la tombe du Capitaine ! »

La mer des dunes nous a repris... Tout est silencieux. Le soleil monte tranquillement dans l'air qui brûle.

Fièrement campés sur leur méhari, ils sont beaux, tous les spahis, vêtus de blanc, la corde de chameau roulée autour de la tête, leurs grands chapeaux étranges dominant les Kabouss et rabattus sur leur visage bronzé, la carabine au poing, prêts à se défendre ou à attaquer.

Il me tarde de sortir de cette houle sablonneuse, il me semble que, du haut des petites crêtes fragiles, des yeux invisibles nous observent.

Ahmed a relevé quelques traces suspectes... Hommes ou bêtes ? Tigres ou hyènes ?

Enfin ! Nous sortons des dunes ! Là-bas, c'est l'Oued Tanerez, l'autre côté de cette plaine où s'érigent, désordonnés, quelques monticules de sable, c'est le Hoggar !

Je ne sais quelle voix secrète, quel pressentiment

m'avertit que nous n'atteindrons pas la Montagne ce soir.

— *Le silence fait peur.*

J'ai l'impression que nous allons être attaqués. Je sens que l'ennemi se cache, qu'il cherche à nous encercler. Qu'il est proche. Cependant, aucun présage de mort, rien de funèbre dans l'air, rien, que le calme et la pureté du ciel et, devant nous, autour de nous, rien.

Nous atteignons le centre de la plaine.

— « Halte ! »

Je ne sais pourquoi j'ai donné cet ordre.

Ahmed interroge :

— « Tu ne veux donc point atteindre... »

Je lui coupe la parole et répète :

— « Halte !... Nous reprendrons la marche à l'aube.

— Comme tu voudras, mon Lieutenant. »

Et le borgne me fixe de son œil ironique.

Amor et quatre spahis partent en éclaireurs. Ordre de reconnaître tous les monticules et toute la plaine jusqu'à l'Oued Tanerez.

Je fais former le cercle par les méhara, placer devant eux les bagages, alors que, hâtivement, goumiers et spahis élèvent un petit rempart de sable.

Bouta-Fahl installe la mitrailleuse à droite, lui ménage une large embrasure, afin qu'elle puisse tirer en éventail et empêcher un débordement par l'ennemi de ce côté. La tactique Touareg consiste à entourer l'adversaire, à l'énerver, à le déprimer par des charges rapides, menées sur tous les points à la

fois. Ils connaissent la supériorité de nos armes à feu sur les leurs et savent qu'une attaque en grand nombre, dirigée sur une seule face, est toujours désastreuse pour l'assaillant.

Je ne crains pas une attaque après le coucher du soleil. Les Touaregs, comme les Arabes, ont une peur superstitieuse des combats de nuit. Heureusement pour nous, car, tirer à l'aveugle sur ces ennemis rapides est inutile. Il faudrait se résigner à subir l'assaut, le corps à corps, où la valeur des armes ne compte plus, où le sabre et le poignard ont raison du dernier effort du dernier combattant ! Ce serait l'égorgement, le massacre sans merci après une défense forcenée... et la Mort !

Depuis une heure, les quatre spahis d'Amor promènent en tous sens leur monture, sans rencontrer aucune empreinte humaine sur le sol.

A cette heure, que peut faire ma sotte cousine, et que font-ils tous, à Paris ? « Les Thés ». « Les Cafés ». « Les Affaires ». C'est le mouvement frénétique et vain d'un carnaval civilisé où chacun s'avoue, étale la caricature de lui-même. Les mâles enlèvent à leurs concurrents des lambeaux que les femelles se partagent.

Le bruit de ce combat que je sens proche ne parviendra pas jusque là-bas. Ces batailles, ces escarmouches sanglantes, où si peu d'hommes sont engagés, passent inaperçus des foules. Dix millions d'hommes massacrés troublent à peine la digestion de ces civilisés féroces. Ceux-là seuls s'en souvien-

nent qui perdent un fils ou un frère... J'allais dire un époux. Bah ! depuis longtemps, elles l'ont oublié ! ! Je n'ai pas de frère, je n'ai pas de fils et les Dieux soient loués, je n'ai pas de... J'allais blasphémer les Dieux, insulter à un dogme !...

C'est à peu près sur la même parallèle qu'a été tué Flatters. C'est par ici qu'est resté Mohrange !

Les chacals viendront-ils rôder sur ma tombe et les vautours fouiller les flancs ouverts du Lieutenant de Bréhville — 2[e] Spahis — 3[e] Escadron — Mort au Champ d'Honneur !

Ma folle cousine essayera quelque nouveau costume, rue de la Paix, sous le regard connaisseur de cet imbécile d'Arnemont. Des mercantis passeront sur nos carcasses, des grues retentissantes exhiberont des colliers du Niger et se parfumeront comme des putains Ouled Naïl, de musc et de soumaré, d'honnêtes et sensibles femmes exciteront de larges banquiers pour qui la conquête est matière à spéculation !

Allons ! Lieutenant de Bréhville, tu seras crevé avec tous les Spahis musulmans, pour la Civilisation... et la Civilisation en vaut la peine.

La mitrailleuse est prête.

Les armes sont approvisionnées.

Les spahis, les goumiers attendent, carabines basses, le doigt sur la gâchette.

Un bon levain de massacre lève dans mon âme, le bon levain des sauvageries primitives, sans lesquelles il n'est point de héros !

CHAPITRE XII

BATAILLE !

Plusieurs chameaux ont dressé la tête. Ils rauquent vers des femelles invisibles.

Un chacal glapit.

Il me semble que tout le Désert conspire contre nous, et surtout contre moi. Ce cri de chacal paraît être ici l'accompagnement funèbre de la mort à l'affût.

Ahmed-ben-Hofgar, debout sur un chameau, observe attentivement la ligne inquiétante de l'horizon.

Là-bas, sur un signe d'Amor, les spahis se sont immobilisés.

Lui, pousse son méhari sur le haut d'un monticule de sable, s'arrête et, soudain, je le vois épauler. Une détonation secoue le désert.

Aux armes !

Cette fois, c'est sur les trousses des éclaireurs qui se replient par la gauche et par la droite pour laisser le champ de tir libre devant nous.

Si nous avions franchi un kilomètre de plus, nous tombions en pleine embuscade.

Et voici qu'un Targui, agitant une lance à laquelle est attaché un morceau de haïck blanc, se précipite vers nous.

— « Laisse-moi abattre ce chien, mon Lieutenant, demande Bel-Kacem.

— L'on ne tire pas sur les parlementaires, Brigadier ! »

C'est un chef, je distingue son baudrier rouge, le sabre à deux mains qui pend à sa selle.

Cet homme, beau de courage et de crânerie, s'avance de toute l'allure forcée de sa monture vers les petites gueules homicides des quarante carabines tournées vers sa poitrine.

A cinquante pas, il s'immobilise et je m'apprête à me porter à sa rencontre, s'il descend de son méhari.

Le Chef Targui se redresse sur sa selle et, tels les guerriers antiques, nous harangue, dans le primitif dialecte des Tinifars :

« Croyants, fidèles d'Allah ! laissez en nos mains
» le Lieutenant de Bréhville et retournez en paix
» jusqu'à vos oasis.

» Je jure, par la Reine du Hoggar, que nul tort
» ne sera fait à votre chef et que vous ne serez
» point inquiétés. Nous vous donnerons l'eau et les
» vivres nécessaires pour rejoindre les puits du
» Touat.

» Sinon, les trois cents guerriers qui me suivent
» vous extermineront jusqu'au dernier et, tels des

» chiens, vous pourrirez sur le Désert ! Vos cada-
» vres épouvanteront les caravanes qui s'égarent
» dans le Taniri, vos têtes seront accrochées à nos
» murs de glaise et le bec des oiseaux de proie
» fouillera vos orbites vides. »

— « Retourne vers les tiens ! et dis-leur que les spahis n'abandonnent jamais leur chef, dis-leur... »

Mais, une détonation effroyable couvre mes paroles, trente carabines viennent de cracher la mort, l'Amenokal et sa monture s'écroulent...

C'est la réponse des spahis, faite par eux au nom de leur lieutenant !

Alors... là-bas... la houle noire des assaillants dévale des dunes...

Allons ! Lieutenant de Bréhville, l'heure est venue de mourir... Tu ne reverras plus les petites vallées vertes de France, tes coteaux, tes forêts de Lorraine, la Tinthe claire, les prairies de Damvillers et les vignobles de Reville et de Lycée où mûrissent les raisins gris. Tu finiras, comme doivent finir les spahis, séché sous le linceul roux et mouvant des Dunes, alors que la ronde des chacals maigres tournera au clair de lune autour de ta carcasse.

Ahmed-ben-Hofgar a saisi sa carabine et, bravement, se place au centre, près de moi.

— « Si tu es tué, Lieutenant, je serai tué sur ton cadavre ! »

Je lui serre la main.

Calmes, les spahis attendent.

Les goumiers, plus fébriles, désirent le corps à corps.

Lentement, je commande, car la ligne sombre se rapproche et les clameurs des Touaregs parviennent jusqu'à nous :

— « A quatre cent mètres ! Sur l'Ennemi devant vous ! Feu par salve ! Joue ! Feu ! »

Les quarante carabines détonent. La grêle de balles jette le trouble dans la cohue targui, des chameaux s'abattent, d'autres, blessés, se dérobent, des guerriers roulent sur le sable ! L'un d'eux reste pendu par les jambes au cou de sa monture qui continue de charger, droit sur nous, portant en pendeloque son cavalier mort.

L'attaque se disloque.

Le Chef, qui se distingue aux grandes plumes d'autruche qui ornent la tête de son chameau et à la couleur rouge de son équipement guerrier, fait un signe. La ligne se reforme, s'étend, la surprise a échoué, la souple manœuvre d'enveloppement se dessine.

— « A volonté ! Feu ! »

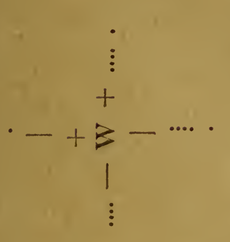
Amor a rejoint, et son regard mauvais se pose sur le guide.

— « A la mitrailleuse, lui dis-je, et ne tire que sur mon ordre. Bouta-Fahl, prends le commandement des goumiers ! »

Le chameau qui porte le guerrier tué arrive sur nous, telle une bête de l'Apocalypse. Dix coups de feu le couchent sur le sol et la bête râlante se débat sur le cadavre écrasé.

Ahmed se précipite, rapporte le poignard du Targui et, sur le manche, sur la croix catholique des

Berbères musulmans, je vois, je reconnais le signe étrange :



Les Ioggaren !

Plus de doute, ce sont les guerriers du Hoggar, ceux qui surprirent Flatters, ceux qui tuèrent Mohrange !

La Harka a repris du champ. La ligne partagée en plusieurs tronçons passe à l'offensive et cherche à nous déborder. L'un des pelotons file sur la gauche, un groupe s'immobilise devant nous, fait coucher ses chameaux et, protégé par une faible dune, ouvre le feu à son tour. Un autre groupe essaye de nous tourner par la droite.

Un de nos chameaux est touché, s'ébroue, se relève et fuit, rauquant de douleur et d'épouvante.

Un goumier, qui veut le retenir, tombe, le crâne fracassé, hoquette sur le sable, frémit et s'immobilise, les yeux grands ouverts sur le ciel.

— « Surveille à gauche, Bel-Kacem !

— Bouta-Fahl, les Goumiers ! Couvrez la dune de balles, à 500 mètres, à répétition ! Feu ! »

Les Targuis se dissimulent et attendent pour re-

paraître que les autres aient exécuté leur manœuvre enveloppante. Le peloton de gauche avance, celui de droite va nous déborder.

— « A toi, Amor ! La hausse à 600 mètres, tir rapide ! »

La mitrailleuse crépite, frétille, bondit, ses petites pattes griffant le sable, jappe, heureuse de tuer ; les balles ricochent, là-bas, décrivent un formidable éventail aux plis duquel culbutent les Targuis. Hommes chameaux s'écroulent mêlés en un charivari de cris de souffrance et de malédictions sauvages.

Le mouvement est enrayé de ce côté. Surpris par cette rafale incompréhensible, saisis de terreur, les assaillants épars fuient vers les dunes, et Amor est secoué d'un gros rire en voyant grouiller, éperdues, tomber, se redresser, ces marionnettes humaines que l'éloignement rapetisse et dont les contorsions douloureuses apparaissent grotesques.

Notre gauche est menacée à son tour.

Les balles ricochent autour de nous. Les Targuis ont rampé jusqu'au haut de la dune, ont ouvert brusquement le feu, puis se sont repliés. Trois goumiers, un spahis sont blessés, un chameau de charge laisse choir lourdement sa tête étonnée sur le sol... Mort.

Si ces gens-là réussissent plusieurs fois leur manœuvre, nous sommes perdus. Leur nombre et leur courage tenace vaincront la résistance la plus acharnée.

Toute la ligne concentre son tir ; le cercle va se

fermer, se referme, c'est presque un siège qui commence.

Je reste debout, le guide est debout près de moi. Les balles nous frôlent, aucune ne nous touche, il semble qu'un pouvoir magnétique nous protège.

Si je me déplace pour donner un ordre, Ahmed me suit sans se courber, il semble ne pas entendre le sifflement aigu, désagréable, mortel, qui crisse à nos oreilles.

Vraiment, ce Sahari est un brave.

Nous comptons deux morts et six blessés. Pour peu que cela dure, l'effectif entier sera mis hors de combat avant la nuit.

Je vérifie mon revolver : avec la dernière cartouche, je me ferai sauter la cervelle.

Soudain, les Touaregs se portent en avant, tel un raz de marée. Amor peut faire tirer sa mitrailleuse en oblique, Bouta-Fahl, Bel-Kacem, les Goumiers concentrent leur tir sur des points précis, disloquent, brisent cette vague humaine, l'immobilise grondante, dans les dunes, à deux cents pas de nous.

Il ne reste plus que vingt-huit hommes valides. Deux spahis sont tués, Bel-Kacem à la main gauche trouée et s'entoure le poignet d'un cordon arraché à son kabouss.

Je sens que les goumiers faiblissent ! leur tir est plus nerveux, moins précis ! ces hommes ont perdu l'espoir de vaincre !

— « Mon Lieutenant ! Mon Lieutenant !... »

C'est Amor qui appelle.

— « Mon Lieutenant ! La Mitrailleuse... »

Une balle en a tordu le canon. La délicate machine à tuer semble avoir été étranglée brusquement, tendre le col vers l'atmosphère. Si les Touaregs donnent l'assaut, nous sommes perdus...

Ahmed devient-il fou !...

Debout sur un chameau mort, il vide coup par coup le magasin de sa carabine.

Est-ce donc un signal ? ou l'ennemi a-t-il surpris quelque désarroi parmi nous ?

Une clameur sauvage et, soudain, de devant, de droite, de gauche, de derrière, les Targuis dévalent des monticules de sable, deux cents guerriers agitant leur lances se précipitent ; des chameaux tombent, les autres, excités par la poudre, les cris des Ioggaren à la curée, l'odeur du sang qui fume sur le sable chaud, avancent, avancent toujours, nulle puissance humaine ne pourrait les arrêter.

— « A vos montures ! Ralliement ! Pour l'attaque ! »

Les blessés tournent vers moi des regards d'épouvante, ils ont compris que nous allions les abandonner, qu'il n'y avait plus de salut pour la Smala qu'en une charge suprême, une trouée suivie d'une poursuite implacable à travers le Taniri !

— « Les blessés au centre ! » ai-je commandé.

Amor est déjà sur son méhari. Le sabre droit, le revolver à la main gauche, gris, écumant de fureur, les yeux blancs striés de rouge, le nègre est épouvantable à regarder.

— « Chargez !

» En Avant ! En Avant ! pour mourir ! »

Le sabre d'Amor s'abat, se relève, le nègre s'ouvre un passage dans une pluie de sang, dans un chaos d'hommes et de bêtes... Les carabines tirent pour la dernière fois, les plus audacieux parmi les Targuis sont abattus ou fuient. Mais le grand cercle se referme, se referme lentement. Leur Amenokal commande cette manœuvre implacable. Amor pousse droit vers lui. Je veux le dépasser.

— Laisse-moi faire, mon Lieutenant, brûle la cervelle au guide ! » Et, nous devançant tous, le grand Amor se précipite, seul, sur cette masse mouvante, vers un chameau noir orné de plumes, vers un baudrier rouge !...

Mais quoi ! la ligne sauvage oscille, se crève à droite. J'abats un Ioggaren qui essaye de retenir l'élan de sa bête...

Une trouée, une bousculade soudaine, cinq spahis que suivent cinq noirs burlesques armés de fusils dont ils se servent comme de massues alors que deux d'entre eux tapent sur d'énormes tam-tams avec des bâtons d'os, une trentaine de méharistes prennent à revers, refoulent les Targuis stupéfaits.

C'est le Maréchal des Logis Mohammed qui arrive enfin !

Celui-ci a failli rejoindre, ou plutôt ne pas rejoindre, comme Grouchy à Waterloo...

Les spahis, les goumiers valides précipitent leur monture, leur groupe compact traverse la ligne ennemie, les sabres coupent les lances, trouent les poitrines, cassent des têtes, les revolvers crépitent ; partagée en plusieurs tronçons, la Harka hésite, se

disloque, fuit vers le Hoggar, disparaît, semble s'anéantir dans l'inconnu des Dunes, alors que les Targuis démontés sont massacrés sans merci et que le grand Amor achève d'égorger, sur le sable fin, que le soleil couchant veloute, le Chef de cette bande de fauves.

Celui-ci s'est défendu avec sang-froid et habileté, le chameau d'Amor, le ventre troué par la lance de l'Amenokal, s'est écroulé, le nègre a pu parer le coup de sabre de son ennemi, saisir le pied du Chef et le jeter bas de sa monture......

Ils roulent tous deux sur le sol, se chavirent, se relèvent, leurs sabres se heurtent, leurs bras s'étreignent jusqu'à l'étouffement, mais le colosse réussit à maintenir son ennemi étendu, saisit son poignard, et, le genou lui défonçant la poitrine, sa main gauche tirant le crâne en arrière, il scie cette gorge tendue, sans s'occuper des doigts qui griffent, des dents qui veulent mordre, il coupe lentement, avec effort, les poings dans le sang, cette tête qu'il lève et agite victorieusement vers nous !

Je ne sais s'il me sera donné d'assister à plus sauvage spectacle. Et j'ai pour toujours, fixée devant les yeux, l'image de ce nègre immense, debout, parmi le sable jaune, et brandissant à bout de bras cette tête dégouttante de sang où pendent, hideux, des lambeaux de chair mal sciée.

Mes spahis l'acclament, se rallient autour de moi, presque tous blessés, les armes rouges, les sabres brisés, les vêtements en loques... L'abordage a été rude ! et Mohammed arrive en trombe parmi les

guerriers de Si-Moktar-ben-Abderrahman, suivi des nègres hurlant une chanson de mort et tapant sur leurs tambours avec des tibias de chameau.

... « Mon Lieutenant ! la danseuse Tanitt Zergha est sur ce chameau blanc que j'ai laissé là-bas... »

Amor me rejoint à son tour ; le nègre paraît sortir d'un abattoir, d'une main, il tient la tête du Targui, et, de l'autre, un papier taché de sang.

— « Lis, mon Lieutenant ! »

Je lis :

« Cegheir-ben-Cheik.

» Tu attaqueras la colonne lorsqu'elle se sera
» aventurée dans les dunes du Taniri, si tu ne peux
» la surprendre dans les défilés d'El-Batoum, où je
l'oblige à s'engager.

» Je resterai debout près du Lieutenant de Bréh-
» ville et détournerai les coups qui pourraient l'at-
» teindre. Je donnerai le signal de l'assaut en dé-
» chargeant six fois ma carabine au moment déci-
» sif.

» Que le salut du Prophète soit sur toi, Cegheir-
» ben-Cheik, et sur tous tes guerriers. Que la Reine
» du Hoggar soit satisfaite et toujours obéie ! »

Je me retournai, Ahmed-ben-Hofgar, le guide, avait disparu.

... « La Reine du Hoggar ! » Quelle est encore cette nouvelle majesté targui ? Quel est ce mythe ?

Vers moi, le chameau blanc, qui portait la fille du Caïd de Gaô, s'avançait, foulant d'un pas grave et tranquille le champ de bataille qui se fondait dans un crépuscule sanglant.

Une femme passait, indifférente, sur la plaine des Morts.

Et ceci prenait, à mes yeux, toute l'ampleur d'un symbole !


M. F.

CHAPITRE XIII

LA FÊTE MACABRE

Enfin ! que signifie cette énigme : La Reine du Hoggar ! Et pourquoi Ahmed-ben-Hofgar voulait-il me livrer tout vif à ce Cegheir-ben-Cheik ?

Sous une petite tente, entourée de ses nègres, Tanitt Zergha chante une chanson de son pays, les griots accompagnent, scandent les paroles du bruit sauvage de leurs tambours. Amor les a rejoints. Il se passe là-dedans quelque chose de mystérieux !



Il me semble que je vais devenir fou. J'ai surpris Tanitt Zergha qui jouait avec la tête de Cegheir-ben-Cheik. Quand je suis entré dans la tente, les « tam-tams » battaient doucement, comme en sourdine, les flûtes tristes avaient des sons voilés et lointains. Amor était coiffé comme les griots du « Temba-Sembé » des fêtes, tous semblaient célébrer une messe des morts d'anthropophages.

Puis ils se mirent à sauter en hurlant, alors que Tanitt Zergha élevait une comme trophée la tête du Targui au-dessus du groupe sauvage.

L'un des nègres saisit le crâne, alors que les autres se contorsionnaient, les yeux révulsés, les bouches écumantes. L'officiant fendit cette tête blême d'un coup de coutelas, élargit l'entaille, et tous plantèrent leurs doigts dans la cervelle, fouillèrent de leurs ongles la boîte cranienne, la vidèrent sur le sable.

J'intervins, horrifié, la cravache haute.

Amor se jeta sur moi.

— « Laisse-nous faire, mon Lieutenant, sinon, je te tue ! »

Et j'ai laissé faire, j'ai laissé sortir les yeux, trouer les joues, couper la langue, jeter ce crâne sec sur le sable.

— C'est la vengeance des Bambaras, me dit Amor, alors que Tanitt Zergha chantait, accompagnée par le rugissement des noirs et les coups sourds frappés sur les « tam-tams » :

« *Ainsi mourront tous ceux qui pillèrent Gaô !*
» *C'était le Chef ! C'était le Chef !*
» *Ainsi leurs os seront jetés aux vautours,*
» *Ainsi leur corps privé de tête restera sur le sable.*
» *Et jamais les Esprits vêtus de « boubous » blancs*
[*ne les emporteront au ciel des Guerriers !*
» *C'était le Chef ! C'était le Chef !*
» *Dors vengée, Gaô ! rêve, Gaô, près des eaux vertes*
[*et sous les Gommiers bleus !...*
» *C'était le Chef ! C'était le Chef !* »



*
**

C'est en vain que j'ai interrogé Tanitt Zergha : ses yeux noirs se détournent des miens, lorsque je parle de Saint-Avit, sa main se crispe, un sanglot monte dans sa gorge... Mais la fille du Caïd de Gaô se tait. — Et je sais que nulle supplication, nulle menace ne peut vaincre cet entêtement féminin.

— « Enfin, dis-moi !... dis-moi donc si le Capitaine Saint-Avit a tué le Capitaine Mohrange !

— Le Capitaine Saint-Avit attend Tanitt Zergha à Hassi-Inifeld. »

Cent fois la même question a reçu la même réponse, cent fois les jolies petites mains se sont jointes suppliantes :

— « Conduis-moi à Hassi-Inifeld, Lieutenant de Bréhville, j'oublierai, près de lui, Gaô ! les eaux vertes ! les gommiers bleus. Gaô ! ma maison rose où dorment les pigeons gris, la source qui murmure sous les palmes où filtre le soleil blond ! »

Ses yeux extasiés se fermaient lentement sur tout un songe d'Amour. La petite âme de Tanitt semblait s'échapper de son corps flexible et frêle, s'offrir à des caresses idéales.

— « Ses baisers me sont doux comme la brise est douce à la convalescente, comme la fraîcheur de l'eau pure est douce aux lèvres du blessé, comme la nuit au fleurs fanées, comme l'aube aux oiseaux verts des joncs !

» Oh ! conduis-moi près de lui ! »

Impatienté, brusque, j'ai repoussé les mains suppliantes, et j'ai dit, j'ai crié plutôt :

— « Saint-Avit !... Tu ne le reverras plus !

» Saint-Avit cherche une tombe autour du Hoggar !

» Saint-Avit, assassin, est venu demander grâce sur la tombe de sa victime ! »

Subitement, j'ai compris que j'avais accompli une mauvaise action. J'ai cru que Tanitt Zergha allait mourir, ses mains frémirent, son front blémit, ses yeux se fermèrent.

— » Tu dis ?...

— Je dis que Saint-Avit a quitté Hassi-Inifeld pour aller...

— Où ?... hurla-t-elle soudain, frénétique, dressée devant moi.

— Vers le Hoggar ! !

— Oh ! Non !... Non ! Saint-Avit n'est pas allé revoir la tombe !

» Non ! il n'est pas allé s'agenouiller près d'Elle !

» Non ! il n'est pas allé prendre place parmi les statues de cuivre ! »

Je ne pouvais surprendre que des cris incohérents, des paroles de douleur, des bruits de sanglots profonds, profonds comme des râles, des appels de

pardon, des gestes où les bras blancs, les doigts jolis se tordaient, se crispaient... les yeux humides parfois suppliaient et semblaient dire :

— « Mens-moi ! Oh ! mens ! dis-moi qu'il n'a point quitté Hassi-Inifeld.

» Oh ! lui aussi ! Lui aussi, n'a pu lui résister... Non ! Non ! Il n'est point changé en statue de cuivre... Non ! Non !... Car je... l'aime... J'ai été sa femme, sa femme, entends-tu, quand nous étions seuls, perdus dans le Tanezrouft ! Il m'a dit qu'il m'aimait et je l'...

» *Non ! Non ! il n'est point parmi les statues de cuivre !* »

Longtemps elle pleura, comme jamais je n'ai vu pleurer.

Des grands yeux noirs, comme d'une source divine, les larmes coulaient, intarissables, infinies, aucun tressaillement, aucun sanglot n'agitait son corps immobile, glacé par un désespoir mortel. Puis, doucement, la petite fleur de Gaô, la petite danseuse, Tanitt Zergha, s'évanouit. Je la crus morte, tuée par le désespoir.

***

« Ce crâne vidé, ces nègres hurlant, Amor soudain rendu féroce, Amor voulant me tuer ! ! Ces » statues de cuivre ! Que signifie tout ce chaos... » Suis-je devenu fou ?

» Mais non ! puisque voici ma tente, mon méhari ! Voici la Smala des spahis qui enterre les

» morts, voici Bouta-Fahl qui lit le Coran sur les
» tombes.

» Adieu ! Ben-Amar-et-Hadj-Khelifa !

» Adieu ! Nyo-Çor !

» Adieu ! Bel-Kacem-ben-Saïd !

» Adieu ! Falambé-Nyassa, Spahis du Niger, Spahis du Sahel et Spahis du Sahara ! Adieu ! mes braves compagnons tombés dans les sables du Taniri ! Tués par les Ioggaren aux confins du Tassili des Tan-Adar ! »

*
**

— Sur le désert lisse, il n'est plus aucune trace de combat. Les guerriers du Hoggar et les spahis tués reposent sous le sable. Leurs corps ne seront point profanés par les dents des bêtes.

Un soleil d'apothéose meurt derrière la Montagne.

Nous avançons sur la plaine en un ordre étrange de bataille. Les guerriers de Si-Moktar, moins éprouvés, forment un grand cercle, au centre duquel se meut lentement le groupe des chameaux portant les blessés et le blanc méhari de Tanitt Zergha.

— « Ne va pas plus loin que l'Oued Tamanrasset ! » m'a dit la fille du Caïd de Gaô.

Nous n'irons pas plus loin.

La plupart des outres ont été percées par les balles, crevées par les lances et fendues par les coups de sabre. Il nous faut renouveler notre provision d'eau et suivre l'Oued jusque Timissao.

Muette, Tanitt Zergha contemple les monts sur lesquels le crépuscule laisse crouler sa lumière sanglante. La plaine est violette. Tout est silence. Tout est hostilité. Tout est menace. Les Touaregs démoralisés par la perte de leur chef, celui que Tanitt Zergha appelle Cegheir-ben-Cheik, et dont le nom seul suffit à la remplir d'une épouvante inexplicable, n'oseront cependant courir les risques d'une autre bataille. Néanmoins, spahis et goumiers vont, mornes et inquiets, sous la grande aile de la mort ; il me semble que nous avançons parmi des sépulcres.



CHAPITRE XIV

CAPITAINE DE SAINT-AVIT

Amor fouille tous les replis de terrains, interroge toutes les traces. Il cherche Ahmed-ben-Hofgar ! Je le laisse faire. Je ne le questionne point, je sens toute prête sa réponse :

« Je te l'avais bien dit que le Marouf était un traître. »

Et, soudain, je me rappelle la chanson du fou :

» *Le Capitaine est enterré près du Lac,*
» *Son assassin gît dans le sable,*
» *Le Lieutenant sera trahi*
» *Par un Targui, par un Targui !*

« Le Capitaine ! » Quel Capitaine ? Morhange ? Qu'en sait ce gnome idiot et tortu ?

« Son assassin gît dans le sable ! » Quel assassin ? Saint-Avit ?

De faibles et rares coassements s'élèvent soudain à une distance assez grande et devant nous !

— « Ecoute ! me dit Tanitt Zergha, il reste encore de l'eau dans l'Oued Tamanrasset ! »

Une rumeur de joie passe dans la colonne que cet avertissement paraît consoler. Les Esprits des Eaux et des Sources, les petits Esprits verts des Puits nous sont favorables.

Et brusquement le terrain s'abaisse devant moi, en chaos des monticules isolés paraissent barrant la route vers le Massif sombre, immobile et mystérieuse avant-garde.

Dans l'intervalle, il y avait quelque chose d'un gris bleuâtre.

L'Oued Tamanrasset ! L'Oued Timissao ! répètent Targuis, goumiers et spahis, comme s'ils parlaient de la Terre Promise.

L'Oued Tamanrasset !

Les chameaux reniflent, sentent l'eau, aspirent des émanations de vase, de sables mouillés, et galopent éperdus, rauquant de toute leur large gueule.

— L'Eau ! L'Eau ! mot magique où passe tout un désir de vie intense qui fait surgir des visions paradisiaques de palmeraies, de seguias rapides et cressonneuses, susurrant parmi des mandariniers pointillés d'or, de petites maisons blanches blotties dans les lauriers-roses, de ruisseaux clairs où dorment les tortues ! — L'Eau !

Mais quoi, la galopade bifurque vers Amor, qui fait des signes, des chameliers laissent leurs bêtes déjà agenouillées au bord de l'Oued, accourent et gesticulent.

« Son assassin gît dans le sable ! »

Le méhari de Tanitt Zergha me précède, Amor l'arrête au passage. Bouta-Fahl immobilise le mien.

— « Une tombe ! Un casque ! »

La tombe, le casque de Morhange ! peut-être !

Tanitt Zergha s'est laisé choir de sa monture.

Tanitt Zergha est à genoux et, tandis que les méhara délivrés de leurs méharistes se bousculent vers l'Oued derrière le méhari blanc, tous nous faisons cercle.

La jeune fille a pris le casque. Une pierre apparaît, posée sur un morceau de papier blanc.

Et Tanitt lit, et je lis penché sur son épaule, je lis avidement :

« CAPITAINE DE SAINT-AVIT ! »

— « C'est Ferrières qui a écrit ça ! » ai-je crié.

« *Son assassin gît dans le sable !* » me répète la voix imbécile du fou !

Tanitt s'est redressée, une joie surnaturelle brille dans son regard et semble monter de tout son cœur, une joie indicible, faite de reconnaissance intraduisible, mêlée de douleurs chères et bénies, à des expressions de bonheur qui ne sont point de ce monde.

Un chant bizarre, sourd et tendre, doux comme un cantique, sort de ses lèvres et voici que les flûtes, que les tam-tams accompagnent avec des sons voilés, voici qu'Amor s'agenouille près de la tombe, voici que l'oraison d'Amour s'élève tremblante et douce, comme une prière extasiée, et semble vouloir purifier, au profond mystérieux de ce ciel impassible, l'âme du Maudit... *qui gît dans le sable !*

Elle psalmodiait, la petite chanteuse !

» *Ainsi mourront tous les braves...*
» *Ainsi mourront les guerriers au cœur pur,*
» *Ainsi leur corps dormira sous le sable*
» *Et les Esprits vêtus de « boubous » blancs*
» *Viendront la nuit chercher le Chef...*
» *Chercher le Chef !*

» *Ainsi mourront tous les braves...*
» *Ainsi mourront les guerriers au cœur pur*
» *Et leurs épouses inconsolables*
» *Attendront, vêtues de « boubous » blancs,*
» *Les Esprits des Hyménées...*
» *C'était le Chef !* »



Et, comme sombrait dans le vide et le silence la dernière plainte du tam-tam, Tanitt Zergha s'écroula sanglotant sur la tombe perdue de celui... qui, certes, fut un brave. Une phrase, une phrase étrange, mystérieuse, que je ne devais comprendre que plus tard, entrecoupée par des sanglots, revenait sur ses lèvres mouillées, alors qu'en ses yeux passait un éclair de joie douloureuse.

— « Elle ne l'a pas revu ! Il n'est point parmi les statues de cuivre ! »

« *Les statues de cuivre ?* »

Mais quoi ! Est-ce donc l'Enfer qui nous tombe dessus ! Est-ce donc l'Enfer qui lâche sur nous ses hordes ?

— « Aux armes !... Aux armes !... Nom de Dieu !... »

CHAPITRE XV

...ET TANITT ZERGHA S'EN FUT VERS GAÔ

C'est l'heure de la grande mélancolie du soir.

Je termine ce récit à Hassi-Tir'hidet, dans la chambre du bordj que j'ai quitté il y a plusieurs semaines.

J'expédierai demain, au Colonel Bruller, un rapport succinct des événements : car la vérité officielle, pour rester la vérité, ne doit pas être la vérité. Il ne faut pas détruire le monument d'erreurs que se plaisent à bâtir les manitous du Service Géographique. En outre, je dois me taire. Je ne puis livrer à la risée des bureaucrates, des chefs ou quart de chefs, aux bavardages de leurs femmes, aux regards pâmés et vicieux de leurs filles, l'histoire pure et jolie de cette petite Tanitt Zergha. Maintenant que je sais, puis-je révéler les orgies du Hoggar, jeter le déshonneur et l'opprobre sur cinquante familles, dresser Antinéa sur ce trône posthume, où sont montées toutes les reines, toutes les courtisanes, toutes les pros-

tituées du sadisme et du pouvoir, aux heures où les civilisations raffinées et les hommes impuissants ont abdiqué le pouvoir entre les mains débiles des femmes ?

⁂

Le Hoggar finit de sécher, entre ses murailles de grès et de schistes, ce qui fut une palmeraie, un lac, un palais étrange ; dans quelques mois, le soleil implacable aura calciné les ossements et les marbres, l'on cherchera en vain trace de vie en ce cratère. Quelques nègres de Gaô, aux heures où les bergers noirs font rentrer leurs troupeaux, aux heures où les chiens laobés mêlent aux murmures confus des voix et des bruits crépusculaires leurs aboiements plaintifs, quelques nègres conteront une histoire que les blancs de passage écouteront comme une légende dérisoire !

Dans ces pays sans échos, les sorciers du Grand Erg ou du Tan Adar des Kel Gueress ou des Aouelimiden improviseront peut-être quelque complainte ; mais les Targuis graves et silencieux, tous ceux qui peuvent savoir — se tairont —. Quand la pudeur n'est plus au cœur des femmes, elle se réfugie au cœur des hommes. Je sais qu'il existe un profond et farouche respect de l'humanité dans l'âme sauvage de ces conquérants du Désert. Ils ont muré en eux-mêmes, comme en une tombe

noire, le secret déshonorant, pour ceux, du règne puérile et polyandre d'Antinéa.



...Alors que les Spahis, las de conter leurs exploits, s'endorment, par cette nuit ardemment lumineuse comme une nuit de canicule, alors que les étoiles marquent le grand manteau violet du soir de leurs milliers de points d'or, alors que, sur le désert et dans le ciel apaisé, passe comme un murmure produit par la palpitation des astres..., j'évoque les ultimes scènes de ce rêve étrange, de ce cauchemar qui prend fin !

— « Aux armes ! ai-je crié. »

Sur l'autre rive du Tamanrasset, sur les hauts promontoirs de glaise rouge, venait de surgir un groupe fantastique et diabolique : une grande troupe noire de guerriers moitié nus, couverts de gris-gris, agitant des lances, des sagaies, des fusils, hurlant à la mort, tapant sur des boucliers et brandissant des têtes coupées !

Des tam-tams de guerre énormes, que plusieurs hommes avaient peine à traîner, résonnaient sourdement, et appelaient les masses échevelées, rassemblaient cette cohue féroce de fantassins, de cavaliers, de méharistes juchés sur des petits chevaux teints en rouge ou des chameaux furieux, agitant des guirlandes de crânes sanglants !

Cette musique d'anthropophages semblait convier toutes les tribus du Niger et du Tchad à la curée.

Le bruit des tam-tams redoubla, la cohue nègre s'entr'ouvrit, et, en un grouillement orange, bleu, vert, violet, surgit un état-major étrange ! Kolbaks, chapeaux, turbans se mêlaient ; burnous, haïks, tuniques bizarres, toisons d'autruches mâles, peaux de lions ou de panthères, sur le dos des hommes ondulaient, bondissaient, semblaient vivre. Et voici qu'entre dix lances portées par des nègres en livrée verte, entre dix lances au bout desquelles dix têtes étaient plantées, parut un vieillard de haute taille.

Enfoui dans une vaste selle de velours cramoisi, ornée d'amulettes de cuir et d'ivoire, brodée d'or, monté sur une jument noire qui faisait sonner fièrement les grelots d'argent de son « chelill », il lança un ordre bref et les tam-tams se turent. Il se dressa sur ses larges étriers, et la main gauche au-dessus des yeux, la poitrine offerte aux gueules des carabines dirigées vers lui, calme, immobile, il observa la Smala des spahis et les guerriers de Si-Moktar rangés en bataille.

Qu'allait-il advenir !

— « Ta tête, Lieutenant de Bréhville, sera-t-elle attachée, exsangue, désorbitée, à la queue de cette jument noire ? »

Mais, subitement, les griots, Amor, Bouta-Fahl semblèrent pris de frénésie. Les premiers rythmèrent un air sauvage sur leurs bendirs ; leurs tam-tams donnèrent la réplique aux instruments barbares de la horde. Les nègres se prosternaient sur le sol, poussaient des cris inarticulés, des grogne-

ments de joie, auxquels répondait la fourmilière noire sur l'autre rive.

Les griots tournaient sur eux-mêmes, bras étendus, se jetaient à plat ventre, se relevaient les mains vers le ciel, puis ils se figèrent dans une attitude d'adoration : le front dans le sable.

Les deux spahis, juchés sur leur méhari, agitaient leur carabine ! Et j'entendis Amor qui hurlait, dominant toute une immense clameur !

— « Galam ! ya Galam ! Le Cheik-Sonni-Azkia ! Allah ! Allah ! Iatiksaa (1) !

— Le Caïd de Gaô ! Le Cheik Sonni Azkia-el-Hadj-el-kebir ! »

En entendant ce nom, Tanitt Zergha se dressa sur la tombe de Saint-Avit, arracha son voile, pâlit, se précipita les bras en avant :

— « Mon père ! Oh ! mon père ! »

Je vis le Caïd chanceler, Amor sauter de sa monture, saisir la jeune fille, l'élever dans ses bras, franchir l'Oued, escalader la rive, je le vis déposer Tanitt Zergha, sur la jument noire. Je vis la horde jeter ses lances, ses sagaies, ses fusils, une tempête humaine déferla, roula vers nous, nous submergea. Les noirs baisaient les pieds des spahis, dessellaient les chameaux, obligeaient les goumiers à se mêler à eux..., puis, sur le signe d'une petite main, le chef en tête, l'état-major arc-en-ciel, con-

---

(1) Dieu soit loué !

duit par ce vieillard grave et rayonnant d'une joie indescriptible, se précipita vers moi !

« France ! France ! France ! »

Que dire de ce mot jeté par ces nègres en délire, prononcé comme une prière, un acte de foi et d'enthousiaste amour, au milieu de ce Désert Rouge, dans le vide de l'Ether et des Espaces !

« France ! »

Et ma plume est impuissante à décrire, comme impuissante à traduire l'émotion violente, douce, âcre, qui me serra le cœur, et fit monter à mon cerveau le flux des folies ou des joies surhumaines !...

***

Ils ont roulé des rocs sur la tombe ; ils ont accumulé les pierres ; du sable a surgi le plus imposant et le plus grandiose des mausolées ; Tanitt Zergha a chanté pour celui qu'elle aimait ; en présence des hordes formées en cercle, face au tombeau du Capitaine Saint-Avit, les spahis ont rendu les honneurs...

Et, au lent roulis des chameaux, dans le brouillard de sable que soulevaient les maigres chevaux du Désert,précédés des guerriers moitié nus, portant leur lance sur l'épaule gauche, leurs boucliers au bras droit, suivis des spahis, du chameau blanc, porteur d'attatiches et chargé de la douce fille du Caïd de Gaô voilée de deuil, les guerriers de Galam, tels les hordes barbares de Carthage, en marche

dans le Chemin des Lions, descendirent les rives de l'Oued Timissao.

Il y avait deux jours que j'allais, hôte des bivouacs, hôte de la tente sombre du Caïd, emporté dans une espèce de mer humaine, hurlante et démoniaque. La nuit, de grands feux à faire fuir tous les fauves et tous les hommes, brûlaient sur le Désert, entourés des piques plantées en terre, aux pointes desquelles se putréfiaient les têtes des Targuis !

Gaô était vengée !

Amor, Bouta-Fahl, Bel-Kacem, les goumiers fouillaient sans répit tous les coins du Tiniri.

Et Sonni Askia me faisait, ce soir-là, pour la dixième fois, le récit de son expédition. « Depuis plu-
» sieurs mois, il surveillait les alentours du Hoggar.
» Il avait séjourné dans la région des Oueds, sur les
» bords du Takaout, à la limite du Tan-Andar,
» en cette zone où cessent de tomber les pluies tro-
» picales. Les harkas targuis échappaient toujours
» à ses poursuites. Il avait suivi longtemps une
» patrouille tinifar, puis celle-ci avait disparu mys-
» térieusement dans une faille de la Montagne In-
» connue. Il rebroussa chemin avec ses cavaliers,
» craignant d'être surpris dans les gorges du Ta-
» hell. Malgré les autres chefs de tribus, il avait
» décidé de rejoindre l'Oued Tamanrasset. Il avait
» dû vaincre l'effroi de ses hommes. Il avait fallu
» toute la science des sorciers pour persuader aux

» nègres que les Esprits du Taniri et du Tanezrouft
» leur étaient favorables.

» Un soir, alors qu'ils allaient atteindre la région
» d'Ouelguen, les éclaireurs signalèrent qu'une
» bande d'hommes armés s'avançait en désordre.
» Immédiatement, la harka du Cheik Sonni Askia
» se porta à l'attaque. Les Targuis rebroussèrent
» chemin, obliquèrent vers le Hoggar, mais les bles-
» sés, les traînards, tout un gros parti de pillards qui
» constituait l'arrière-garde et que commandait un
» méhariste borgne, un amenokal balafré, hideux et
» féroce et qui échappa à la poursuite, toute l'ar-
» rière-garde fut exterminée. »

— « Ahmed-ben-Hofgar, ai-je pensé. »

— « Et, le lendemain, nous rencontrions tes spa-
» his sur les bords du Tamanrasset, me disait ce
» soir-là le Caïd de Gaô. »

Amor surgit dans les clartés d'incendie, suivi de la troupe essoufflée, rendue, des méhara et des méharistes.

Il s'arrêta devant nous. Au cou de sa monture, pendait, tel un monstrueux grelot, une tête blême, une tête de borgne au rictus épouvantable.

— « Le Chef Targui que nous n'avons pu capturer, dit flematique Sonni Askia. »

— « Ahmed-ben-Hofgar ! ai-je crié.

— » El-Marouf ! a repliqué Amor.

» Mon Lieutenant, j'ai découvert le cadavre de ce chien derrière un rocher, voici ce que j'ai trouvé sur sa charogne ! »

Alors, il me tendit ce manuscrit...

Et je reconnus l'écriture du Lieutenant Ferrières.

Le lendemain, je quittais la troupe de Sonni Askia, la Harka remontait, pourvue de vivres et d'eau, vers l'Oued Talhaïa et Ouallen. Nous nous mettions en marche vers les chaînes des petites montagnes rouges qui dominent le Tanezrouft, en un pays de sécheresse et de sables brûlants où un mirage perpétuel fait apparaître de grands lacs reflétant l'incendie du ciel !

Je me retournai souvent... Chaque fois j'aperçus le Cheik qui m'adressait un large salut d'adieu !

Je suivis du regard cette cohue de nègres, de maures, d'arabes, tous bandits, tous pillards enragés et détrousseurs de caravanes. Puis, le chameau blanc ne fut plus qu'un point imperceptible sur la surface fauve, tout disparut lentement, se fondit dans l'horizon. Tanitt Zergha avait emporté avec elle, vers Gaô, la ville aux eaux vertes, la ville aux gommiers bleus, Tanitt avait enfoui, dans l'abîme de sa douleur, le secret de Saint-Avit !

« Celle-ci ne parlera pas, avait dit Cegheir-ben-Cheik, puisqu'elle t'aime. »

ANTINÉA



DEUXIÈME PARTIE

AU HOGGAR !



CHAPITRE I

EN ROUTE

Depuis huit jours, nous avons quitté Hassi-Inifeld. Cegheir-ben-Cheik, silencieux, lointain, guide notre marche vers le Hoggar.

Celui-là sait que nous n'en reviendrons pas, que *nous ne devons pas en revenir.*

Nous allons lentement, laissant paître les chameaux parmi les touffes de *retem.* L'Oued Igharghar, par le *Gour* de Sita, nous conduit à quelques étapes de l'Atakor mystérieux, où Antinéa ourdit ses sombres drames.

Cegheir-ben-Cheik est en tête, mais le méhari de Saint-Avit paraît connaître la route, il va d'un pas sûr, son grand col tendu, reniflant le vent dur qui souffle du Sud.

Le soir, au bord de l'Oued desséché, le Targui prépare l'étape, amarre les montures, et s'endort accroupi, le chapelet dans les doigts ; quand le petit jour jette le désarroi parmi les buées nocturnes,

toujours silencieux, Cegheir-ben-Cheik nous éveille, selle les chameaux et, par les aubes extraordinaires *de ce pays oublié de Dieu,* nous allons vers notre destin, conduits par l'assassin du Colonel Flatters.

⁂

Saint-Avit a d'abord été le plus charmant des compagnons de voyage.

Il s'employait à me faire oublier l'enthousiasme frénétique qui m'avait jeté dans cette aventure, à m'en voiler la conclusion fatale.

Hier, il me parlait de l'avenir, aujourd'hui, il rit du passé, il rit de tout ce qu'il appelle le « Simulacre » humain.

« Famille ! Honneur ! Patrie ! vous oublierez tout pour elle, disait le vieux Le Mesje, et Saint-Avit a tout oublié. A-t-il tort ? ces trois mots ne constituent-ils point les plus horribles et les plus homicides des préjugés ?

— Pardonne-moi, mon cher, de t'avoir entraîné...

— Bah ! L'exploration du Hoggar me vaudra quelque décoration, ma statue.

— D'orichalque, stalle 80 ou 85 !

Et nous éclatâmes de rire.

— Qui sait ?

C'était le soir. Il n'y avait pas d'étoiles, l'obscurité était absolue. Je distinguais à peine les trois chameaux amarrés à vingt pas du bivouac. La lumière du feu s'était éteinte, lentement, comme bue par la nuit. Cegheir-ben-Cheik dormait, recro-

quevillé dans sa gandourah de bure. Une troupe de chacals vint hurler autour de nous, puis disparut au galop dans les dunes et par la rocaille.

— Ils glapissent comme des hommes, dit Saint-Avit. Tu viens de parler de statue et de décorations et la meute surgit de tous les coins de l'ombre. Simulacre ! Simulacre humain, ricana-t-il et il se prit à hurler la boutade de Flaubert : « Les honneurs déshonorent, le titre fait déchoir, la fonction abrutit. »

Un chameau renacla, troublé dans son sommeil.

— Je te ferai donner une sangle d'honneur par Antinéa, quand tu arriveras au Hoggar. C'est ainsi que nos politiciens de la finance récompensent de braves officiers qui transportent leur fortune, au péril de leur peau, au delà de l'Igharghar, jusqu'au Timissao. Hein ! Ferrières ?

— Oui, Saint-Avit.

— Mais ce chameau préfère quelque bonne litière et les herbes fraîches qui poussent dru autour du lac, à toutes les sousventrières vertes ou rouges. Il est moins bête que les hommes.

— Moins dépravé, peut-être aussi bête...

— Si j'étais chef d'Etat, j'instituerais une foule d'ordres. Il y aurait même une décoration pour récompenser les beaux crimes. Il y en aurait pour commémorer tous les actes d'un être et tous les jours de l'année, afin qu'un enfant puisse être décoré en venant au monde : J'agirais comme Napoléon, distribuant des plumes à ses maréchaux, il

leur a fait faire le tour du monde, parce qu'il a su les habiller.

— Ho ! dis-je, Austerlitz ! Iéna ! Wag...

— Tu as encore des préjugés. Ce que Napoléon a dû parfois s'amuser, quand il n'avait pas à penser à la paix de Tilsit, à la guerre d'Espagne et aux frasques de ses sœurs, quand il voyait surgir cette mascarade d'uniformes, ces plumets, ces kolbacks, ces crinières, ces rivières de dorures, ces fleuves d'habits chamarrés, monter cette houle d'excentriques à fourragères, baudriers, bicornes, basques et sabretaches ; mais il leur aurait fait porter à tous une queue de renard au derrière, en leur déclarant que c'était « l'Ordre de l'Impératrice » ! l'Etat-Major se serait battu comme un vulgaire voltigeur pour avoir « La queue de goupil... » quelque part.

— Le cas n'était pas prévu lorsque David dessina le pantalon d'ordonnance !

— Tu ris, donc tu commences à considérer la vie sérieusement, déclara Saint-Avit. A mes décorations je donnerais des formes différentes, des couleurs à faire tourner l'arc-en-ciel au vert-de-gris. J'emploierais tous les métaux, tous les ingrédients, toutes les étoffes, tous les minéraux. Les rubans, les insignes se porteraient au nombril. Tous les nombrils rutileraient sur les ventres. Tous les ventres bomberaient : avec des ventres pareils, des sujets ne se révoltent pas. Et, puis, le ventre, le ventre est le grand conseilleur d'initiatives, il mérite d'être décoré en plein centre !

Les moralistes nous embêtent avec leur cœur ! Quant aux savants, ils nous lanternent avec leur cerveau, « leur organe noble ». Pour eux, je créerais « L'Araignée à dix-huit pattes ou le Hanneton scientifique ». Et les membres, les diverses parties du corps qui auraient gagné mes crachats, en seraient recouverts.

— Un boxeur, au biceps, où les Targuis accrochent le poignard : plaque repoussée d'aluminium sur fond violet lie de vin : symbole, force et légèreté, meurtrissure.

— Un facteur : œil de perdrix en corne jaune : 2e classe, sur soulier droit ; 1re classe, sur soulier gauche ; passé trente ans de service : une jambe de nacre usée jusqu'au genou. Les hommes adorent qu'on récompense leur abrutissement : la nacre est un symbole.

— Un père de famille nombreuse ? demandai-je.

— Il haussa les épaules.

— Un Docteur ?

— Une tête de mort creusée dans une pilule posée sur deux tibias croisés : le serpent du caducée serait remplacé par une bourse.

— Les fonctionnaires ?

— Une breloque de cuivre, d'argent ou d'or, selon l'âge et le degré progressif de lenteur carapacée d'abrutissement : une tortue... Aux Directeurs des Contributions diverses ; je donnerais un petit revolver d'ivoire, pour leur rappeler que le Devoir est d'embêter jusqu'à ce que mort s'ensuive, leurs sous-ordres, commis ou receveurs.

— Aux Percepteurs ?

— Un lacet.

— Aux Préfets ?

— Un cafard d'émail.

— Aux contribuables ?

— Une tête d'âne coiffée d'un bonnet d'homme, avec cette légende : *Paye et tu seras considéré.*

— Aux maires des villes et des campagnes ?

— Des vessies de gorets, gonflées d'importance qu'ils porteraient au derrière.

— A tes ministres ?

— Des vessies plus grosses : démesurées... comme le vide ; ornées de sonnettes et...

— Hum ! des vessies que tu leur ferais prendre pour des lanternes ?

— Non, j'envisagerais cette éventualité pour mes sujets.

— Les Juges ?

— Des petits pois qui ne pèsent pas, une balance, des chaînes, une guillotine, un billot, une corde..., une foule d'objets charmants qui chanteraient joyeusement sur les robes noires ou rouges, sur l'hermine ou les rabats blancs. Pour porter l'emblême de la guillotine, mes juges condamneraient à mort tous les justiciables.

— Ils dépeupleraient tes Etats.

— Je gracierais les condamnés et créerais les palmes... « des martyrs de l'Ordre Public ! ».

— Ceci pour les juges civils, mais pour les juges militaires ?

— Une plume d'oie : majesté et candeur. Tu sais

bien que les militaires aiment les plumes et les plumets, ça n'a pas changé depuis Napoléon, ni depuis ces matamores de Croisés qui nous ont mis tous les musulmans sur le dos par amour du panache et des plumes d'autruche.

« Oie... autruche !

Amer, il ajouta :

— Les militaires sont là.

— Il y a aussi le... coq !

— Ah ! Ah ! Le coq Gaulois... C'est un chapon, ton coq !

Je n'insistai pas. Son mauvais rire le reprenait. L'on eût dit un rire de fou dont la sonorité étrange retentissait dans la nuit lourde et énervante.

— Que donnerais-tu à tes conseillers privés ?

— Une marotte !

— Aux survivants des batailles ?

— Une poire... pour la soif. (Il ricana.)

— Aux Académiciens ?

— Je décorerais leur femme.

— A tes députés ?

— Des muselières d'honneur.

— A moi ?

— A toi ?... Le collier à clous de cuivre des chiens fidèles.

— Et... à Cegheir-ben-Cheik ?

— Un maquereau rehaussé d'or et d'émeraudes tinifars.

Puis, il s'écarta brusquement, s'éloigna dans la nuit.

Je m'étendis sur le sable. Je ne pouvais dormir.

L'horizon se dégagea. Au-dessus des dunes, là-bas, vers le Sud-Est, à vingt ou trente lieues, je crus apercevoir deux caps de montagnes coupés carrément, sur le ciel.

— L'air est trop transparent, ai-je murmuré, le simoun doit souffler quelque part. Malheur aux voyageurs égarés dans le Taniri.

La voix de Saint-Avit parvint jusqu'à moi : au haut d'une dune, dressée sur la ligne verte de l'horizon, il déclamait ces vers du « Marbre de Paros » :

Un jour, au doux rêveur qui l'aime,
En train de montrer ses trésors,
Elle voulut lire un poème,
Le poème de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante,
Elle vint en grand apparat,
Traînant avec des airs d'infante,
Un flot de velours nacarat.

Ensuite, en sa verve d'artiste,
Laissant tomber l'épais velours,
Dans un nuage de batiste,
Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche,
La chemise aux plis nonchalants,
Comme une tourterelle blanche,
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène,
Elle semblait marbre de chair,
En Vénus Anadyomène,
Poser nue au bord de la Mer !

Il m'a semblé que Cegheir-ben-Cheik ricanait sous son capuchon.

J'ai parodié la dernière strophe :

...Antinéa se pose,
Sur son lit, tombeau blanc et doux,
Où Saint-Avit, à la nuit close,
Ira prier à deux genoux !

Saint-Avit déclamait toujours :

...Et l'on voit monter ses prunelles,
Dans la nacre de l'infini.

— Dormons ! dis-je... L'approche du simoun fait hurler les fous !

⁂

— J'ai vu la Montagne, cette nuit, m'a-t-il dit le lendemain, et ses yeux se firent graves, gardèrent un instant la fixité de la folie.

La matinée fut houleuse. Le cheli soufflait quelque part. Nous dûmes déjeuner dans le lit de l'Oued, couchés à plat ventre derrière une petite touffe hideuse de tamaris chétifs.

Cegheir-ben-Cheik observait l'horizon.

Il revint vers nous.

— La Montagne nous protège. Le Simoun souffle du Taniri vers Ouallen. Il ne viendra pas par ici.

Le soir, tout danger avait disparu.

Par un crépuscule fantastique, nous cheminions dans un terrain rocailleux, le long des hautes rives

de l'Igharghar. De vastes nuées couleur d'or flottaient pesamment dans un azur qui, du violet foncé, se nuançait jusqu'au vert à l'horizon. Une poussière de cuivre semblait être suspendue entre le ciel et le sol. Les dunes, les masses rocheuses, les rives de l'Oued étincelaient, semblaient flamber lorsqu'elles se trouvaient sur la perpendiculaire des rayons crevant les nues.

— La tempête a dû être rude, fis-je à voix très haute.

Et j'imaginais cette cavalcade de nuages bistrés, roux, chargés de sable, ruée sur quelque harka, sur des spahis peut-être, égarés par des pistes recouvertes, par la Mer de Dunes... Une harka ! Des spahis ! envoyés à notre recherche ! Qui sait !

Saint-Avit n'a rien répondu.

N'aimerait-il plus ce pays ! Ces violents bouleversements en rapport avec sa nature étrange et forte, ne le frapperaient-ils plus ? ne le combleraient-ils pas de cette âcre et charnelle volupté qui fait crier les grands oiseaux de proie et les fauves quand les tempêtes les emportent désemparés, les chavirent au gré des rafales, quand les ouragans soufflent dans leur crinière hérissée.

— J'ai vu la Montagne, cette nuit, m'a-t-il répété... Ses yeux étaient hagards.

Puis son regard s'adoucit.

— Pardonne-moi !... Il ajouta : *Elle... Elle me tient bien !*

Il détourna la tête et lança plus avant son cha-

meau. Il m'a semblé qu'il y avait un mélange de honte et de désespoir dans son accent.

J'ai cravaché ma monture, cravaché, au passage, celle de Cegheir-ben-Cheik. Les trois méhara furieux ont mené jusqu'à la nuit noire un train forcené...

Et pour la première fois, j'ai senti une haine sourde naître, alors qu'une étrange pitié s'éveillait en mon cœur.

Je hais Antinéa ! Je plains Saint-Avit !

J'échappe à cette espèce de hantise qu'il m'avait communiquée. J'étais sous son emprise là-bas, ce soir d'aveu, sur la terrasse du bordj, face au Desert en remugle ; ma volonté semble revenir à mesure que celle de Saint-Avit l'abandonne.

Phénomène étrange qui comblerait tous les charlatans mâles ou femelles du psychisme, phénomène que j'explique parce que cette succession brusque d'événements extraordinaires avait bouleversé ma vie, la suite banale de mes pensées, de mes occupations, de mes actes quotidiens. L'idée fixe de Saint-Avit m'avait dominé, puis emporté dans une sorte de sillage, comme le courant d'eau vive emporte un être désemparé, ayant perdu toute force de direction. Je sortais du courant..., ou plutôt le courant cessait de m'entraîner.

— Antinéa ! Bah ! ai-je dit, une femme, une femme comme toutes les autres. Les Targuis ! J'ai mon revolver ! Les statues d'orichalde ! Il en a peut-être rêvé !

Nous verrons bien !

Et si tout cela n'était qu'un conte né du délire !

Et, tout d'un coup, le Hoggar a surgi de la plaine. Nous étions arrivés à hauteur de Bir-el-Garama.

— « 1881, Assassinat du Colonel Flatters ! », ai-je murmuré.

Saint-Avit a immobilisé sa monture brusquement.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans sa figure contractée.

Cegheir-ben-Cheik souriait.

— Veux-tu que nous passions par les grottes, Capitaine Saint-Avit ?

C'était midi. La Montagne se fondait dans la lumière. Les arêtes des pics et des sommets se distinguaient mal, la Montagne Noire semblait rose, percée de trous violets, et c'était l'un de ces trous que désignait Cegheir-ben-Cheik.

Saint-Avit frissonna.

— Le chemin suivi par Mohrange, gronda-t-il. ...Non ! Conduis-moi de l'autre côté, à la porte qui s'ouvre sur le Tanezrouft.

En prononçant ces dernières paroles, Saint-Avit avait recouvré le ton d'autorité et de commandement qui indiquait le Chef : le sûr Capitaine des smalas qui vont à l'aventure sur les routes des puits comblés par le Désert rouge, face au soleil qui tue, face au vent mortel des steppes, vers les embuscades, vers la mort ou le plus surhumain des triomphes. Son doigt tendu montrait la direction à suivre.

Cegheir-ben-Cheik s'inclina.

— Jusqu'au bout, Ferrières ? interrogea Saint-Avit, et son regard d'acier plongea dans le mien.

— Oui ! Jusqu'au bout, mon cher.

Et, derrière le méhari du guide, sans mot dire, nous nous enfonçâmes vers l'Est.

— Bir-el-Garama ! 1881. Assassinat du Colonel Flatters !

Sur le Désert pâle, j'ai cru voir danser des squelettes et fuir des hommes hâves, — les survivants ! — qui se nourrissaient de chair humaine (1).



(1) Historique.

CHAPITRE II

SAINT-AVIT DÉRAILLE

— Ada-el-bled-el-Kouf !

C'est le pays de la Peur, disent les Ouazils et les Sekaknas.

A notre gauche, sur le ciel de cobalt, la Montagne Noire se dresse comme un mur : ses contreforts dechiquetés surgissent à deux mille pieds au-dessus de nos têtes. A droite, la plaine de sable fuit vers les massifs du Nord.

Le Hoggar est partagé par cette vallée stérile où jadis, peut-être, coulait un fleuve paisible, conduisant vers la mer les tartanes des Atlantes ? Cette gorge relie deux solitudes : le Grand Erg et le Taniri. Les fertiles continents noyés par le Déluge sont recouverts à jamais par le sel et le sable.

Hier, nous avons refait notre provision d'eau. Une source jaillissait sous la roche, dans un coin d'ombre, et tombait en cascade dans un gouffre, puis nous sommes repartis.

Saint-Avit est en tête, un instinct le guide.

Depuis deux jours, il ne m'adresse plus la parole;

il semble passer comme en un rêve au milieu de ce pays redoutable, où tout homme rencontré est un ennemi. Parfois, des roches sombres barrent cette plaine lunaire, rongée de soleil, dévastée par la lumière, il gravit les rochers, les contourne, et reprend sa course primitive, sans se retourner, sans dire un mot.

Brusquement, la muraille s'infléchit à gauche. Les montagnes de droite s'éloignèrent. Leurs alignements réguliers s'abaissèrent, s'effacèrent en bandes bleuâtres sur le sable. Devant nous s'étendit une plaine rousse.

— Le Taniri, me dit Cegheir-ben-Cheik, dans trois jours nous atteindrons la porte.

Un sourire étrange errait sur ses lèvres.

Il descendit de chameau, entrava sa monture.

Saint-Avit, avec des regards de fou, contemplait l'immensité et, par delà l'immensité, cette muraille aux crevasses homicides, prêtes comme des gueules, à se refermer sur leurs proies.

Et je ne sais pourquoi j'ai prononcé les paroles des fidèles, moi l'incrédule.

Est-ce donc ici le pays oublié de Dieu ?

Cegheir-ben-Cheik me fixait de son regard impénétrable et j'eus l'impression que jamais, jamais je n'échapperais au Hoggar, ni au Désert, que pour toujours les griffes de cet homme pesaient sur moi.

J'ai frissonné.

Saint-Avit, les bras croisés, le casque en arrière, debout sur un rocher en pleine lumière, contemplait en extase, son tombeau.

Il n'appartient plus à la Terre. L'étreinte d'Antinéa l'emportera dans l'irréel et l'infini du Néant.

Ce soir, sortant de son mutisme, il m'a dit :

— Dans quelques semaines, mon cher Ferrières, mon cher ami, je ne serais plus... Je suis sous l'emprise de cette femme, je ne puis vaincre mon Destin... Puis, il me semble que Mohrange m'appelle et qu'il me pardonne. Ne va pas plus loin, retourne à tes spahis, aux miens, devrais-je dire.

Il sourit amèrement, un instant ses yeux errèrent dans la nuit.

Je cherche en vain un fantôme de devoir... sur les sables, continua-t-il. Mais je n'ai pas le droit de t'entraîner dans le sillage de ma folie... vers cet autre Fantôme : Antinéa ! ! Antinéa ! Ah ! vois-tu, quand je prononce son nom, la vie semble pénétrer en moi par tous les pores, une vie nouvelle, une vie exatique, à laquelle je m'éveille définitivement et pour l'Eternité ! Antinéa... !

— Depuis cinq jours, je ne te parle pas. Je l'entends, j'écoute sa voix, c'est avec elle que je poursuis une mystérieuse conversation.

Des mots étranges, des balbutiements puérils, des appels voluptueux et prenants comme des caresses, chantaient dans sa pensée vide..., et, parmi eux, ce nom revenait avant tous les autres, ce nom aux sonorités claires des métaux anciens, Antinéa ! Des sanglots lui remplissaient la gorge, des frissons faisaient claquer ses dents, son regard brillait comme celui des voyants ou des fous... C'était, dominant tout, effaçant tout, écrasant tout, dans je ne sais

quelle splendeur d'aurore surnaturelle ou divine, la vision miraculeuse, irritante comme une ènigme et troublante comme ces parfums d'orangers dans les nuits chaudes d'été, cette femme, que je sentais absurde, imbécile jusqu'à la sauvagerie, mais si merveilleusement belle, qu'elle était pour lui désormais et jusque dans la Mort : la seule Femme, la Femme aux grands yeux de félin, striés d'or lucide, pareils à un gouffre insondable au fond duquel veille le démon des Voluptés et les harpies de la Mort !

Et, de plus en plus fort, un sentiment bizarre fait de dégoût, de haine et de curiosité à l'égard d'Antinéa, de pitié à l'égard de Saint-Avit, dominait en moi-même.

— Je t'accompagnerai jusqu'au Hoggar ! ai-je répondu.

Mais il ne m'entendait pas.

Cegheir-ben-Cheik, immobile, semblait ne rien voir et ne rien entendre. Celui-là, j'ai envie de le tuer. Il me produit l'effet d'une vipère noire au service d'une araignée. Ce qui échappe aux traquenards qu'il tend par les sables va donner tête basse dans les filets de l'autre... Ce Musulman doit-il assez dédaigner ces Chrétiens capables de mourir pour une femme !

J'enrage de savoir qu'il a raison, j'enrage de répéter l'une de ses paroles :

— Dieu a créé l'Homme pour protéger sa campagne et non point pour la servir !

— Alors, pourquoi sers-tu Antinéa !

— Tu ne peux pas comprendre, m'a-t-il répondu...

— Que tous ceux qui viennent par ici périssent par

ce sabre ou périssent par Elle... qu'importe... Dieu est grand ! Oui, Dieu est grand... Il faut vraiment qu'il soit grand pour loger des mentalités de requins, de jaguars, de vampires, des âmes de serpents et de hyènes dans certains ventres et dans telles chairs d'individus.

— Dieu est grand ! comme un fou furieux, Cegheir-ben-Cheik... et je ne me suis avancé vers lui, ayant mon revolver à la main.

Il m'a regardé de son œil froid..., puis, tranquillement, a étendu sa couverture sur le sol !

— Que la nuit te soit bonne, Lieutenant Ferrière, et l'assassin du Colonel Flatters s'endormit, riant de toute sa balafre au clair de lune macabre, placide et flou, éternel comme la bêtise humaine.

⁂

Des désirs brûlaient Saint-Avit, des désirs violents qui lui fouettaient le sang, le dressaient narines ouvertes, la face penchée dans la direction du Sud, mettaient une sueur glacée à ses tempes douloureuses et traversaient son cerveau de souffrances qui le faisaient gémir. Il s'abattit sur la dune.

— Antinéa ! Antinéa ! !

— Quel filtre lui avait-elle donc fait boire lors de cette nuit d'amour extasiée qu'il avait passée sur ses lèvres, au creux de ses seins, sur ses hanches ? ...Quel filtre leur avait-elle fait boire à tous ?

J'ai peur.

Je suis allé fumer une cigarette, j'ai fait sauver

une hyène que l'odeur des chameaux attirait dans nos parages. La bête a ricané. Il m'a semblé qu'elle venait réclamer Saint-Avit avant l'heure.

Je ne sais plus si mon compagnon m'inspire du mépris ou de la pitié. J'ai accueilli cette pensée avec sérénité, il me semble que, pour l'honneur de Saint-Avit, il serait préférable que son corps soit dévoré par cette chercheuse de charognes que de servir d'ornement au hall d'une Antinéa.

En rentrant, j'ai retrouvé le Saint-Avit de naguère et me suis reproché la brutalité de mes sentiments.

Il fumait en contemplant les étoiles. Le trouble indicible qui lui torturait l'esprit avait fait place à un calme étrange presque effrayant.

Nous causâmes longtemps. Il me rappela son arrivée à Hassi-Inifeld, s'excusa de sa brusquerie, de cette sorte d'exaspération fébrile qui m'avait étonné et exaspéré.

— C'était compréhensible, n'est-ce pas mon cher camarade.

— Oui, maintenant, je sais.

Puis, il se prit à fredonner la chanson des Joyeux, la chanson des pauvres diables qui vont gueulant leur haine nostalgique et leur férocité sur les routes du bagne où les rejette la Civilisation :

A la Bastille, à la Bastille,
On aime bien, on aime bien,
Nini Peau d'Chien,
Elle est si belle et si gentille,
A la Bastille.

Brusquement, il revint à notre première conversation.

— Tu sais ? tu sais que j'ai tué Mohrange, c'est tout. Tu ignores que je me mépris profondément de n'avoir pas résisté à Antinéa, à l'influence de la femme. Ces Apaches, ces Joyeux valent mieux que nous, et, quand ils s'égorgent entre eux, ils étranglent d'abord la femelle qui les excite à se battre. C'est cette femme que j'aurais dû assassiner. Et moi aussi je la regrette, ma Nini Peau d'Chien ; apaches contre apaches. Ah ! Ah ! Ah ! la mienne est au Hoggar, mon crime est celui de tous les hommes en viscopes ou en képis, que des gueuses en cottes de laine ou de dentelles, ont rendus esclaves de leur viande, de leur sale viande ! L'on devrait restaurer le droit au viol !

Son mauvais rire l'avait repris.

Il continua, triste... « Oui, je sens défaillir ma raison, où est-elle cette ironie légère et souriante que nous enseignait notre vieille barbe professorale ?... Vois-tu, le secret de la vie n'est point dans les livres, il n'est point dans les morales humaines, tous les hommes d'aujourd'hui sont des ahuris, des forcenés ou des fous, fabriqués par les morales et les habitudes : il suffit d'un rien, d'un geste, de deux yeux de femme pour que l'heure absurde qui tue la vie vaille la peine d'être vécue... L'on aime, l'on assassine, l'on meurt ! Ne suis-je pas un être original ? Je suis à peu près le seul homme qui puisse fixer la date de sa mort ! Que ce soit le *timsi-tan-elâkhart* des Touaregs, Iblis ou Lucifer, les *andjelousen* ou saint Pierre

qui m'attendent, que m'importe : face à toutes ces forces incompréhensibles qui dominent notre nature, nos pitoyables nerfs et nos cerveaux creux, je ne me sens pas coupable.

— Même d'avoir tué Mohrange ? »

Il me saisit fébrilement le bras, ses yeux se firent durs. Je compris qu'il souffrait atrocement, que deux êtres différents étaient aux prises en lui-même : le Saint-Avit naturellement bon, généreux, enthousiaste, celui qui plaignait les Joyeux sur la route de Douera et le Capitaine : l'individu, le fantoche qui veut être l'Homme... Il desserra son étreinte, puis éclata de rire :

— Tiens ! va te coucher, tu es bête comme un Conseil de Guerre...

Il s'étendit sur le sable et s'endormit paisiblement.

Cegheir-ben-Cheik, accoudé, nous observait. La bête de chasse surveillait sa proie.

*
**

Je ne me souviens pas avoir autant détesté la civilisation que ce soir-là.

Cegheir-ben-Cheik, Saint-Avit et moi constituons, certes, un trio sensationnel. Le Targui symbolise la bête libre, inerte quand elle est repue, heureuse de s'ébrouer à l'aise, prête à tous les carnages si l'on vient troubler sa digestion, entrant en fureur si on lui montre les grilles d'une ménagerie... Saint-Avit et moi symbolisons les dompteurs et les traqueurs qui fournissent en fauves les cages européennes.

— Civilisation ! question d'appétit ! Pour l'heure, les dompteurs sont dans les griffes des bêtes féroces et font sotte figure : l'un de détraqué et moi... moi d'imbécile, parbleu ! car, enfin, qu'est-ce que je suis venu... f... par ici et pour le compte de qui ? Qu'on me le dise !

Cegheir-ben-Cheik ronfle, le mufle dans le sable. Saint-Avit palpite comme une tanche qui aurait sauté sur la berge. Ils sont, au Désert, quelques centaines de mille qui ronflent comme le Targui et ne demandent qu'à dormir pendant des siècles entiers. Nous éprouvons le besoin de remuer tout, de bouleverser tout ; pour mettre une plume de plus sur le crâne de nos femmes, nous ficherions le feu à la lune, et, pour ajouter un dessert à notre repas, nous ferions massacrer tous les nègres dessous et tous les perroquets sur les cocotiers ! Je ne sais si je trouverai le *Critias* de Platon au Hoggar, mais j'évoque certaines phrases dont nous pourrions tous faire notre profit :

« C'est une tradition passée de l'Egypte en Grèce qu'un Dieu ennemi des hommes et ennemi du repos est l'inventeur de la Science. Il est donc facile de comprendre le sort de Prométhée, car il n'apparaît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent plus de bien que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus.

» *Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baiser et embrasser le feu la première fois qu'il le vit, mais Prometheus lui cria : « Satyre, tu pleureras la barbe de ton » menton, car il brûle quand on y touche.* »

A quoi donc ont servi les immenses travaux des

hommes, leurs sciences approfondies, leurs inventions les plus pacifiques mêmes, si ce n'est à satisfaire le fol orgueil de quelques-uns et à faciliter l'asservissement du plus grand nombre !

Les êtres sont devenus méchants, tristes, hargneux, qui donc leur apprendra la haine de cette civilisation matérielle que les contemplatifs des pays musulmans et Cegheir-ben-Cheik en particulier semblent détester de toute la force de leur instinct.

Qu'on admire tant qu'on voudra notre Société polie et policée, il n'en est pas moins vrai qu'elle porte les individus à s'entre-haïr à mesure que leurs intérêts croissent avec leurs besoins. Et l'on ne veut pas comprendre qu'un jour, lassés de leurs efforts stériles, succombant sous le poids des travaux, leurrés par des idéals successifs et faux, les masses, en révolte, aident à l'écroulement de l'édifice qu'elles ont bâti pour des maîtres indignes.

Ce Targui est-il, oui ou non, plus civilisé que moi, ou que Saint-Avit ? Je ne suis pas éloigné de croire que son métier de rabatteur d'hommes n'est pas plus ignoble que notre métier de rabatteur de richesses. Il met des conquérants aux pieds d'une Femme, il pourvoit de mâles une hystérique couronnée du pschent divin ; nous pourvoyons de banquiers, de financiers, de politiciens, les sérails d'hommes de nos actrices et demi-mondaines les plus vaines et, partant, les plus réputées.

Qu'on me prouve donc que chaque homme gagne à servir les autres ! Je crois fort qu'il gagne plus encore à leur nuire, et c'est pourquoi Cegheir-ben-

Cheik a droit de prendre place parmi ceux de notre race. Le tort fait à autrui n'est-il pas toujours plus lucratif que les services qu'on peut lui rendre ?... A mon avis, il n'est qu'une morale en honneur de nos jours, qu'une théorie à faire triompher par le monde, et c'est à quoi nous servons, nous soldats, hommes de l'Honneur et du Devoir, sous couvert de desseins humanitaires et patriotiques : apprendre aux hommes à se détruire en se souriant et à s'assurer l'impunité par la loi. « C'est à quoi, dit le Sage, les puissants emploient toutes leurs forces et les faibles toutes leurs ruses. »

...Par cette nuit d'opale, où les astres fondant en pluies d'or jettent des poussières de clarté, là-bas, Antinéa attend sa proie..., là-bas, sur les sommets de cette montagne dont les hautes portes surgissent du Tifedest, une femme dont la beauté de convention se rehausse de tout l'artifice et le lucre créés par cent générations d'hommes ... attend deux hommes pour les faire mourir !

...Allons ! toute paradoxale qu'elle puisse sembler, l'aventure est banale, mais mérite d'être conduite jusqu'au bout.

J'étais fou de vouloir étrangler Cegheir-ben-Cheik.

— Antinéa ! Antinéa !

C'est Saint-Avit qui crie et qui rêve ! En voilà un qui porte dans ses nerfs tout l'énervement des siècles disparus. A le voir dormir, je sens bien que le Targui s'embarrasse de moins de scrupules quand il désire une femme... Capitaine de Saint-Avit, tu fais mentir tes ancêtres : quand une vierge leur plaisait,

ils connaissaient de sûrs moyens pour l'emmener à raison, et crois-tu qu'elle s'en plaignait ! Pitoyable amoureux, qui ne sait point que le viol... c'est le plaisir sans la faute... Bizarre Don Quichotte, encore plus étrange écuyer que cette incarnation ioggaren de Sancho, en route, avec son maître, vers le Tobosco du Hoggar !...

Mais, bon Dieu ! pourquoi fallait-il que le Ministre l'envoie à Hassi-Inifeld me fourrer pareils moulins à vent dans le crâne !

CHAPITRE III

TUÉ !

Nous approchions de l'Oued Timissao. Notre cheminions dans les dunes. L'œil découvrait une étendue de terrains nus et tourmentés, caillouteux, brûlés, une ligne bleue : l'Oued, et derrière l'Oued, le Hoggar.

Une balle siffla soudain à mes oreilles.

— Mais, l'on nous attaque, hurla Saint-Avit, que le bruit de la détonation avait secoué brusquement et fait sortir de sa torpeur.

Cegheir-ben-Cheik fit faire volte-face à son méhari et, immobile, la main au-dessus des yeux, examina l'alentour. La Taniri était vide.

Nous avions détaché nos carabines, déjà Saint-Avit gagnait le sommet d'une dune, lorsque brusquement un fort parti de Touaregs surgit d'un repli de terrain sur le pays jaune.

Nos deux coups partirent ensemble, un chameau s'écroula, atteint en pleine tête, un homme culbuta par-dessus le col de sa monture.

Cegheir-ben-Cheik eut alors un mouvement de surprise qui ne m'échappa point. Il n'avait pas cessé d'observer nos ennemis et son visage impassible reflétait le plus profond étonnement. Ce Targui devait être d'une redoutable adresse, pourquoi n'avait-il point tiré ?

Le groupe ennemi s'immobilisa : un Ioggaren agita sa lance.

— Ne tire pas, Capitaine de Saint-Avit, cria Cegheir-ben-Cheik, ces gens veulent savoir qui nous sommes !

Mon compagnon avait fait coucher son chameau et ajustait froidement, sûr de toucher son homme à chaque coup. Il avait posé son sabre et son revolver à portée de sa main, en soldat décidé à faire payer sa vie le plus cher possible. Je l'imitai.

— Viens ici, Ferrières, fais coucher ton chameau face au sud. Que nous veulent donc ces sauvages !

Cette menace de bataille avait transformé Saint-Avit, je crois qu'à cette heure il eût renoncé à Antinéa pour charger à la tête de cinquante spahis, les Targuis rangés en demi-cercle, et qui attendaient Cegheir-ben-Cheik.

— Je sens la trahison, mon cher, me dit Saint-Avit, alors que je m'allongeais près de lui.

— Regarde.

Cegheir-ben-Cheik avait rejoint le groupe des Ioggaren.

Un instant, il nous sembla que des pourparlers s'engageaient, puis brusquement, sans que rien ait pu le laisser prévoir, Cegheir-ben-Cheik fut entouré,

désarçonné et jeté comme un paquet sur son méhari.

— En selle ! cria Saint-Avit.

— En selle ! ai-je répété.

— Essayons de dépister la horde dans les sentiers de la montagne, filons droit sur l'Oued Timissao.

Le Désert sous l'intense lumière apparaissait comme un grand brasier de feu blanc, nos méhara haletaient, filaient comme des bêtes d'autre monde en un paysage du Dante, la meute démoniaque hurlait derrière nous.

Une salve nous enveloppa de balles, comme d'un essaim de guêpes.

— Ils tirent mal, dis-je.

— Tu trouves, me répliqua Saint-Avit, je crois fort que mon casque est troué.

Nous abordions un terrain en pente qui dévalait jusqu'à une petite plaine de sable, au delà c'était l'Oued Timissao. Les grandes touffes de *retem* fuyaient sous les pas des méhara, la vitesse faisait siffler le vent à nos oreilles, nous descendions la pente à une allure vertigineuse, et nos méhara s'éclaboussaient de sable en pénétrant de nouveau dans la mer jaune des dunes.

— L'Oued ! cria Saint-Avit. Avant de le traverser, il faut que je démolisse quelques-uns de ces Canaques. En méhariste consommé, il s'agenouilla sur la selle, fit face en arrière et ouvrit un feu rapide sur le peloton targui qui apparaissait à la crête. Les balles portèrent dans ce tas d'hommes et de

chameaux. Pêle-mêle, gens et bêtes roulèrent. Je vidai également le magasin de mon arme sur la masse sombre, et nous fîmes faire demi-tour à nos montures.

Quelques touffes de retem croissaient sur les bords de l'Oued Timissao. Un turban noir, puis deux, puis dix surgirent soudain des touffes. Un guerrier fit un signe bizarre et une grêle de balles chut sur nous. Les Targuis avaient su rabattre le gibier vers l'embuscade. Nos deux méhara roulèrent sur le sable, tués raide, les coups pointés patiemment dans la sécurité de ce guet-apens avaient tous portés.

Je fus projeté violemment à terre, je me relevai ; déjà Saint-Avit avait le revolver et le sabre en main, le sang coulait d'une blessure légère qu'il avait reçue à l'épaule gauche.

Trentes têtes hurlantes émergèrent, alors qu'en un vacarme d'enfer, le peloton des Targuis montés arrivait sur nous.

Un ennemi tomba, le crâne fracassé, Saint-Avit lui avait brûlé la cervelle ; de son sabre, il fauchait dans la masse des assaillants, la lutte l'enflammait comme tous ceux qui sont courageux et qui sont nés braves. Je l'imitai ; pendant plusieurs minutes je n'entendis que le bruit des lances heurtant mon sabre, des cris de rage répondant aux coups de pointe et de revolver ; d'un revers, j'avais abattu un bras, d'un coup de droit, troué la poitrine d'un grand Targui que j'avais acculé à la rive. Il dégringola, les bras écartés, entraînant dans sa chute

deux ennemis. Je fus ramené sur Saint-Avit par un groupe compact. Lui, ressemblait à un boucher, sa veste blanche était rouge, le sang couvrait sa poitrine et son visage.

— Adieu, Ferrières ! me cria-t-il.

— Adieu, de Saint-Avit !

Nos sabres se tendirent l'un vers l'autre puisque nos mains ne pouvaient se joindre. Mais à ce moment, j'ai souvenance d'une bousculade terrible, je fus chaviré sur le sol, roulé, mes mains glissèrent, impuissantes, sur des peaux nues et huileuses, un instant j'aperçus encore Saint-Avit qui essayait de se frayer, parmi les guerriers targuis, un chemin à coups de latte. Je fus saisi, enlevé, jeté sur un chameau, et il me sembla que Saint-Avit tombait enfin, sous les coups de plusieurs ennemis, en un éblouissement rouge, d'acier, de sang et de soleil...



Quand je revins à moi, l'occident était pourpre, j'étais couché sur le sable et solidement garotté. Cegheir-ben-Cheik, impassible, me regardait : nous étions seuls.

— Saint-Avit ? ai-je demandé d'une voix fiévreuse.

Il me répondit tristement :

« Le prophète permet au juste de laisser, une fois dans son existence, la pitié parler dans son cœur plus haut que le devoir. Saint-Avit m'avait sauvé la vie, et tu sais que je lui avais rendu la liberté. »

— Ne pouvais-tu donc le défendre ?

— L'Amenokal avait reçu des ordres précis. J'ai protesté, mon intention était de vous ramener tous deux à Hassi-Inifeld, je te jure, Sidi Lieutenant, que ma langue ne ment point. Antinéa avait parlé, et Antinéa, tu le sais, m'a recueilli lorsque traqué d'Ouallen à Ghat et par tous les territoires du Sud, je fuyais devant vos spahis.

— Oui, je sais qu'elle a donné asile à l'assassin du Colonel Flatters et qu'elle attend le retour de l'assassin du Capitaine Saint-Avit !

Cegheir-ben-Cheik laissa tomber sur moi un regard où il y avait plus de tristesse que de mépris.

— Le prophète défend de trahir même l'homme qui s'abrite sous la tente d'un ennemi, pourquoi donc aurais-je trahi le Capitaine Saint-Avit, Lieutenant Ferrières ?

Antinéa lui a réservé la mort des braves. »

— Antinéa !

— Oui, c'est elle, elle seule qui l'a voulu.

« Je ne sais pas pourquoi : Mektoub. »

Et le Targui s'abima dans une de ces réflexions profondes, particulières aux musulmans, où toute idée paraît se fondre en un songe d'au-delà.

Antinéa avait fait massacrer Saint-Avit. Mais alors, pourquoi avait-elle envoyé Cegheir-ben-Cheik à Hassi-Inifeld ? Pourquoi ses Targuis m'avaient-ils épargné ? La fièvre faisait battre mes tempes, le sang affluait à mon cerveau, et soudain j'eus l'étrange et nette vision d'une Antinéa torturée par le remords et l'amour, voulant supprimer

celui que je n'osais appeler son complice, car enfin Saint-Avit n'avait été que la victime de cette goule ! Elle l'avait appelé, sachant qu'il ne résisterait pas à l'ordre impérieux des souvenances et que la lâcheté de la chair triomphe de toutes les volontés.

Etait-ce par un raffinement de cruauté qu'elle l'avait fait assassiner alors qu'il touchait au but, alors qu'il voyait, dans le lointain, s'ouvrir la paradisiaque porte de l'Enfer Tinifar !

Etait-ce tout simplement parce que les spahis de Saint-Avit, soutenus par l'artillerie dont avait parlé Morhange, pouvaient envahir le Hoggar et tracer, à l'amant victorieux et vengeur, le passage à coups de sabre.

Cegheir-ben-Cheik desserrait mes liens ; son visage ne conservait pas cette impassibilité cruelle qui me l'avait rendu odieux.

Je compris que cet homme avait voué une fervente amitié à mon malheureux compagnon !

— Mais où donc ont-ils jeté son cadavre ? lui criai-je.

L'accent de ma voix le troubla.

— Regarde, Sidi Lieutenant.

A quelques pas de nous, s'élevait un petit tertre de sable que le soleil couchant bleuissait : un casque dominait le tumulus.

— C'est là, me dit Cegheir-ben-Cheik, que repose le Capitaine de Saint-Avit. J'ai récité sur son corps les prières des croyants, car je n'en connais point d'autres, je lui ai fait rendre les honneurs qu'on doit

à tous les vaillants : qu'il dorme dans le sein de Dieu ! Allah kbar ! (1)

Je me suis levé, je chancelais, je suis tombé à genoux sur le sable... J'ai prié, moi qui ne savais plus les oraisons de mon jeune âge. Qu'ai-je dit ? Je ne m'en souviens plus ; ce silence, ce désert, cette mort, tout cela m'écrasait.

Des lueurs orangées irradièrent un moment les montagnes sombres, la grande paix des soirs sahariens brassait de la quiétude dans l'air calme ; un instant, j'ai songé à la fin tragique de la petite Tanitt Zergha, morte de soif aux confins du Tanezrouft, j'ai rapproché les destinées de ces deux êtres qui s'étaient aimés dans ce pays de la peur, dans ce pays de la mort.

J'ai fait une croix avec deux branches de *retem.*

J'ai pris le casque, cherché une pierre, j'ai écrit sur une page arrachée à mon calepin :

« CAPITAINE DE SAINT-AVIT ! »

J'ai posé ce papier sur la tombe, la pierre sur le papier, et le casque sur la pierre.

Qu'il dorme bercé par la rude plainte du vent du Désert !

Qu'il dorme enseveli dans le linceul roux, dans le linceul mouvant des dunes !

La force extraordinaire qu'une effervescence pas-

(1) Dieu est grand !

sagère m'avait donnée m'abandonna brusquement. J'entendis à peine Cegheir-ben-Cheik qui me disait :

— Les guerriers nous ont laissés seuls ici, par respect pour celui qui n'est plus, mais j'ai promis, sur ton honneur et sur le mien, de t'amener au Hoggar.

J'ai senti qu'il me hissait sur un chameau. Il m'a semblé que les premières étoiles, que la masse tragique de la montagne, tournoyaient dans la nuit bleue, puis ma conscience des choses sombra dans le vertige.

CHAPITRE IV

AU HOGGAR !

— Où suis-je ? Le jour se levait.

Je me frottai les yeux, je me souvins.

— Ah ! oui ! je suis au Hoggar ! Saint-Avit est tué. La froide sensation de la mort me pénétra l'âme d'une douleur atroce.

J'étais dans une salle oblongue, tapissée de velours bleu. Les Targuis blancs m'avaient débarrassé de mes liens et je reposais, vêtu d'un pyjama de soie verte marqué à mes initiales, sur un lit bas d'ébène incrusté de nacre et de santal. Une immense baie vitrée, faisant porte, ouvrait sur l'azur opalin d'un ciel inconnu. Et je me souvins de la description que Saint-Avit m'avait faite du Palais d'Antinéa : « Le sol, les parois incurvées, le plafond étaient d'une espèce de marbre veiné comme du porphyre, plaqués d'un bizarre métal, plus pâle que l'or, plus foncé que l'argent, recouvert en cet instant de la buée de l'air matinal qui entrait à profusion par la baie. » Je reconnus l'orychalde, et l'idée d'aller rendre visite aux statues monta impérieuse à mon cerveau.

D'un bond, je fus hors du lit. Un uniforme blanc soigneusement plié et repassé était posé sur un guéridon de citronnier. Je m'habillai. J'ouvris la baie. Elle donnait sur le balcon, sur ce fameux balcon surplombant le vide et accroché au flanc même de la montagne. « Au-dessus de moi, l'azur ; au-dessous, ceint de toutes parts par des pics qui lui faisaient une ceinture continue et inviolable », je reconnus le jardin, semblable à ces jardins que les grands chefs du Sud aiment entretenir à proximité de leur demeure dans un des coins les plus frais de l'oasis. Des palmiers où s'irisait la lumière matinale et, sous les hautes palmes balancées par la brise, des figuiers, des grenadiers, des citronniers, des orangers, des arbousiers : un épanouissement de fruits grenats, améthystes et or dans une gamme expressive de verdure. La Seguia était, ici, la cascade qui descendait des pics neigeux dominant cette féerie alpestre et saharienne, l'eau blanche calmée se faisait bleue et aboutissait, chantante, parmi des gommiers et des bananiers lourds de fruits, en un intense fouillis de menthes et d'iris, au petit lac japonais qui déterminait le centre de ce puits.

— Un jardin anglais dans la palmeraie, ai-je pensé souriant.

J'ai suivi le balcon : il se terminait brusquement sur la gauche. Je suis revenu sur mes pas et suis passé devant la baie de ma chambre : des Targuis veillaient à l'autre extrémité du balcon.

— Je suis bien au Hoggar ! Réfléchissons.

La chambre aux momies ne doit pas donner sur

le jardin. Ce doit être une espèce de salle funéraire et de chapelle, un caveau — royal — situé au centre de ce palais de troglodytes. Les Pharaons en auraient décidé ainsi. Rhamsès n'aurait pas voulu qu'un jet de lumière, qu'un semblant de lueur vînt offenser ses augustes mânes. Tout un peuple s'est éreinté à construire les Pyramides, Antinéa et ses ancêtres égyptiens ou tinifars n'ont pas dû ménager les terrassiers touaregs, les esclaves, les prisonniers qui creusèrent ces galeries de termites gigantesques.

Je rentrai dans ma chambre. Une tenture de cuir d'antilope violemment bariolée de violet et de rouge, frangée de lanières vertes, pendait sur une porte. Je la soulevai. J'ouvris la porte. Une bouffée d'air frais un peu humide me frappa le visage. Une galerie sombre, au bout de laquelle je devinai un escalier, s'ouvrait devant moi.

Je longeai la galerie, descendis plusieurs escaliers, suivis d'interminables couloirs circulaires, en pente, semblables à ces chemins intérieurs que nos féodaux aimaient à faire construire à l'intérieur de leurs donjons et qui permettaient aux cavaliers et belles dames de parvenir en voiture jusqu'au sommet des tours.

— Au diable l'orientation ! murmurai-je. A tout instant, je pensais me heurter à quelque sentinelle, à quelque Targui blanc, immobile fantôme oublié dans cette pénombre par le mauvais Esprit de ces catacombes.

Je ne sais comment je parvins devant un lourd portail de bois brut, tout incrusté d'hiéroglyphes, de

caractères hébreux, grecs et arabes. Je reconnus la porte que m'avait décrite Saint-Avit.

Une émotion étrange s'empara de moi.

Il me sembla que j'allais pénétrer dans ma propre tombe... Et... ces fantômes, ces revenants bruns qui dormaient debout dans leur enveloppe d'orychalde. L'on peut être sceptique comme le pire des païens, tous ces siècles superposés de superstitions, de croyances bizarres, nous font naître avec un cerveau frappé d'images, comme les écus sont frappés d'une effigie au sortir du moule. Il faut des millénaires pour effacer ça !

— Bah ! dis-je, les morts sont moins à craindre que les vivants.

Je fis fonctionner la serrure. J'étais dans la salle.

D'abord, je ne distinguai rien.

« L'éclairage volontairement restreint consistait toujours en douze énormes lampes de cuivre, formant colonnes, posées à même le sol, brillantes de larges flammes rouges. Ces douze lampadaires géants (chacun avait environ trois mètres de hauteur) étaient disposés en une sorte de couronne (1). » En m'approchant, je discernai une masse sombre et, surgissant de cette masse de rocs noirs, parmi des petits palmiers et des plantes d'eau, une source qui disparaissait, bue aussitôt par le sol.

Je reconnus les immenses sièges naturels taillés dans le rocher. Les brûle-parfums étaient éteints.

(1) Voir *l'Atlantide*.

Je les examinai. Ils étaient pleins d'encens, de santal et de musc...

— Dans quelques instants, dis-je, la prêtresse viendra officier !

Une petite veilleuse chrétienne était suspendue à la voûte et descendait au bout d'une mince chaîne, brillant d'or, jusqu'à dix pieds du sol.

— Cette veilleuse n'existait pas naguère, ai-je pensé, mais, par contre, où sont donc passées les statues d'orychalde ? Je voudrais bien revoir, cependant, ce brave Colonel Von Witmann, disparu du côté d'Agadès. Ce hobereau sec et rasé. incarnant la parfaite aristocratie allemande, et l'aristocratie de tous les pays qu'une révolution populaire n'a pas encore ramenée à un juste debré de la mesure, m'avait fait infliger quinze jours d'arrêts, parce que j'étais resté ahuri devant son casque à -pointe et que j'avais oublié de le saluer.

Et il y avait Louis de Maillefeu, mon camarade à Provins, alors que j'étais en garnison dans cette petite ville dormeuse, écrasée par un passé trop lourd. De Bréhville, Maillefeu et moi, nous formions un trio d'inséparables amis.

Mais je ne distinguais rien. Les cent-vingt niches, les fameuses alvéoles semblaient avoir disparu.

— Quelle est cette nouvelle diablerie, ai-je murmuré, ou Saint-Avit a-t-il rêvé ?

Je m'approchai de la muraille circulaire. Une tapisserie lourde, immense, une tapisserie de deuil était tendue autour de la salle. Les alvéoles funèbres

étaient recouvertes. Je soulevai l'étoffe étrange. Une niche m'apparut. La niche était vide.

Je fis le tour. Il n'y avait aucune statue dans la salle funèbre. Les momies macabres avaient disparu. Je revins sur mes pas, attiré par la lueur vacillante de la veilleuse rouge. Mais, à ce moment, il me sembla que quelqu'un essayait d'ouvrir la porte.

D'un bond, je me jetai derrière la fontaine et, retenant ma respiration, accroupi, j'attendis.

Le lourd portail s'ouvrit.

CHAPITRE V

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE ROUGE

Une forme blanche parut. Une femme voilée, pieds nus, enveloppée d'un immense péplum, s'avançait lentement vers les lampadaires et les brûle-parfums. L'ombre semblait la porter, tant sa marche était silencieuse.

Elle pencha une flamme rouge. L'odeur du musc et de l'encens s'épandit en volutes.

Mystérieusement, la petite veilleuse s'illumina, une lumière intense jaillit de cette petite âme de feu.

Et je faillis crier. Devant moi, accroché à la tapisserie, là, surgissant du noir, un tableau représentait un officier de spahis en grandeur naturelle. Je reconnus ce visage plein et coloré, ces yeux bleus et rieurs, ces cheveux blanchis par le doute, cette bouche indulgente et fine, ce large front de poète ou d'apôtre.

— Le Capitaine Mohrange !

La peinture était excellente. Ce tableau était un chef-d'œuvre, autant que je pouvais en juger. L'ar-

tiste avait laissé errer sur ce visage, qui respirait la vertu et la bonté, un air de mélancolie et de souffrance presque divin.

Une inscription latine brillait sur l'émail d'une plaque noire diserée d'or :

« *Quod custodit Christus, non tollit Terra.* »

« La Terre n'enlève pas ce que garde le Christ. »

Il me sembla qu'un faible gémissement troublait le silence sépulcral de *la chambre de marbre rouge.*

Au pied d'un sarcophage, la femme s'était agenouillée, son corps entier semblait se tendre vers l'Image presque irréelle, ses mains imploraient infiniment, je ne sais quel pardon, je ne sais quelle grâce ; sa tête s'était renversée en arrière et, en ses yeux, je sentais que devait vivre l'extase hallucinée des êtres qu'accable une douleur surhumaine.

Elle avait relevé son voile, élevait ses lèvres pour boire, à la coupe mystique des sacrées indulgences, le calme qu'elle cherchait en vain. Et, subitement, elle s'écroula dans la pose des pleureuses berbères : les bras nus sur les dalles glacées, le front sur les bras, elle sanglotait.

Je n'osais bouger !

Qui était cette femme ?

Quelle était cette amante éperdue ?

Elle s'était redressée. Une dernière fois, ses mains se tendirent implorantes vers Mohrange, elle ramena son voile sur son visage, chargea d'encens les brûle-parfums, vérifia avec cette minutie superstitieuse et particulière aux femmes les lampadaires et les larges flames rouges. Puis, lentement, glissant sur les

dalles, la tête basse, elle s'en fut, sans se retourner, ouvrit la porte et silencieusement disparut.

Mohrange souriait.

Et quelle voix soudaine répondit à cette question que pour la centième fois je me posais :

— Quelle est donc cette femme ? quelle femme est donc capable d'aimer d'un pareil amour un pareil homme ?

Quelle voix légèrement ironique et douloureuse me répondit, alors qu'un cri d'horreur et de défi s'échappait de ma gorge ?

— N'as-tu pas reconnu Antinéa ?

— Antinéa ! !

J'ai bondi dans les escaliers comme un fou, comme si la Mort était derrière moi. Antinéa ! !

Un appel de corne, une rumeur, je compris que le Hoggar s'éveillait. Je bousculai deux Targuis blancs ahuris et me précipitai, haletant, dans ma chambre, une sueur froide au front, la fièvre dans les veines.



Un Targui m'apporta le déjeuner du matin et, sur le plateau d'argent, une lettre était posée.

J'ouvris la lettre :

« Il est permis au Lieutenant Ferrières de circuler dans les différentes parties du Palais et sur les balcons, exception faite pour la terrasse inférieure reliée à la pelouse par l'escalier de marbre rose. »

Pour cachet : deux Uræus enlacés.

— Bon ! ai-je murmuré, lors de ma première sortie nocturne, j'irai visiter la terrasse inférieure.

Je sentais un vide immense dans ma pensée. J'éprouvais une étrange lassitude intérieure. Tout ce qui m'entourait, ces objets inconnus, rassemblés autour de moi, ne m'intéressaient pas. C'est sans curiosité que mes regards se posaient sur d'élégants dessins de mosaïque polychrome, sur des bronzes, sur les lumineuses fresques des murailles, les veines glauques qui couraient le long des colonnes de marbre de Djijelli, les découpures profondes des feuilles des chapiteaux d'où tombaient des ombres noires et violentes. D'un air distrait, je regardais les bibelots épars, posés sur des petites tables de citronnier et d'alycanthe au pied d'argent massif, ces meubles d'ivoire et de citre qu'une main habile avait disposés, en mon honneur, dans cette chambre qui pour toujours devait être la mienne.

— L'on ne sort pas d'ici, ai-je pensé, alors il faut essayer d'y vivre.

Peu à peu, à cette espèce d'abattement, succéda un calme étrange. Une torpeur irrésistible s'empara de moi, et, lourdement vaincu par cette fatigue de plusieurs semaines, par toutes ces émotions diverses, je sombrai comme une brute dans un sommeil, qui me semblait ne devoir jamais finir.



Combien de temps ai-je dormi?

A mon réveil, disposé à portée de ma main, un

repas froid était servi. J'ai mangé de fort bon appétit. Il faisait nuit. Un bruit mystérieux montait de la palmeraie. Je suis sorti sur le balcon.

Des torches brûlaient dans l'obscurité et projetaient des ombres fantastiques par intermittences, sur les rocs de la montagne, surgissant en pleine lumière. Rapetissés par l'éloignement, des Targuis par groupe allaient et venaient du Palais à un trou sombre que je jugeai être une grotte.

Une roche colossale découpait, dans la clarté des torches au-dessus de l'ouverture béante, une ombre bizarre et vaguement effrayante. Au loin, les pics fantômes semblaient des êtres formidables surveillant quelque diabolique travail, du fond des espaces stellaires. Un coup de vent subitement tiède passa au ras du sol, se propagea comme une menace ou une confidence obscure, un chuchotement de la nuit et m'apporta une rumeur confuse de voix.

Un cortège sortait du palais. Des Targuis noirs en armes formaient la haie. Des Targuis blancs, quatre par quatre, portaient sur leurs épaules des caisses étroites et longues... J'en contai cinquante-trois !

— Cinquante-trois ! mais il y avait cinquante-trois statues d'orychalde dans la salle de marbre rouge !

Et je compris que Saint-Avit ne m'avait point menti : ce déménagement macabre était celui des Amants de la Reine, en route vers leur dernière demeure. Tous avaient cédé la place à Mohrange !

Un par un, les cercueils furent engouffrés dans le gigantesque tombeau. Puis, lorsque le dernier, celui

de Maillefeu peut-être, eut pénétré à l'intérieur, soulevé par huit bras d'hommes, la roche descendit lentement, et docile vint clore, sans bruit apparent, l'entrée de la souterraine nécropole.

— Antinéa ! Mohrange !

Je revis le tableau de la salle de marbre rouge, je revis toute la scène d'amour et de prière désespérée, et je sentis que l'ombre du martyr me protégeait. Je me redressai plus fort, prêt à toutes les luttes possibles, prêt à affronter les colères et les bizarreries cruelles de la Reine vaincue.

Les torches s'éteignirent. La nuit se referma. Quelques appels se firent entendre. Les sentinelles répondirent par des cris rauques. Tout se tut, en une immobilité et un silence de cimetière. L'aube colorait de lilas les cimes de neige. Je rentrai dans ma chambre.

CHAPITRE VI

LA TOMBE DE MOHRANGE

Voici huit jours que dure ma captivité. Antinéa ne m'a point demandé. Les Targuis blancs me servent, vont viennent silencieux. Je suis libre, relativement libre, car des sentinelles montent une garde régulière de nuit et de jour au bout de la galerie extérieure, à droite... Le Mesge ! Le Pasteur ! L'hetmann de Jetomir ! Je n'ai vu personne et ne suis point pressé de faire connaissance avec ces trois personnages.

Hier, m'apercevant sur le balcon où je fumais un cigare, Cegheir-ben-Cheik m'a salué. Il causait avec une petite mauresque qui portait un panier d'oranges sur sa tête et se sauva lorsqu'elle m'aperçut.

Ce soir, l'air nocturne est tiède. Le ciel clair, éblouissant de constellations, s'est soudain couvert. La nuit est d'encre.

J'ai décidé de découvrir à tout prix la tombe de Mohrange !

— Puisqu'il m'est défendu de descendre sur la ter-

rasse inférieure, ai-je pensé, c'est que Sa Majesté doit y cacher quelque secret cher à son cœur.

· Je risque les arrêts de rigueur, ai-je dit en riant, ils ne seront pas plus pénibles que les arrêts simples. L'on est aussi libre dans une chambre que dans un palais, l'essentiel est de savoir employer sa liberté.

Je liai bout à bout deux légères couvertures de soie brune et une espèce de long châle qui recouvrait mon lit. Je sortis sur le balcon. Le ciel était toujours chargé de nuages. J'apercevais à peine les deux Targuis qui causaient à voix basse à l'autre bout. Je contournai rapidement l'angle du mur. J'attachai solidement la pièce de cachemire à la balustrade de pierre et me laissai glisser. Mes pieds rencontrèrent soudain une corniche : la corniche dominait de vingt pieds seulement la terrasse inférieure, dont la masse confuse se détachait vaguement sur le vert plus clair de la pelouse.

J'attendis. J'espérais que le vent chasserait les nuages et qu'un peu de clarté se répandrait sur les choses.

— Pas amusant de jouer le rôle de statue sans niche, pensai-je. Le moindre faux mouvement pouvait me précipiter sur le sol.

Cette chute aurait révolutionné le Hoggar. Les deux sentinelles auraient payé de leur tête ce faux pas dans le vide. L'idée que je pouvais causer un bouleversement total dans les habitudes de ces braves gens, affoler pendant quelque quart heure la population invisible de cette ruche troglodyte, m'emplit d'une douce joie !

Néanmoins, ma position devenait fatigante.

— Dire, pensai-je, pour passer le temps, que tout ce qui se croit quelque chose, dans mon pays, donnerait moitié de sa vie pour figurer en effigie de pierre, sur les corniches du Louvre, comme je figure ici en chair et en os !

Les *andjelousen* et autres esprits du meilleur cru paradisiaque et tinifar eurent pitié de moi.

J'allais remonter sur le balcon, « rejoindre mes appartements ».

Un jet de lumière saillit d'une baie que je ne pouvais apercevoir, et, brusquement, dans un halo, qui lui faisait auréole, une croix surgit, une croix dressée sur une tombe parée de fleurs fraîches, d'iris, d'ibiscus, de veveine et de roses, parée comme un autel.

Ceci fut si brusque que j'eus peine à retenir un cri...

— La tombe du Capitaine Mohrange !

Elle était appuyée à un bananier qui, de ses larges feuilles, formait, pendant le jour, un impénétrable écran entre elle et le soleil et l'enveloppait toujours d'ombre. Les palmes lourdes d'un dattier retombaient tristement et tamisaient l'air sur cette terrasse reposante d'où, jadis, Antinéa venait contempler les flamands roses du lac et écouter les gémissements de ses victimes, leurs appels, leurs sanglots de désespoir !

Une ombre trancha l'orbe de lumière. Et je vis s'avancer vers le tertre funèbre la femme voilée de blanc. Elle ramassa les fleurs, en sema d'autres, orna

la croix et lentement rejoignit la baie, rentra au Palais.

— Antinéa ! ai-je pensé.

Aucune émotion n'était en moi.

— C'est pousser un peu loin l'amour platonique, ai-je ironisé..., quand les catins se font nonnes, elles exagèrent vraiment. Vivre, dormir, dans le voisinage d'une tombe, se lever, se coucher et toujours apercevoir cette croix !

J'étais satisfait, le bon équilibre de l'ironie se faisait en moi et, en grimpant le long de ma corde de cachemire et de soie, je me répétais la parole du Dante, car l'aube allait poindre :

« Les célestes poissons ont précédé le jour et le char du Nord roule sur les bords de l'Occident. Dans mon Enfer, c'est cette tombe qui me préservera sur la route périlleuse. »

Dante aurait hurlé s'il avait entendu cette adaptation touareg au chant XI[e].

Mais, en me couchant, je sifflais de joie l'air de *Nini peau d'Chien !*

***

Et je le sifflais encore le lendemain quand, ragaillardi par un tub, par de longues ablutions en un bijou de salle de bain attenant à ma chambre, je me rendis à la bibliothèque.

Installé dans l'un de ces fauteuils modernes qui tournent sur eux-mêmes et se balancent, mollement, je feuilletais quelques revues. Pour la deu-

xième fois, j'allais allumer une de ces cigarettes blondes d'Egypte qu'on trouve à profusion par ici sur toutes les tables, sur tous les guéridons.

Un éclat de rire me fit tourner la tête. Je me dressai. Un petit bonhomme grotesque, à la barbiche de bouc, au crâne chauve, à la face ridée comme une vieille pomme, me regardait d'un œil malin et brillant.

— Ah ! c'est toi ! le nouvel amant d'Antinéa ! voici plusieurs mois que dure le veuvage !... Euh ! r... reuh !

Je fus interloqué au point de laisser tomber à terre le dernier numéro du *Monde Illustré* que j'avais ouvert.

— Hé ! brailla le petit homme d'une voix aigre, au timbre désagréable qui rappelait le cri des vanneaux, ramasse cette revue. Un imbécile vient d'y publier un article, sur Mont-de-Marsan et les bords de l'Adour, qui me rappelle mon séjour là-bas et ma goutte landaise... J'aimais déjà le vin à cette époque ! Euh !

Attends ! je me présente !

Il se cramponna aux rebords de la porte, s'avança trébuchant :

— Je suis... je suis...

Il faillit choir, s'écroula dans un fauteuil et acheva, en un hoquet :

— Le Mesge... agrégé d'histoire, bibliothéc..., il rota.

Je m'inclinai et m'assis :

— Lieutenant Ferrières, 3e Spahis.

— Pfft ! fit le petit homme, rotant et hoquetant.

C'était là ce fameux érudit qui avait rassemblé au Hoggar les restes des bibliothèques de Carthage et d'Alexandre : celui qui avait déterminé la parenté d'Antinéa avec Cléopâtre et Neptune !

— Pftt !... répéta-t-il dédaigneux. Tu lis des revues, tous tes pareils se contentent de ces lectures... et il rota plus fort, essaya, mais en vain, de sortir de son fauteuil.

Sa petite barbiche remuait, drolatique, son crâne chauve tournait au rouge brique d'une façon inquiétante, puis il se prit à brailler de sa voix de vanneau qui survole un mouchoir au-dessus d'un pré. Le Mesge était saoul.

CHAPITRE VII

LE MESGE — TROP PARLER CUIT !

Le Mesge était saoul, il était ivre si vous préférez et ne voulez point faire rougir la syntaxe.

Le Mesge tenait des discours abracadabrants, invoquait les Ombres illustres résorbées en bouquins et cataloguées dans la bibliothèque d'Antinéa.

— « C'est l'âme de Rabelais qui s'incarne en moi-même et s'éveille au parfum du Vouvray ! Vive le Vin ! euh ! euh ! qui donne à mes cuisses la souplesse nerveuse des bacchantes ! Et grotesque, le vieux cuistre se prit à danser !

» Le Pasteur Spardek est mort ! Le Comte Bielowski est mort, l'un de n'avoir pas assez bu, l'autre d'avoir trop aimé la bouteille.

» *Il lui sera tout pardonné,* euh... rr... euh !

» *Vive le petit vin doux !*

» *Car il a beaucoup aimé.*

» *Glou ! Glou ! Glou ! Glou ! Glou !*

» Et le Pasteur rôtira dans les Enfers ! »

» Lord Byron se plaignait des « nausées matinales » qui suivent les beuveries. Lord Byron était

un lourd Saxon, moi je suis Français ! Français ! Ah ! Ah ! c'est le vin qui fait l'Esprit français ! *In vino veritas !* Seuls les Français connaissent la Vérité puisqu'ils boivent du vin, et sont dignes de commander au Monde ! Té ! Bacchus était Bordelais ! il n'était pas Grec puisqu'il ne connaissait pas les cartes !

» Les « Etrangers » ne savent pas boire : Edgar Poë se plaignait du Bourgogne ! Cet Américain n'avait pas le moindre talent ! euh !... rr... euh !

» Je suis comme Musset, l'Amour ! le Vin ! Eh bien ! Musset n'est-il pas le plus amoureux et le plus Français de tous nos poètes !

» Et je suis comme Verlaine, comme l'adolescent Raimbaud qui découvrit les « aubes exquises » après des nuits orgiaques !

» Que les Pharisiens accablent l'ivrogne de sarcasmes, tous les miséreux, tous les misérables, le serf esclave, tous ceux qui boivent l'oubli aux larges rasades des vins épais, aux nocivités extasiantes des Marcs et des Calvados ! Ils ignorent que le Travailleur ne supporterait pas sa chaîne s'il n'en déposait le bout, de temps en temps, sur le rebord en zinc d'un comptoir. Sans ivrognerie pas de société, pas de civilisation possible ! Sainte Ivrognerie, qui verses aux pauvres l'Illusion, qui dissous leurs haines viles et jalouses, toi qui les rends capables de traîner le char des puissants, Sainte Ivrognerie, je te donne ma bénédiction ! euh !... euh !... »

Il fit un geste d'évêque, s'accrocha, pour ne point choir, à la bibliothèque.

Il me sembla entendre un rire étouffé.
à Aguida.

Le bruit venait d'une tenture qui cachait la porte du fond.

— « Avant que tu ne sois changé en statue, laisse-moi te dire que les seuls bienfaiteurs de l'Humanité sont les hommes qui inventèrent l'Eau-de-vie. Honneur au bâtard d'Henri IV qui découvrit le Genièvre !

» Laisse-moi te parler comme parlait Obermann, du temps où Napoléon conduisait au massacre, pour de vains prétextes de gloire, des pauvres diables de ton genre, fiers de leur uniforme et de leurs croix. Je suis le « Solitaire » dont il conte l'histoire, car j'ai fui les hommes pour chercher la solitude digne de mon âme, au Hoggar et, ici, j'ai trouvé tout ensemble : l'isolement et l'ivresse ! je suis un Dieu ! »

— Je pensai à ce que m'avait conté Saint-Avit ! J'ai enseigné à Antinéa la culture de la Vigne ! »

— Je suis un Dieu ! clamait le cuistre.

— Un Dieu qui se saoule seul, pensai-je, amusé !

— « Euh !... rr... euh ! Ecoute donc, ô profane ! ô vil reître, qui bois sans délicatesse et sans art, dont les muscles solides plairont à une Reine, écoute l'histoire d'Obermann.

» J'arrivais, dit-il, à l'entrée de la demeure. C'était une sorte de souterrain fermé en partie natu-

rellement, par les rocs, par les grès, par les ronces ! »

Comme le Hoggar! Comprends-tu? « Un ouvrier qui pendant plus de trente ans avait taillé des pavés dans les carrières voisines, n'ayant ni bien, ni famille, s'était retiré là : pour quitter, avant de mourir, un travail forcé, pour échapper au mépris et aux hôpitaux. »

« Il y avait auprès de son rocher quelques légumes dans un terrain aride ; et ils vivaient, son chien, son chat et lui, d'eau, de pain et de liberté.

« J'ai beaucoup travaillé, me dit-il, et je n'ai jamais rien eu ; mais enfin, je suis tranquille et je mourrai bientôt. » Cet homme grossier me disait l'histoire humaine ; mais, la savait-il ? Croyait-il d'autres hommes plus heureux ? Souffrait-il en se comparant à d'autres ! Euh !... rr... euh !

« Je lui avais offert un écu ; il l'accepta et me dit qu'il aurait du vin : ce mot-là diminua d'abord de mon estime pour lui — Du vin ! me disais-je, il y a des choses plus utiles.

« C'est peut-être le vin, l'inconduite, qui l'auront mené là et non pas le goût de la solitude. Pardonne, homme simple, malheureux solitaire ! Je n'avais point appris, alors, que l'on buvait l'oubli des douleurs ; maintenant, je connais l'amertume qui navre et les dégoûts qui ôtent les forces : je sais respecter celui dont le premier besoin est de cesser un moment de gémir ; je suis indigné quand je vois des hommes à qui la vie est facile, reprocher à un pauvre qu'il boit du vin et qu'il n'a pas

de pain ! Quelle âme ont donc reçue ces gens-là, qui ne connaissent pas de plus grande misère que d'avoir faim ! »

Après s'être écrié : « Je condamne le faste, parce que je sais la misère », Obermann quitta Paris, se choisit un manoir dans les roches d'Avon où il s'efforça de vivre seul, de fruits et de légumes. Euh !... rr... euh !

Eh bien ! moi Le Mesge, ex-professeur au Lycée du Parc, à Lyon, contemporain de Berlioux, agrégé d'Histoire et de Géographie, j'ai cherché mon manoir, je l'ai trouvé au Hoggar et j'y ai mis du vin !

Quoi ! je serais resté en France, je me serais condamné à la solitude, au sortir de la forêt, de la montagne, comme Obermann, j'aurais trouvé « près d'un château fastueux, cent chaumières entassées, odieux amas, dont les rues, les étables et les potagers, les murs, les planchers, les toits humides et jusqu'aux hardes et aux meubles ne paraissent qu'une même fange et dans laquelle toutes les femmes crient, tous les enfants pleurent, tous les hommes suent ! ».

J'aurais assisté au dégoûtant triomphe de collègues qui voient cela bien tranquillement et ne se doutent même pas qu'on puisse voir d'une autre manière ! rr... euh !... euh !

— Allons ! bon ! dis-je, Le Mesge est encore plus saoul que je ne pensais : il tourne au « socialisme ».

Il hurla : Oui, j'ai mis du vin dans mon manoir ! Le vin fait oublier Mont-de-Marsan, les « *Baignots* »,

mon imbécile de proviseur et tous ces solennels idiots de la Faculté des Lettres qui rient encore de ma thèse au sujet de la Kahena : *Jeanne d'Arc et les Touaregs !* J'oublie qu'ils m'ont ravi la Gloire ! Chir ! Teniet-el-Haad ! Bouzinah ! Timgad ! La Meskiana ! avaient une autre sonorité que Vaucouleurs, Domremy, Patay, Orléans, Compiègne et Rouen !

La fête de la Kahena aurait été la Fête Nationale de tous les Targuis-Berbères, des Aurès au Grand Erg, au Grand Désert d'Atlantide ! Le Mesge eût été l'Empereur intellectuel du Sahara !

J'oublie dans le vin, l'éclat de rire inepte du Monde entier et la fausse gloriole dont se parent mes collègues : ceux-ci se sont faits des bouffons de l'Histoire, les valets dévoués de ceux qui trafiquent de la vérité, ils ont vendu la science aux tyrans, à eux les décorations, les grasses places, la renommée ! Si la société veut se prendre au sérieux, il faut qu'elle décore ses pires bouffons !

J'oublie tout cela, Lieutenant Ferrières... et... euh ! euh... euh ! veux-tu que je te dise, car enfin tu m'as l'air d'un bon garçon, et Saint-Avit a dû te parler du Comte, et puis nous sommes seuls, euh ! euh !... ce vin du Hoggar est un peu lourd.

Euh !... euh !... amdoullah ! je rote comme Rabelais ! et comme cinq fellahs remplis de couscous.

La tenture remua ; il me sembla que nous n'étions pas seuls, j'eus l'intuition que quelqu'un nous écoutait.

Mais déjà Le Mesge se lançait en des confidences, et allez donc empêcher de parler un ivrogne qui vous fait l'honneur de vous prendre pour son ami.

— Ici la vie n'est pas toujours drôle ! Antinéa, depuis que Mohrange... euh ! euh ! a refusé de coucher avec elle, est d'une humeur massacrante. Elle m'a imposé un travail de généalogie, aussi fastidieux qu'un cours d'histoire à une classe de cinquième !... euh !... euh !

Depuis six mois elle fait piller les greffes, inonde les mairies de lettres, affole les offices généalogiques du boulevard Magenta et du Cherche-Midi. Elle veut connaître la famille de Mohrange, elle veut déterminer le *de cujus* du Hoggar... Alors, je ne te dis que ça ! Adieu les revues, les ouvrages rares, les derniers livres parus ! Le courrier n'apporte plus que des bulletins de naissance, de mariage, de décès, des tableaux, des « offres de services » : l'on s'imagine qu'un héritage mystérieux est resté sans héritiers, et l'on recherche tous les Mohrange de France et de Navarre, côté paternel, côté maternel, lignes et branches, ramures et ramilles, de Clovis aux Croisades et des Croisades à Monsieur Félix Faure !

J'ai l'air d'un secrétaire de Juge de Paix, d'un chef de bureau de l'Etat civil ! C'est humiliant ! euh !... rr... euh !

Dreux doit être sens dessus dessous. Un Mohrange a été jadis professeur au Lycée de cette ville grasse, riche, amoureuse et aimée des Orléans!

Antinéa a voulu connaître tout le passé et tout le présent de ce bourg normand. Je sais les noms de tous les Orléans enterrés dans la Chapelle historique, je sais que les commerçants sont invités à la chasse à courre annuelle, qu'on aime en ce pays les descendants du bon roi bourgeois Louis-Philippe, je sais qu'on y vénère la noble duchesse de Vendôme, je sais même qu'un historien distingué, M. Charles Lemenestrel, honore par son érudition la patrie de Rotrou...

Tiens, voici l'un de ces livres qui, certes, ne fera pas plaisir aux Démocrates : « *L'Instruction en France date-t-elle de la Révolution ?* ».

Depuis que j'établis la généalogie de Mohrange, c'est le seul instant de plaisir que j'aie connu, j'ai lu ce livre écrit par un sage et un ironiste... je l'ai lu sous le prétexte de retrouver dans l'annexe à l'ouvrage : « *L'Instruction à Dreux, avant et pendant la Révolution* », des traces du professorat de ce Mohrange, guillotiné en 1793, après le 9 thermidor. Celui-là tenait pour l'apostolat laïque de Robespierre, et il avait participé à ces célèbres cérémonies où « les écoliers ayant mérité des prix étaient reconduits chez eux par les tambours de la ville qui recevaient pour ce service une somme de 6 livres ».

Et voici la copie de toutes les archives de Dreux !... Voici même l'annuaire d'Eure-et-Loir ! Voici l'adresse soulignée de tous les notaires d'Illiers, de Chartres, de Nogent, etc. Trois généalogistes s'étant rencontrés sur la place de Dreux, il s'ensuivit

une bataille épouvantable. Aujourd'hui, l'un fait de la généalogie avec une mâchoire d'argent, un autre avec un pied tortu. Antinéa leur sert une pension. Ils pourront, en paix, cultiver en eux le sentiment de solidarité, qu'ils semblent méconnaître. Deux receveurs d'Enregistrement ont été révoqués parce qu'ils avaient donné copie d'une déclaration de succession. Antinéa leur a fait parvenir à chacun 100.000 francs; l'un des deux est devenu fou de saisissement. Le Pactole tombe là-bas sur tous les clercs, « saute-ruisseaux », basochiens, commis, sous-commis de greffes, d'études, d'hypothèques !...

J'ai reçu l'ordre de déchiffrer ces grimoires ! Quel métier pour un agrégé !

Alors j'oublie, dans le vin, le déshonneur de mon intelligence ! euh ! euh ! e... euh !

Approche-toi et écoute.

Il est bon de connaître les gens avec lesquels on est appelé à vivre.

Il est passé l'heureux temps où nous taillions des banques avec le Pasteur Spardek et *Monsieur* Bielowski, comte et hetman de Jitomir. Un beau crétin, qui enrageait quand je l'appelais Monsieur et qui s'imaginait avoir le pas sur un agrégé d'histoire parce qu'il avait pourvu en petites femmes la Cour du Second Empire. Les hommes ne sauront jamais par quels gredins ils se laissent conduire ! euh !... r... rheu ! et tu ne sauras jamais avec quelle femme tu coucheras, ici, si moi Le... Le... Le Mesge, ex-prof... esseur, ne te l'enseignais.

— J'écoutai, intéressé.

Le Mesge continuait :

— *Le Critias !* c'est moi qui l'ai complété ; Antinéa ! c'est moi qui ai trouvé ce nom, tout ce fatras de grec et d'égyptien, c'est moi qui l'ai pétri, et dans cette pâte on prend et retient les imbéciles que Cegheir-ben-Cheik amène du Nord. Quelle bonne fortune et quelle gloire : coucher avec la descendante de Clito et de Neptune !

Quand je pense que mon préfixe berbère — ti — avait sidéré Mohrange ! Le Mesge éclata de rire. Tout va mal ici, depuis la mort de celui-là. Bah ! l'amour, comme le vin, fait tourner la tête, mais il ne vaut pas le vin ! C'est regrettable que ce Capitaine soit mort, car lui, plus que les autres, croyait à l'authenticité de toutes les paperasses enfermées ici. Que les gens instruits sont donc bêtes ! euh !... r... rheu !

Approche-toi et écoute.

Le Mesge, puant le vin, s'approcha de moi.

— Tu écoutes ?

— J'écoute.

Et j'écoutais, car j'avais l'intuition que cet ivrogne allait me révéler quelque secret formidable.

— « Le pschent, le triple collier d'Aphrodite, les uræus, tout cela a été volé, depuis des siècles, aux caravaniers qui s'aventuraient d'Egypte au Niger ; le Trident de Neptune, invention ; l'emblème de la Mer devait intriguer au plus haut point ceux qui l'apercevaient, oublié parmi les sables.

Quant à Antinéa... euh ! rr... euh !

— Hein ! fis-je.

— Antinéa !

Le Mesge riait d'un rire gras d'ivrogne. Je craignais que sa pensée ne bifurque.

— Antinéa ! répétai-je.

— Patience, petit ! Eh bien ! L'hetman de Jitomir, le viveur gâteux, avait marié son amie, la fille Clémentine... avec le Cheik Ahmed, en réalité l'Amenokal Ifoughen-Cheik-ben-Ioghar ! Elle passa, comme il lui avait conseillé, l'enfant que ce vieux cochon de comte lui avait fabriqué, aux profits et pertes. Elle accoucha d'une fille, en plein Hoggar, huit mois et demi après le mariage. L'Amenokal eut bien quelques soupçons, mais les 15 jours d'avance furent mis sur le compte de la marche, trop rapide, des méhara qui avaient amené la pure épouse, d'In-Salah jusqu'ici. Eh bien ! cette fille, cette fille du comte Bielowski, de Monsieur Bielowski et de Clémentine, jadis célèbre au quartier Marbeuf, c'est An... c'est Anti... euh !... rr... euh !

— Antinéa ! ai-je crié.

Le Mesge riait aux éclats.

Les tentures s'ouvrirent brusquement, la porte de la bibliothèque, poussée avec force, frappa le mur. Six Targuis en armes parurent. Le Mesge, riait toujours d'un rire stupide. Les six hommes nous entourèrent, deux d'entre eux emportèrent le professeur qui chantait :

Vive le petit vin doux !
Glou ! Glou ! Glou ! Glou !

Et les quatre autres m'entraînèrent dans ma

chambre, sans que j'opposasse la moindre résistance.

Et je fus pris d'un fou rire, inextinguible, d'un rire que rien n'aurait pu arrêter, si d'épouvantables hurlements ne m'avaient fait bondir jusqu'au balcon.

La porte était fermée à clef.

— Je suis prisonnier, pensai-je.

Je soulevai les rideaux... Je reculai d'horreur...

Au bord du lac, des nègres vêtus de rouge — des bourreaux — entretenaient un grand feu de tamaris et de palmes.

Le plus robuste d'entre eux, une espèce de colosse aux épaules de boucher, au cou de brute, faisait tourner dans la flamme, autour d'une perche, une masse de glaise qui... hurlait et qu'un autre arrosait d'eau par instant...

— Le supplice Tinifar !

Ce crâne chauve qui tournait, cette figure jaune et pointue, cette petite barbiche poivre et sel qui apparaissait, drolatique, et disparaissait pour reparaître aussitôt...

— Mais !! C'est Le Mesge ! criai-je.

Le malheureux avait l'aspect d'une énorme tortue qui passe la tête hors de sa carapace. Ses souffrances devaient être horribles, ce hurlement aigu qui m'avait fait bondir jusqu'au balcon, s'était transformé en un cri continu, une sorte d'aboiement frénétique. Pendant plusieurs minutes, Le Mesge appela de la sorte, cuit, étouffé par cette

écorce de terre qui se séchait, brûlante, sur sa maigre carcasse de pédagogue.

L'aboiement cessa, un râle sourd lui fit suite, et Le Mesge se tut, sa bouche ouverte ne laissait plus échapper de sons, ses yeux, révulsés par la souffrance, conservaient une fixité effrayante... Et, soudain, il éclata de rire, d'un rire de fou, aigu, atroce. Un des bourreaux s'était tourné vers le palais, alors, sur un signe que je n'aperçus pas, il ramassa un large coupe-coupe, et, d'un seul coup, trancha cette tête qui riait, au bout de ce corps rissolé, dans sa carapace de glaise. Du sang gicla, bouillant ; la fumée se fit plus épaisse, les nègres jetèrent sur le brasier des brassées de tamaris, les flammes montèrent.

Je me reculai, défaillant, et tombai sur mon lit.

Assis sur un divan, je me tenais la tête dans les mains, afin de réprimer ma pensée et l'horreur qui m'auraient fait crier !

Ce vieux gredin, certes, ne méritait aucune sympathie !

— Mais Antinéa est une goule !... une goule ! » ai-je hurlé !

La porte donnant sur le couloir intérieur s'ouvrit. Deux Targuis armés parurent. En moi, l'abattement produit par la scène effrayante du supplice tinifar fit subitement place à une colère sourde. Je me levai, croisai les bras et attendis, prêt à me défendre, prêt à prendre à la gorge le premier Targui qui voudrait se saisir de ma personne.

— Sidi Lieutenant, la Reine te demande, fais-nous, de bonne grâce, l'honneur de nous suivre.

CHAPITRE VIII

ANTINÉA !

— La Reine ! dis-je. Hé bien ! nous allons voir. Si je dois mourir, ce ne sera pas sans avoir dit son fait à cette garce ! Ah ! tous ont consenti, tous ont plié ! Allons. Je suivis les Targuis. Je les entraînai plutôt parmi les interminables couloirs, dont m'avait parlé Saint-Avit. Je remarquai qu'ils déterminaient une spirale en pente douce.

— Bon ! pensai-je, et mon plan d'attaque et de défense fut conçu. *Antinéa m'attend, dans sa chambre, dans la chambre qui donne sur la grande terrasse.* Une résolution farouche, sauvage, animait mes gestes, soulevait mon âme, faisait battre le sang à mes tempes.

Ce fut moi-même qui tirai les deux lourdes tentures qui soudain nous barrèrent la route et fermaient le couloir.

Antinéa était devant moi. Sans saluer, je m'avançai vers elle, la tête haute.

« Non une femme ! mais une Reine ! » Je me souvenais des paroles de Saint-Avit, découvrant Antinéa

ornée du « pschent » des dieux et des rois, parée des émeraudes nationales targuis.

Elle était telle qu'il me l'avait décrite, vêtue de la même schenti, non plus noire, mais de satin rouge brodée de lotus d'or, comme d'une gaine hiératique. Elle avait à portée de sa main le sceptre d'ébène terminé par un trident. Je souris en portant mes regards sur cet attribut plus que royal, et en les reportant sur elle. Ses yeux se teintèrent de sombre comme la mer avant l'orage. La reine ne me pardonnait pas de découvrir ainsi tous les artifices de la fille.

Ses bras nus étaient cerclés des deux uræus dont les gueules remontaient jusqu'aux aisselles; mais des oreillettes du pschent, ruisselait non plus un triple collier d'émeraudes et de perles, mais un collier de boules de jais qui barrait de noir sa gorge blanche. C'était sa manière de porter le deuil.

J'ai pensé que le rouge seyait mieux que le sombre et que le crêpe à Antinéa : et je me mis à détailler cette beauté — conventionnelle — comme la beauté de toutes les femmes, de façon à la comprendre et à m'en préserver.

Ses traits étaient fins et remarquablement réguliers sous la masse flave et lourde des cheveux abondants et bleutés. La tête débarrassée de tous ces bijoux, encombrants, absurdes à force de vouloir être « royaux », s'épanouissait au-dessus d'un col élancé. Le front étroit était à demi recouvert par les cheveux. Séparés en deux bandeaux épais, ils engloutissaient presque les oreilles petites et finement ourlées et se relevaient par derrière comme la chenille

d'un casque. Pour me recevoir, l'on s'était coiffé à la Romaine.

Elle avait le nez droit, légèrement busqué, dont les ailes minces et mobiles palpitaient par instants au-dessus de la bouche peinte. Les lèvres rouges et sensuelles semblaient des pétales ouverts sur un filet de dents, petites, égales, éblouissantes comme un éclair de nacre.

Sa physionomie tout entière respirait le désir. On sentait la volupté monter d'elle comme le parfum grisant de ces fleurs empoisonneuses, dans les soirs languissants des tropiques. Celui qui s'endort à l'ombre des larges corolles ne s'éveille plus. Un murmure léger de soie froissée s'élevait d'elle, clair comme un souffle de brise, dans les rameaux odorants des tamaris.

Je compris qu'ils aient senti rugir en eux leurs désirs en tumulte ; je compris qu'ils se soient empoisonnés avec délice au-dessus de la fleur mortelle.

Ses prunelles mauves, oscellées d'or, d'une inquiétante profondeur, me fixèrent.

Je soutins son regard.

Un sourire énigmatique, où passa toute la raillerie et toutes les cruautés, fleurit les belles lèvres d'Antinéa.

Elle semblait vouloir me crier :

« Ha ! Ha ! Ha ! Tu ne me connaissais pas. Eh bien ! regarde présomptueux-! Regarde, crois-tu qu'un homme puisse résister à l'aimant de ma chair?

Regarde donc la magnifique, l'incomparable fleur d'amour qu'est Antinéa !

» Prosterne-toi ! adore ! Je suis Vénus résurgie.

» Je suis celle qu'on aime.

» Je suis l'Amour ! Je suis mieux que la Vie : je suis la Mort ! »

Elle se renversa légèrement en arrière et ce geste durcit, sous le satin, la gorge hautaine, qu'on devinait liliale.

Alors je m'avançai, sans jeter un regard aux quatre femmes accroupies à ses pieds, et je m'arrêtai debout devant elle, bras croisés, tête haute. Hiram-Roi était pelotonné sur les coussins : le guépard bâilla. De sa main longue et fine que n'ornait nulle bague, elle le frappa doucement sur le mufle.

— Paix ! Hiram-Roi.

Docile, l'animal se tut et reprit sa sieste.

Je sentais bouillonner en moi un orgueil indomptable. Toute ma raison d'homme se révoltait, se tendait contre le pouvoir sexuel, imbécile de cette femme, contre la sottise de ceux de mon sexe qui ne peuvent plus découvrir la brutalité de la femme dans le pouvoir qu'elle fait peser sur eux.

Le dégoût, comme le fiel, me montait à la gorge : j'aurais voulu pouvoir crier ma haine et mon mépris à cet être de beauté et d'amour !... mais de quel amour !

Comme elle, je me fis de glace.

Et mes yeux qui reflétaient la menace ne reflétèrent plus que la moquerie. Antinéa le comprit. Elle se

sentit enveloppée toute par ce regard profondément insolent, irrespectueux avec délice.

Ses yeux s'arrêtèrent droit sur les miens, profonds comme des abîmes de vertige. Je ne bronchai pas. Les fluides de séduction restèrent inefficaces.

Saint-Avit, par son exemple, par la pitié qu'il m'avait inspirée, avait versé goutte à goutte dans mon cœur le philtre des contre-poisons. Le Mesje me contant cette abominable histoire de putain cruelle, fille des « Dieux Marins » ? et reine du Hoggar, avait cuirassé l'âme :

« Non une femme, mais une Reine ! »

Un ricanement souleva ma lèvre.

Saint-Avit était de « grande maison », ce *sceptre*, ce *trident*, les racontars de ce vieux crocodile de Le Mesge, le *pschent* des Dieux, tous ces bijoux volés dans les coffres des caravaniers et des marchands maures, sur le dos des femmes Ouled Naïls, et des basses courtisanes du Niger, ces pierreries entassées dans ce repaire de brigands depuis des siècles, tout ce luxe moderne, contemporain, la pose étudiée, et l'effarement qui s'empare d'un pauvre diable abruti par le *haschich*, transporté brusquement du Tanezrouft ou du Tan-Adar, du Désert Rouge, en ce palais où chantent des sources, où la Volupté veille, tout tendait à créer cette hallucination, cette hantise de détraqués touchant à la folie, à l'idée fixe.

— Question de contrastes, ai-je pensé.

Et Antinéa m'apparut tout simplement, comme apparaissent sur la scène, prête à jouer l'éternel rôle des séductions féminines, les cabotines sacrées fem-

mes de génie, par un siècle de corruption et de décadence, ennemi de l'idée et de la puissance dominatrice de l'idée.

J'étais sauvé.

Antinéa fit un signe.

Les deux Targuis blancs pesèrent sur mes épaules pour m'obliger à l'agenouillement. Je me raidis et, d'une secousse, les envoyai rouler parmi les suivantes de la Reine.

— Aïn S'rira ! Foucélé ! Sydya ! et toi Aguida ! sortez ! cria Antinéa.

Celle qu'elle avait appelé Aïn S'rira se leva la première. Foucelé, Sydya l'imitèrent.

— Aguida ? J'eus souvenance de ce nom. Ah !oui, ce fut la dernière passion de l'hetman Jitomir et je me souvins de la conversation que le comte avait eue avec Saint-Avit.

« N'est-ce pas qu'Aguida est belle ? » Elle lui rappelait, en plus brun, la comtesse de Teruel, la belle comtesse de Teruel, Mercèdès, qui s'était rendu célèbre en se baignant toute nue en présence de Bismarck et devant le rocher de la Vierge à Biarritz. Faut-il d'avantage d'impudeur et d'outrecuidance pour faire passer une femme à la postérité ?

Cette Vénus brune, comme l'autre, sentait et savait le pouvoir de sa chair. Mes lèvres se plissèrent de dégoût. Antinéa faisait école.

Je compris qu'un vieux dépravé du Second Empire pouvait être séduit par ce petit être: la belle devait savoir comment l'on se sert d'un homme pour le conquérir.

Elle soutint mon regard, comprit mon dédain, ses yeux verts se teintèrent de jaune.

— Tiens, pensai-je, le venin de la vipère noire monte à ses prunelles : mais gare aux crotales.

Les jeunes filles sortaient : Aïn S'rira, une petite mauresque, délicate, se retourna, rougit quand mon regard rencontra le sien ; les Targuis se relevaient. Antinéa s'accouda et alluma une cigarette.

Les deux brutes revenaient sur moi.

Je n'attendis pas l'attaque et saisis le petit poignard à manche d'ébène que l'un d'eux portait accroché au bras gauche !

— Arrière, si non, je tue !

Et mon regard se porta sur la femme que les deux hommes, arrêtés dans leur élan, considéraient d'un air hébété.

Antinéa souriait. Sous sa caresse machinale, Hiram-Roi s'étira.

Simulait-elle l'indifférence ?

A ce moment, je compris que l'Ombre de Mohrange me protégeait. Je bondis vers la baie vitrée que fermaient de lourds rideaux. Antinéa s'était soulevée sur le coude. Une pâleur subite avait couvert ses traits.

— Ne touche pas à ces tentures, Lieutenant Ferr...

Sa voix se perdit dans un bruit de tapisseries tirées qui me parut formidable. Mes prévisions étaient justes. La tombe du Capitaine Mohrange était là.

Je me retournai. Les lèvres frémissantes, ses yeux noirs, agrandis, tout son être tendu en avant, ef-

frayante, haineuse et vaincue, Antinéa regardait. Elle gémit.

— Allons ! hurlai-je, complète ton œuvre ! *Il* s'ennuie seul dans sa tombe !

A genoux, le front contre le sol, tremblants d'épouvante, les Targuis imploraient je ne sais quelle grâce.

Sans pitié, je continuai, froidement, une rancune sans borne me donnant le courage d'être brutal jusqu'au paroxysme.

— C'est sa Foi qui l'a soutenu : sa Foi élevée jusqu'à l'idéal et que tes pareilles ignorent, habituées, comme elles le sont toutes, au sale triomphe de leur sexe, à la domination de la bête, par la bête. C'est le mépris qui me dresse devant toi, femme dont la beauté ne peut voiler les tares bestiales; et crois-tu donc qu'au fond d'une conscience d'homme, ne peut se rencontrer autant de puissance qu'en une religion; ne sens-tu point que lui et moi sommes semblables et que croire en la Vertu, c'est toujours croire en Dieu !

Je croisai les bras.

— M'as-tu fait venir ici pour m'assassiner ? Au Taniri, où repose Saint-Avit, Cegheir-ben-Cheik m'a-t-il sauvé des Touaregs pour me livrer à tes bourreaux ? Allons frappe ! Qui, cette fois, maniera le marteau d'argent ?

— Tais-toi, fit-elle sourdement, soudain redressée. Paix ! Paix ! Hiram-Roi. »

Et, sa main tendue, indiquait la porte aux Targuis qu'elle poussait du pied. Ils se sauvèrent blêmissant

sous leur masque bronzé, leurs mâchoires claquant de terreur.

J'avais touché au cœur.

Le fantôme de Mohrange était sur nous. Cette femme, comme toutes les autres, comme une vulgaire grisette de boulevard, comme une petite bourgeoise de Passy, ou comme ces Lionnes qui dominent Paris, s'était éprise de l'Homme, du seul homme qui n'avait point courbé le front devant elle!

Et comme la jalousie, la fringale de désir, se traduit chez toutes, en un sadisme cruel illogique où remontent comme une écume ancestrale, les vieilles haines sexuelles : ne pouvant détruire l'Idée, ne pouvant tuer la Foi, ne pouvant abolir ce qui emportait Mohrange loin de ses petites pensées, hors du cercle où s'ourdissait ses trames, elle avait fait tuer le Saint, quitte à coucher, avec le meurtrier, auprès du cadavre encore chaud de sa victime.

Un dégoût qui se transformait peu à peu en colère me prenait à la gorge, me montait au cerveau, m'emplissait le sang. J'aurais ri au milieu des supplices plutôt que de consentir à une excuse.

Antinéa était debout, ses yeux faisaient des trous sombres dans son visage de cire, ses mains étaient agitées par un tremblement convulsif.

Elle essaya de se maîtriser.

— Alors, Lieutenant Ferrières, tu sais tout ?

— Saint-Avit et Le Mesge m'ont tout dit.

— Tu sais ?...

— Je sais tous tes crimes, toute ton abjection.

— Tu...

— Je sais toutes tes hontes, et je sais que tu as

fait tuer Mohrange, parce que sa foi pure d'Apôtre le protégeait contre le philtre empoisonné d'Antinéa, contre toutes les déchéances qu'infligent les femmes de ta trempe, aux hommes assez vils pour se soumettre à leurs lois !

— Mais, sais-tu que tu es en mon pouvoir ?

— Que m'importe !

— Sais-tu que les pires supplices... ?

— J'ai vu rôtir Le Mesge ! Je sais que tes bourreaux sont aussi experts en art de torture que toi en amour : ordinairement, il en est ainsi, au domaine des Reines et des lois saligues tombées en quenouille. Oui, je le sais ! N'as-tu pas essayé de fouiller le cœur de Mohrange ? Il aurait pu ne pas savoir que Saint-Avit avait tenu le marteau ; n'as-tu pas déclaré « s'il n'avait pas dû savoir que c'était toi, la chose n'eût eu aucun intérêt pour moi (1) » ? Saint-Avit voulait t'étrangler ! T'en souviens-tu ? Tu savais bien que la souffrance physique ne pouvait ébranler ta victime et tu lui as infligé le seul supplice qui pouvait l'atteindre, se répercuter jusqu'au fond de cette âme inaccessible à la peur, à l'épouvante du fer ou du feu. Tu savais bien que le doute atroce, qui fit crier d'angoisse le Crucifié du Golgotha, était la seule torture qui puisse abattre de tels hommes ! Et tu n'aurais pas été toi-même si tu n'avais pas fait boire lentement à Mohrange cette amère ciguë, à l'heure d'agonie, alors que ta robe balayait de ses plis le sang qui dégouttait du marteau d'argent.

(1) Voir *l'Atlantide*.

— Ce n'est pas moi, l'assassin !

— L'assassin, je l'absous, qu'il repose en paix dans la Désert Rouge ; Ah ! Ah ! Ah ! ton raisonnement est bien celui de toutes ces gredines qui, lentement, mais sûrement, poussent les hommes au crime, que nos cours d'assises acquittent et qui s'en vont rire autour des guillotines... Allons ! appelle, c'est un peu pour le plaisir de te dire ces choses que j'ai suivi Saint-Avit. Je pourrais t'égorger, débarrasser le Hoggar et le Désert de l'Araignée, les Targuis de ta puissance dérisoire et néfaste ; mais à quoi bon, des supplices moins prompts te sont réservés. Les ans passent, Antinéa. Les Targuis ne seront pas hommes à supporter longtemps la domination d'une vieille mégère, aux seins flasques, au ventre horrible et stérile ; tes cinquante amants de naguère ne sortiront pas de leur enveloppe funèbre pour te protéger, le jour ou tes sujets t'égorgeront — *sur cette tombe !* »

La Mairesse du Palais avait retrouvé un peu de calme. Elle rit nerveusement.

— Lieutenant Ferrières, mon intention n'est pas de te faire mourir... Mais j'aurais cru les hommes de ton pays incapables d'insulter une femme.

— Parce que la plupart d'entre eux leur rendent ces faux hommages qui constituent les insultes les plus profondes et qu'aucun ne leur rend l'hommage du cœur ! Mais es-tu donc une femme, Antinéa ? As-tu conservé cette pudeur, vertu initiale de la femme, et que la plus vile des chiennes sait conserver !

N'est-tu pas une Reine pour les uns... et, pour les autres, tout simplement une...

— Lieutenant Ferrières !

— Oui ! En somme, tu as raison, par comparaison, j'allais insulter ces malheureuses dont les bouges sont les refuges ; la qualité de tes amants et ton luxe te protègent contre de pareilles injures ! Sache donc qu'il est encore des hommes en mon pays capables de dire aux femmes les vérités qu'elles méritent d'entendre. Qu'elles soient toutes puissantes là-bas, comme tu l'es ici, qu'elles tiennent entre leurs mains fragiles les destinées de ma patrie, comme tu tiens dans les tiennes le secret des tortures targuis : il reste le Désert pour accueillir les hommes qui veulent échapper aux conséquences néfastes de leur domination puérile, fantasque et cruelle.

Dans les yeux noirs tiquetés d'or, un éclair d'orgueil s'alluma.

— Et ce sont ceux-là que j'ai choisis, ce sont ceux-là qui m'ont aimée ! dit-elle à mi-voix.

Cette froide inconscience dans la cruauté me mit hors de moi.

— Au-dessus d'eux, il y avait — celui-là !

Je montrais la tombe. Je poursuivais, penché vers elle.

— Dois-je ajouter foi aux paroles de Le Mesge ou à celles de Saint-Avit ? Fille de Neptune ! Reine du Hoggar ! ta royauté est-elle de même essence que ta Divinité ? Ce pschent, ce trident, ce sceptre d'ébène ne sont qu'objets de mise en scène. C'est l'art particulier à tes pareilles : paraître ce qu'elles ne sont

pas, s'envelopper de mystère, faire servir toute une Civilisation et les efforts des multitudes asservies, à leur créer un cadre soi-disant, digne d'Elles. Mais il n'est pas une courtisane, il n'est pas une...

— Achève ! me dit lentement Antinéa, qui surprit mon hésitation, allons ! achève, Lieutenant Ferrières !

Son visage était blême sous la nuit des cheveux. Une colère formidable, mais contenue, grondait en cette bête de proie. Sa lèvre retroussée laissait voir des dents aiguës de chatte acculée, furieuse, prête à bondir, sentant qu'elle ne peut échapper au fouet. Puis, elle se maîtrisa.

Impassible, le visage immobile et fermé, elle alluma une cigarette.

— Ferme la tenture, Lieutenant Ferrières, veux-tu ?

Je restai immobile.

— A ton aise ! Elle me tendit une boîte de cigarettes blondes et s'allongea sur le divan.

— Tu m'amuses, Lieutenant ! Tu m'apparais tel le Paysan de la Fable dut apparaître aux belles romaines de la Décadence ! Dieu ! que les hommes de ton espèce doivent être ennuyeux ! Tiens, assieds-toi sur ce coussin, près d'Hiram-Roi. Veux-tu des sorbets à la rose. Ils sont excellents.

— Attitude, pensai-je, nous allons bien voir !

Elle frappa le gong avec le marteau d'argent.

La Naïlette, la petite mauresque Aïn S'rira, celle qui avait remplacé la douce Tanitt Zergha, parut.

— Apporte des sorbets pour monsieur le Lieutenant Ferrières.

D'un geste de la main, je refusai.

— Des gâteaux au miel alors, avec un verre de muscat de la Grande Treille ? C'était celui que préférait le Capitaine Saint-Avit, ajouta-t-elle nonchalamment.

— Pas davantage ! Les goûts du Capitaine Saint-Avit ne sont pas les miens. Entre mes repas je ne bois que de l'eau,... comme le Capitaine Mohrange.

La main d'Antinéa qui se tendait vers une coupe d'onyx retomba.

Aïn S'rira fixait sur moi de grands yeux doux de gazelle étonnée et peureuse.

Mon attitude devait être des plus insolentes, et la jeune fille semblait s'effrayer de ma témérité.

— Va, Aïn S'rira !

Ce fut moi qui congédiai la Naïlette. Elle partit lentement, se retourna avant de soulever la tapisserie qui fermait la porte, et disparut rapidement, après m'avoir jeté un rapide et furtif regard.

Antinéa n'avait pu conserver son calme ironique.

— Qui te permet de donner des ordres ici ?

— Fallait-il que cette fille assistât au trouble et à la confusion de votre Majesté ?

Une espèce de rage forcenée s'emparait de moi.

— Et, ajoutai-je, le condamné à mort, n'ayant plus rien à perdre, peut se permettre toutes les licences !

— Va donc, tu m'amuses, dit-elle, avec l'accent que devait employer la fille Clémentine.

— Sauf toutefois quand je parle du Capitaine Mohrange !

Nerveuse, Antinéa jeta sa cigarette allumée sur

les reins d'Hiram Roi ; rôti, le guépard se prit à hurler.

Ce hurlement attira sur l'animal les foudres antinéennes, et pendant que les coups pleuvaient drus.

— Pauvre bête, pensai-je, elle n'est cependant pas responsable de la mort de Mohrange.

Réfugié sous une table de marbre et de rose, le lynx rauquait et toussait de douleur.

— C'est ainsi que je traite ceux...

— Qui ne veulent pas se laisser rotir tout vif pour la satisfaction d'une Reine. Je fis semblant de contempler une amphore de grès sur laquelle étaient peints des hiéroglyphes. ...Et c'est pour ne pas être soumis aux caprices nerveux des reines multiples d'arrondissement ou de province, en leurs Pays, que certains vont chercher refuge au Désert... ou dans un couvent !

— Des hommes trop grands, dans des époques trop petites, ironisa Antinéa ; « qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourrait nommer », ajouta-t-elle, en femme qui connaît Molière.

— Numéro I, Capitaine Mohrange !

Elle tressaillit. Je crus qu'elle allait m'égorger. Elle se redressa, les deux mains appuyées sur le divan, le cou tendu, la tête hagarde.

— Eh bien ! quoi, ceci te gêne, dis-je gouailleur, oui, Numéro I, Capitaine Mohrange ! Certes, s'il eût vécu dans son pays, il n'aurait pas appartenu à cette catégorie d'hommes, fort, en faveur de nos jours, et dont la seule ambition, est d'atteindre à de déshonorants honneurs en plaisant aux fem-

mes. Tu le vois, plus femme que les femmes, passer parmi ces sérails d'hommes, que se constitue toute Parisienne de bon ton ! Tu le vois, toujours contraint, en grand uniforme, orné comme un chef du grand Erg ou un Caïd des Ouazils, couvert de dorures, tel un scarabée, chamarré de fourragères, rendre toutes sortes d'hypocrites hommages à toutes ces vicieuses poupées, à ces prétentieuses douairières qui président à l'élaboration du « tableau d'avancement » ?

Tu le vois, faire des grâces ! Ah ! Ah ! Ah !, aller et venir sans cesse, de la cheminée à la fenêtre, prendre et poser cent fois le même bibelot qu'il trouvera cent fois charmant, s'apprendre à dire des riens de façon « exquise », feuilleter des livres absurdes, admirer des tableaux hideux, tourner, pirouetter dans une chambre, mentir toute sa vie, je ne dis pas pour son ventre, mais pour ses galons, ce qui est la même chose, tandis que les idoles emplumées, étendues sur des canapés ou assises dans des fauteuils, aspirent avec délice cette rumeur, cet air de mensonge qui montent vers elles, comme l'odeur de l'encens vers les Divinités, et offrent aux regards de tous, des demi-nudités provocantes, ornées de faveurs, comme ces viandes à l'étal, que les bouchers exposent pour exciter le client à l'achat....

Et tu le vois, ici, supportant ta loi, salissant son âme au contact de la tienne, laissant Dieu, son Dieu pur, infiniment admirable et bon, pour s'abandonner à l'étreinte d'une femme ayant appartenu

à cinquante ou cent hommes... Imagine-toi cet apôtre, ce sage, ce savant, reniant sa Foi pour aller sombrer sur une couche de lupanar. Ah ! Ah ! Ah !

Vraiment, reine du Hoggar, ta naïveté n'a d'égale que la sauvagerie.

Les yeux mauvais, les dents serrées, Antinéa me laissa continuer.

— « Parce que sur « l'*Annuaire* » tu avais lu : *Mohrange* (Jean-Marie-François), promotion 1881, breveté (Capitaine hors cadre, Service géographique de l'Armée), tu avais voulu te prouver à toi-même qu'aux pieds d'une femme, une fois de plus, les hommes oublient titres et grades, jettent brimborions et ornements de toutes sortes. Il t'apparaissait jeune, insouciant, rieur, capable d'accomplir toutes les bêtises sentimentales, ou de se livrer, sous l'empire de la passion, à des actes de fous furieux.

Tu ne savais pas ce qu'il cherchait sur cette route de Tadekka, qui menait jadis de l'Egypte au royaume des Incas, par les massifs forestiers du Hoggar et les pays d'Atlantide ? tu ignorais que Mohrange, au milieu de cette solitude, au Pays de la Mort, venait chercher la route superbe qui conduit aux *Divines Impassibilités.* Au bout, il y avait Dieu !

Dans un pays d'épouvante que tu domines et que tu rançonnes, après ces marches délirantes, alors que les bosses des chameaux réduites, que leurs

flancs rapprochés, disent les souffrances de la caravane, alors que les chameliers deviennent fous, rient à des mirages d'eau claire, d'oasis rafraîchies par l'éventail balancé des palmes, lui, n'a pas senti passer sur son front, le grand frou-frou silencieux et sournois des vautours chauves, il n'a pas senti le souffle de la hyène difforme passer sur son cadavre encore vivant, mais il a trouvé quoi ! il a trouvé......

— Tais-toi ! hurla Antinéa. Tais-toi !

— Il a trouvé Antinéa, ai-je crié, pire que les vautours, pire que les hyènes, pire que les pires sales bêtes dont l'haleine puante empoisonne les sources au Taniri, au Touat, il a trouvé la femme dépravée, odieuse, l'ultra civilisée, dont des hommes assez vils, se font les esclaves dérisoires ou les bourreaux cruels.

— Tais-toi, lieutenant Ferrières !

— Il a trouvé ce marteau d'argent, avec lequel tu vas appeler mon tortionnaire... Allons, frappe donc sur le gong, frappe donc, comme le Capitaine de Saint-Avit, a frappé par ton ordre.

J'ai bondi vers la baie, j'ai montré la tombe.

— Allons, frappe donc, comme le Capitaine de Saint-Avit a frappé le Capitaine Mohrange, frappe donc, avec le marteau d'argent ! »

Antinéa, écroulée sur le royal Divan, gémissait.

Alors, j'ai refermé lentement les lourds rideaux de velours et d'or et seul, j'ai rejoint ma chambre, par les couloirs déserts.

Je contournais l'un des pilliers de cette sombre

galerie, vaguement éclairée par des petites lanternes vertes, comme l'on en voit chez Basouky-el-Youdi, place du Gouvernement, à Alger.

— Sidi Lieutenant, murmura une voix fraîche, étudie bien ce passage secret, il te conduira toujours à la chambre d'Antinéa. Deux petites mains m'offraient des fleurs pourpres d'hibiscus et des fruits glacés de cactus.

J'ai attiré vers moi la propriétaire des fines menottes.

Un éclat de rire répondit à mon impuissante tentative, une forme blanche disparut dans l'ombre.

Mais, j'avais pu reconnaître la frimousse éveillée de la petite mauresque Aïn S'rira !

CHAPITRE IX

LA NUIT D'AMOUR D'ANTINÉA

C'est la nuit, la nuit bleue et or, la nuit languissante et voluptueuse des pays d'Orient.

Les bruits de la vie au Hoggar s'étaient tus pour faire place à la plainte des palmieers que traverse le vent, au murmure du lac qui s'endort ronronnant dans son alvéole rocheuse.

Je m'étais endormi tout vêtu, allongé sur mon lit. Une sorte de fièvre m'avait longtemps tenu éveillé. Les événements passés se succédaient en mon souvenir, comme sur l'écran d'un film tragique : Saint-Avit ! une tombe dans le Désert ! Antinéa vaincue ! Le Mesge supplicié ! Et je ne sais pourquoi, la douce figure d'Aïn S'rira est venue, souriante, remplacer soudain ces visions tristes ou lugubres. Il me sembla que le soir épaississait, autour de moi, son silence et sa quiétude. Par les baies ouvertes, le lac laissa entrer ensemble sa fraîcheur et son parfum, et je sentis doucement que mes idées se changeaient en rêve.

Je me suis éveillé brusquement.

Des lèvres ont frôlé mon front. J'ai entendu qu'on me disait :

— Suis le couloir secret ! C'est la nuit d'Amour d'Antinéa !

Quelles sont ces diableries !

Je me suis levé brusquement... J'ai tourné le bouton électrique... Un gros bouquet d'iris, d'acacia, et de grosses fleurs rouges, semblables aux *salémés* qui couvrent le pays des Toubacayes et des Naylous, était posé sur ma table.

— Quelqu'un est venu dans ma chambre ! Aïn S'rira sans doute ! ai-je murmuré.

Je me suis précipité vers le passage secret...

Il me sembla entendre le bruit léger et rapide d'un pas qui s'éloignait ; le bruit mat que font des babouches frappant les dalles.

— Aïn S'rira ! Aïn S'rira ! Personne n'a répondu à mon appel.

Et j'ai suivi le couloir.

*
**

J'ai soulevé les lourds rideaux rouge et or...

A la lueur des petites lanternes étrusques et berbères qui jettent sur les meubles de Kairouan et les coffres verts et rouges de Tlemcen une clarté lunaire, Antinéa vient de dénouer ses cheveux longs et souples, d'un noir soyeux, ondulants comme une onde et chauds comme une fourrure. Ils ruissellent sur son corps nu, l'enveloppent d'un mou-

vant manteau ajouré, comme à dessein, de longues broderies de chair blonde et rose.

Elle fait un geste pour prendre le miroir d'argent incrusté d'émeraudes tarquis, et placé sur une petite table mauresque à portée de sa main. Certes, elle m'apparaît souverainement belle, les pieds menus et blancs, à demi-cachés dans la toison fauve des peaux de lions et de panthères couvrant les dalles.

Par ce phénomène de cristallisation, dont parle Stendhal, elle pouvait passer, aux yeux de Saint-Avit, pour l'Aphrodite née d'Ouranos, elle se révélait à ses sens aiguisés, décuplés, comme la déesse avait dû se révéler, surgissant des vagues écumeuses, aux humains éphémères.

Admirablement modelée en sa forme harmonieuse, son corps semble avoir gardé quelque chose de la magie perverse des filles de la Mer glauque qui tentèrent Odysseus. Elle apparut soudain à ses victimes sauvées de la mer de sables et prêtes aux supplices les plus affreux, telles ces sirènes impérieusement désirables auxquelles les hommes étaient reconnaissants de sacrifier une vie obscure, pour connaître la joie miraculeuse d'étreindre, en une brève et fatale caresse, leur chair aliciante.

Ses épaules sont rondes et fines, pétries d'ivoire, ses bras reptiliens, ont des contorsions souples de blanches couleuvres, ils sont allongés, graciles, comme la tige des glaïeuls, et soutiennent le faible calice des mains, d'où les doigts se détachent tels des pétales vivants ; ces longs bras doivent retenir

adorablement l'amant aux minutes des extases ultimes, et ces doigts souples, connaître d'exquises caresses ! Ses reins cambrés, sa croupe ferme, indiquent la magnifique bête de volupté !

Hiram Roi fit choir un vase de jade qui se brisa contre un piédestal de marbre rouge.

Antinéa se retourna, saisit le fouet aux sept lanières d'antilope, et frappa nerveusement l'animal qui vint lui lécher les chevilles. Le guépard rampait et frémissait d'épouvante. J'eus le temps de voir étinceler de satisfaction cruelle les magnifiques yeux de sa maîtresse, enfouis sous un rayon de coheul. Sa bouche étroite et luxurieuse s'était entr'ouverte. A travers les lèvres rouges, les dents luisaient comme des perles serties dans du corail humide, mais comme luisent aussi les dents aigües d'un petit être rongeur, répugnant aux grands efforts, adorant détruire les choses et la vie.

Certes, aucun sculpteur ne peut rêver marbre plus parfait. Les seins, fermes et délicats, sont posés comme des coupes renversées sur la poitrine, leurs pointes menues se détachent sur leur pâleur, telles de naissantes fleurs de grenadiers posées sur des roses crême.

Mais ces seins ne sont point faits pour allaiter, ils ne peuvent laisser couler que le poison mortel des voluptés âcres et jamais assouvies ; nulle tête de nouveau-né ne doit reposer entre les deux globes d'amour et de chaleur maternelle. La cruauté froide, stérile, anime seule cette chair où n'habite même point une âme de louve ou de hyène : la

Femme victorieuse, l'Aphrodite, l'Eve triomphante, ont tué la créatrice, ont tué la Mère (1).

Antinéa fait quelques pas sur les tapis sourds et les fourrures rares.

Devant un immense miroir à trois faces, elle se contemple longuement, se sourit, elle s'adore !... Mais un pli sombre, d'angoisse, de douleur inexprimable, lui a barré le front. Elle saisit le marteau d'argent, le tourne dans ses mains grêles, transparentes et nerveuses, puis le jette au loin. Il me semble que la reine a gémi, comme si quelque mal aigu et subit avait traversé sa chair. Elle porte la paume de ses mains à sa tête, les doigts cherchent parmi les cheveux lourds la marque d'une blessure, s'attardent au-dessus du front, vers la tempe. Mais... c'est là !... c'est là que Mohrange a été frappé par Saint-Avit !

Ses yeux se sont ouverts, larges, fixes, des yeux dont le souvenir me hantera toujours, des yeux de folle ou d'hystérique violente, des yeux qui paraissent voir l'on ne sait où, perdre leur lumière au profond des néants ignorés où vont chuter les Morts.

Oui, Antinéa souffre ! et la sotte pitié des hommes, cette pitié stupide sur laquelle spéculent toutes les femmes, s'infiltre, tel un venin subtil, dans mon cœur.

Mais non ! Antinéa sourit, Antinéa ne peut

(1) L'extrême civilisation produit les Monstres (Juvénal).

aimer ; ce gémissement, c'est celui de la bête flagellée et rancunière à laquelle échappe la vengeance. Elle eût torturé l'Apôtre, si le geste de Saint-Avit n'eût rendu Mohrange aux régions mystérieuses et sereines de l'Idéal : elle aurait assisté à son supplice, aurait savouré sa souffrance, comme elle savoure les rudes étreintes, les spasmes ultimes ! Mais Mohrange aurait goûté la saveur du supplice avec la joie extasiée des martyrs, et n'aurait point donné à cette goule le spectacle érotique d'une douleur charnelle.

Je ne crois pas aux situations littéraires. La courtisane régénérée par l'Amour ! fiction plaisant à l'aberration des hommes, aux imaginations maladives : Sapho ! Manon! bah ! lorsqu'elles ont le vice et la cruauté dans la peau elles rendraient, en hypocrisie et en artifices malicieux, des points au Diable lui-même ! La femme est féline par nature « elles sont des chattes ou des oiseaux » dit Nietsche. L'on ne change pas les chattes, il leur faut des proies vives, des cœurs larges et bien saignants qui battent fort, très fort, plus ils battent fort, plus elles éprouvent de plaisir à les griffer, à les fouiller des ongles, plus elles éprouvent de volupté à voir la vie, la belle vie généreuse qui les hante, s'éteindre lentement, se réveiller par soubresaut, et finalement s'anéantir. Ensuite, elles iront miauler de désespoir dans quelque coin.

« Vous n'en êtes pas moins une femelle encore, pour qui l'idée est la grande adversaire... »

Et Antinéa entre dans son bain !

Elle aime à se plonger, frissonnante, dans un grand bassin d'ivoire rempli de lait de chamelle. Elle croit que cette blancheur pénétrera toute sa chair. Je la vois s'étendre sur le fond de la piscine, jouer avec son corps onduleux qu'elle ne distingue plus à travers l'opacité du liquide. L'amour, l'unique amour d'elle-même l'a reprise toute entière. Elle laisse glisser sa main sur ses seins orgueilleux, le long des hanches renflées et frémissantes, sur le ventre souple, les attarde en une caresse qui la renverse pâmée, à demi-morte, les narines frémissantes !......

Quand elle se fut suffisamment reposée, elle se dressa dans la piscine et sortit à pas lents. Des gouttelettes de lait ruisselaient sur sa chair assouplie et pâle, elle se laissa choir sur une peau de panthère mâle, et appela :

— « Aïn S'rira ! Aïn S'rira ! ».

La jeune mauresque parut, et jeta un coup d'œil sur la tenture qui me dissimulait.

— « Aïn S'rira, essuie-moi ! ».

La Naïlette la frotta d'abord, tout entière, avec une peau souple qui aviva de sang la chair transparente ; puis avec une petite pince d'or, elle épila méticuleusement les aisselles et le croissant des aines. Avec une lourde et fine éponge, elle essuya l'incomparable toison ruisselante ; puis, d'un brusque mouvement de bras, la prenant à poignée, la releva, l'enroula jusqu'au sommet de la tête, la fixa en diadème par de longues épingles aux

têtes de rubis et de topaze. Et je ne sais pourquoi, j'ai pensé à Fulvie, femme de Marc Antoine, perçant la langue de Cicéron dont elle tenait, sur ses genoux, la tête sanglante.

Quelques boucles légères, ajustées sur le front et les tempes, quelques gouttes d'une huile parfumée d'ambre répandue, et la coiffure merveilleuse fut terminée.

Et la façon dont Antinéa surveille les gestes d'Aïn S'rira, me fait comprendre les paroles de Martial :

« Par la faute d'une épingle mal attachée, une
» seule boucle de cheveux dérangeait l'édifice de
» la coiffure de Lalagé. Pour se venger d'un tel
» forfait, Lalagé frappa sa suivante, du miroir
» qui le lui avait révélé, et, lui arrachant les che-
» veux, la renversa sous ses coups. Abstiens-toi
» désormais, Lalagé, d'ajuster ta funeste cheve-
» lure. Qu'aucune des jeunes filles qui te servent
» ne mettent la main à ta tête insensée. Que la
» salamandre y laisse les traces de son venin, ou
» qu'elle soit dépouillée par le rasoir impitoyable,
» afin que ton image devienne digne de ton mi-
» roir. »

Aïn S'rira prit un vaporisateur de cristal et d'or, épandit sur cette chair vaniteuse un brouillard de rose, de soumaré, et de musc.

Un voile transparent, comme aimaient à en porter les femmes d'Ionie et de l'Ile de Cos, un voile de soie jaune, brodé de fleurs mauves, modela sa princière nudité.

La Reine du Hoggar était prête.

Prête pour qui ? Prête à quelles cruautés ? Prête pour quelles Amours ?

Elle resta rêveuse pendant quelques minutes.

Elle se souleva de son trône, puis, à pas lents, s'en fut vers une large baie qui s'ouvrait sur la palmeraie...

Que pouvait-elle contempler, immobile, face à cette nuit molle, qui laissait tomber de l'argent sur les palmes lourdes.

Aïn S'rira fit un signe que je devinai.

— « Viens voir ! ».

Je soulevai la tenture...

Antinéa contemplait la croix : la croix qui se profilait, sombre, sur le suaire des clartés mornes, la croix symbolique, dont l'ombre distincte, précise, dont l'ombre nette, se dessinait sur une tombe nue.

Aïn S'rira souriait. Hiram-Roi gronda, le mufle tourné dans ma direction. Je laissai retomber la tenture.

La Reine paraissait défaillir, elle se soutenait de la main droite accrochée au lourd rideau de Perse, et sa main gauche cacha ses yeux, Antinéa ne voulait plus voir, ne voulait plus regarder.

Alors, de ce pas commun aux somnambules et aux extasiés, elle revint vers le Divan des nuits d'amour et des prostitutions infinies. Son buste altier se redressa, ses yeux luirent d'une fièvre convulsive qui la faisait frissonner, des sanglots

frénétiques s'étouffaient sous ses lèvres sanglantes, elle eût voulu déchirer quelque chose.

— « Aïn S'rira ! Aïn S'rira ! cria-t-elle, ramasse le marteau d'argent et frappe sur le gong ! frappe cinq fois ! frappe vite ! plus vite encore ! Aïn S'rira ! ».

Le gong résonna, formidable, sa rumeur tumultueuse bouleversa les échos sous les galeries immenses, retentit impérieuse dans les couloirs lointains.

Antinéa défaillit sur le divan, dévorée par je ne sais quelle luxure, quel remords lubrique !

Hiram-Roi hurlait vers des odeurs infimes de femelles défendues, conviant les mâles au festin sauvage des voluptés mortelles.

— « Laisse-moi ! Aïn S'rira. »

La jeune fille passa devant la tenture où je me dissimulais.

— « Regarde ! la porte s'ouvre ! »

Cinq Targuis parurent, conduits par deux nègres, cinq Targuis solides, musclés, souples et fiers, admirables bêtes de carnage et d'amour !

Alors, la Reine rejeta loin d'elle le voile de soie jaune, apparut toute nue, entr'ouverte, renversée en arrière, les bras tendus vers les mâles, ses seins ondulaient violemment sur sa poitrine, leur pointe se dressait provocatrice, tout son être défaillait, montait, se tordait, s'offrait à la morsure des baisers, à la rudesse des étreintes.

Eux, se doutaient-ils qu'ils vivaient leur ultime nuit ! Ils se ruèrent, recrus de désir, leur virilité

érigée vers cette femme splendide, soudainement offerte à leur fringale.

La nuit s'était faite plus chaude, semblait s'être remplie d'une fièvre latente. Nul souffle ne passait plus sous les étoiles ; sur les palmes, reposant, le clair de lune s'abattait implacable ; et l'immobilité des éléments, le silence des choses, ajouta encore à l'horreur et à l'épouvante qui se dégageaient de cette orgie polyandre, de cette scène d'amours forcenées.

Pendant combien de temps, Antinéa se livra-t-elle aux cinq Targuis ?

Toute la nuit elle fut folle de son corps. Je n'aperçus qu'un grouillement de membres et de corps mêleés. Je n'entendis qu'une rumeur, un bramement de rut voluptueux, haletant, sourd ou triomphant.

La brutalité ardente des enlacements, éveillait en sa chair des transports frénétiques, Antinéa râlait.

Sa bouche, cette bouche pour laquelle cinquante hommes d'Europe, cinquante officiers, avaient pâli de désir, étaient morts fous d'amour, odieux de faiblesse, cette bouche dont Saint-Avit me disait les inoubliables baisers, s'agrafait aux bouches de bronze, s'ennivrait, frémissait sous les morsures, s'ouvrait pour lancer d'étranges appels, de longs cris pâmés de jouissance. Ce lui était une joie indescriptible, de sentir craquer ses membres délicats dans les bras vigoureux, tordus par les muscles sombres des Targuis, enroulés autour de son corps comme des pampres autour d'une statue.

Elle collait sa chair à leur chair, avait des baisers, des caresses ignobles, elle se sentait mourir, donnée comme une fille volontairement violentée par des voyous de barrière ; et tandis que tout son être défaillait, que ses désirs exaspérés se résolvaient en d'inimaginables frénésies, des cris entrecoupés, sortaient de ses lèvres, des cris plein d'angoisse et d'allégresse, des cris de rage qui disaient toutes les joies éperdues de la luxure où elle aurait voulu s'anéantir.

L'hetman de Jitomir, le vieux lubrique, pourvoyeur des mignons de l'Empire, et la fille Clémentine, pouvaient être fiers de leur enfant ! Quel plus beau titre de noblesse décrener à leur progéniture que celui-ci : « A crevé cinq Targuis à la tâche. »

Cependant, la nuit touchait à son terme. Des lueurs nacrées, incertaines, laissèrent filtrer de l'opale. Les palmes, au dehors, bruirent comme la mer : lente de la fraîcheur s'épandit. Antinéa frissonna, se dégagea, échappa aux étreintes affaiblies de ses amants d'un soir, à leur remugle de désir.

— Arrière, chiens ! cria-t-elle en se drapant dans le peplum de soie.

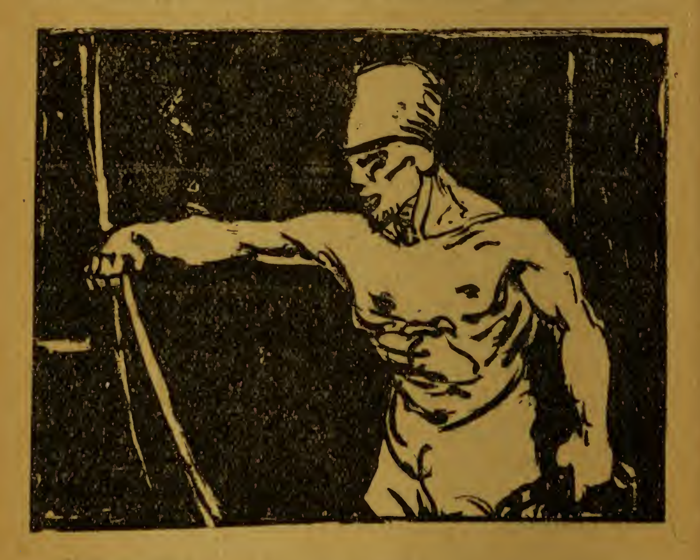
Eux reculèrent, les yeux brillants, grondèrent et se turent, matés par le regard impérieux et cruel de la femme.

Le gong résonna.

Un bourreau parut : c'était le colosse noir qui avait fait tourner Le Mesge, embroché sur le grand feu de palmes. Son aide le suivait, portant des chaînes. Lui, tenait de la main droite le sabre à

manche court, large et pesant comme un coupe-coupe.

Les cinq Touaregs frémirent, baissèrent la tête et d'un pas lourd, chancelants, s'avançèrent vers le bourreau : quatre d'entre-eux baisèrent les chaînes, le cinquième posa ses lèvres sur le sabre, se retourna, redressa sa haute taille, enveloppa la femme d'un regard de mépris et sortit par la gauche, alors que les autres s'en allaient par la droite.



J'ai entendu un coup sourd.

Antinéa était débarrassé d'un amant d'une nuit. Où donc, enfermait-elle les autres ? En quelle mystérieuse geôle, dans quelle caverne allaient-ils

cuver leur orgie de luxure, mourir lentement telles des bêtes assommées, prises aux traquenards de leurs désirs ?

Antinéa s'était accoudée sur le divan. Elle se redressa soudain. Une puissance mystérieuse la poussait vers la baie qui s'éclairait d'un jour glauque. Debout dans la clarté opaline, elle s'arrêta face à la tombe ; et, soudain s'écroula sur les tapis, se roula sur les peaux. Ses bras se tendaient vers un invisible amant, ses lèvres murmuraient des paroles confuses. La tueuse d'hommes eut des mots tendres, des mots de supplication et de prière, un sanglot la convulsa, et lorsqu'elle se releva,... des larmes lourdes roulaient sur ses joues pâles.

Le fantôme de Mohrange était victorieux.

Une joie âcre baigna mon cœur.

Je m'en fus, par les couloirs étroits, tapissés de tentures. Je rejoignis ma chambre.

CHAPITRE X

DE L'AMOUR A LA CRUAUTÉ

Aïn S'rira m'attendait.

— « Que fais-tu donc ici, à cette heure, Petite Source ? »

L'enfant brune ne répondit point, un sourire heureux errait sur ses lèvres, elle vint vers moi, fit choir d'un seul coup sa tunique et m'apparut délicieuse en sa jeune et tentante nudité.

— « Suis-je belle ? » Ses bras enveloppèrent mon cou, doucement m'attirèrent, ses lèvres prirent les miennes... et je bus au divin calice, tout le philtre d'amour que me versait la Petite Source vierge de toute souillure.

⁂

— « Ne crains-tu point qu'Antinéa nous surprenne, ai-je demandé à Aïn S'rira !

— Antinéa dort, mon bien aimé, laisse-moi reposer contre ta poitrine. Il fait bon près de toi. »

Insondable abîme du cœur féminin ! A côté, la

louve repue et féroce, ici, la merveilleuse petite chose heureuse de donner de la joie, le plus cher des trésors qu'un homme rêve de posséder !

— Et pourquoi donc m'as-tu aimée, Aïn S'rira ?

— Parce que tu es brave, parce que je t'ai vu, derrière la tenture, le jour où tu l'as insultée ; parce que tu es seul...

— Seul ?

— Le Prophète n'a-t-il pas dit que la présence de la femme aimée est aussi douce à l'homme solitaire en son cœur, que la clarté de la lune est douce à la Nuit !... Oh bien aimé, tu es tout l'amour, toute la joie, tu es toute la beauté triste de la Nuit ; et mon amour, si tu le veux, sera doux et fidèle comme est douce, aux soirées printannières, la timide lueur d'argent qui filtre sous les feuilles !

Mes lèvres reconnaissantes se posèrent longuement sur les yeux clos et... j'ai compris que j'aimais Aïn S'rira.

Allons ! la captivité au Hoggar commence à me paraître supportable.

***

Le gong a résonné, les pas furtifs des Targuis blancs ont frôlé les tapis. Aïn S'rira s'est envolée comme une petite mouche blanche.

Je me suis réfugié dans la bibliothèque. Je me suis assis dans le fauteuil de ce vieux cuistre de Le Mesge ; ma foi, je commence à croire qu'Antinéa a accompli une bonne action, en me délivrant de ce lamentable hibou.

— C'est égal, ai-je bougonné, il lui en a cuit d'être sincère une fois dans sa vie ! Finir comme une langouste, quel sort navrant pour un philosophe !

Puisque je suis généalogiste, archiviste, historien.... j'ai essayé de classifier Antinéa. Saint-Avit, Le Mesge lui trouvaient des ressemblances avec la *Fille d'O Taïti*. Je me souvenais de ce jargon prétentieux :

« Vous êtes les Hommes ! Elle, est la Femme ! elle a à se venger !

— De ce que son cochon blasonné de père a abandonné Clémentine, pensai-je, riant tout seul. Au préalable, il lui avait trouvé un mari, et celui-là n'a donc pas payé pour tous les autres ! ! !

— « Songez à la façon cavalière dont se comportèrent Ulysse, vis à vis de Calyso, Diomède à l'égard de Callirhoé. Que dire de Thésée avec Ariane ? César fut avec Cléopâtre un goujat lauré. Il était temps que les fils de Japhet payassent aux filles de Sem, ce formidable arriéré d'injures. »

— Aussi, ai-je pensé : Ulysse avait autre chose à faire, Ariane n'avait qu'à mieux tisser son fil, quant à César, il a fichtrement bien fait de rabrouer cette garce égyptienne, qui menaçait de faire tourner le monde à l'envers (1), et avait volé Antoine à la digne épouse qu'avait été Octavie.

Antinéa, Cléopâtre ! d'une part, le massacre des Targuis ; d'autre part, l'empoisonnement des esclaves ; mais, c'est tout. Il manque *l'allure*... et, la

(1) Si le nez de Cléopâtre eût été plus petit... (etc.)

fuite des galères *dans les larges yeux étoilés de points d'or.*

Tout au plus, Hermione, en faisant Saint-Avit légal de Pyrrhus ! ce qui est idiot, et Racine serait de cet avis.

Quant à prétendre qu'elle ait réussi la dissociation de ces deux choses inextricables, l'amour et la volupté, c'est faux. C'est Morhange qu'elle appelle, quand la nuit la brûle de désirs.

— Fausta ? peut-être !

Messaline ? ses reins, n'ont pas la solidité des reins de l'Impératrice romaine. La femme de Claude avait la cuisse plus accueillante, elle était... plus démocrate dirai-je, et, meilleure fille.

Lucrèce, plutôt ! Leurs narines étaient semblables, mais Lucrèce était plus artiste. Elle aurait peut-être empaillé tout vifs ses amants, en costume de gala avec leurs fraises et leurs plumes. Elle n'aurait pas eu cet affreux goût d'américaine : standhariser les statues d'orichalque : elle n'aurait point orné les galeries de son palais avec cinquante figures de ramoneurs mal débarbouillés !

Fort heureusement, pour la réputation de Neptune, elle n'est point de lignée divine ; comme dit l'autre « s'il est des gens, qui descendent de leurs aïeux, certains en dégringolent. »

Je songeai à cette reine de Thuringe, qui trompa son roi de mari avec ce butor de Chilpéric, donna à la Gaule, Clovis 1er et fondit ainsi la royauté française sur le cocufiage ! Celle-ci est excusable :

sans elle, nous n'aurions pas connu Tolbiac, ni les gaîtés de la guerre de 1870.

Brunehault ! Frédégonde !

— Mais dis-je, l'histoire fourmille de ces mégères. Où diable les hommes sont-ils allés pêcher que les femmes étaient des créatures de douceur et de bonté !

Et, je me souviens d'Edouard II !

Ce bon roi d'Angleterre aimait oublier ses déboires conjugaux dans les bras de ses mignons favoris Gaveston, Pierce et Spencer, et abandonnait sa femme Isabelle de France à ses blondes et voluptueuses demoiselles de compagnie. Or, il advint que, certaines bourgades de la Guyenne, taillable à merci, mais enflammées par un patriotisme fort louable, déclarèrent vouloir se faire rançonner par les gens d'armes de Charles-le-Bel, et non plus par ceux d'Edouard II.

La très respectable, très noble, et très puissante Dame, passa en France, sous le prétexte délicieusement féminin de rétablir la bonne intelligence entre son frère et son mari.

Des mauvaises langues — ces républicains sont d'un vulgaire ! — prétendent qu'elle voulait se livrer librement aux galanteries et jouissances d'épiderme que pratiquaient ses pures et toutes charmantes belles-sœurs de la Cour de France.

Que se passa-t-il ? L'Histoire a ses pudeurs. Le beau voile, n'est-ce pas, que celui de l'Histoire ? Sitôt à Paris, la Reine d'Angleterre refusa de s'en retourner vers ses amants à tête rousse.

— « Ils sentent la viande crue, disait-elle ». Et la dolce reine rêvait de faire de la viande cuite avec son mari. Il fallut que le Pape s'en mêlât que le bon Dieu des Chrétiens intervint dans ces affaires conjugales. En 1326, elle s'embarquait à contre-cœur, pour Londres, en vouant la tiare à Belzebuth et à Mahom, le délégué des puissances célestes.

Pendant son séjour sur le continent, elle avait vécu en grande intimité avec le Comte de Hainaut. Ce seigneur, qui ne connaissait point les colliers de perles, fit cadeau de quelques troupes à sa royale petite amie, de plusieurs jours et surtout de... plusieurs soirs. « Afin pensait-il qu'elle puisse faire belle figure en rentrant dans sa bonne ville des brouillards ».

Mais laissez donc pareils joujoux aux mains des enfants ! La gentille petite Reine n'eut pas plutôt compris qu'elle pouvait compter sur l'appui des hommes et exploiter leur sentiments chevaleresques, qu'elle dirigea, cavaliers, fantassins, archers et arbalétriers, vers son monarque de mari. Celui-ci, qui ne s'attendait pas à si subite et si bruyante déclaration d'amour, fut battu et détrôné.

Las ! comme dirait le Chroniqueur, il fut enfermé dans une tour épaisse et dut disputer aux rats le pain noir des dyspepsiques. Et sa douce femme qui ne l'oubliait point et pensait qu'il serait plus heureux dans un autre monde, voulut lui faire éprouver, au préalable, l'une de ces jouissances qu'il prisait si fort causée par Gaveston ou Spencer.

En l'an de grâce 1327, la Reine Isabelle d'Angleterre, fille de France, fit saisir le pauvre monarque : le bourreau l'étendit sur le dos, lui fit écarter les jambes, attacher les pieds à une poutre du plafond, et par un très propre, fort joli, « délicieux » tuyau de corne, lui fit pénétrer un morceau de fer rouge dans le fondement... Brûlante déclaration d'amour conjugal ! L'ingrat hurla longtemps, comme s'il avait eu le diable dans le ventre, et finit par crever en maudissant le moine qui l'avait marié. (1).

— Ces hommes, pensai-je, sont d'un égoïsme !

J'ai feuilleté le livre de Gaguin (2). Le vieux Le Mesge avait souligné tout un passage se rapportant à la Tour de Nesles.

— Bon, dis-je, Jeanne de Bourgogne a fait élève au Hoggar, qui sait si les Targuis ne sont pas en train d'invoquer Allah, au fond du lac, enfermés dans des sacs de cuir ! !

En ce temps là, la Tour de Nesles, ressemblait fort à quelque loge d'une Messaline moyenâgeuse à longue cornette et souliers de satin pointus !

La Reine de France attendait là ses amants de passage.

Des archers dévoués, des entremetteurs habiles, favorisaient la prostitution royale et faisaient monter les jolis et savoureux jeunes gens, que l'heure

(1) Régistres criminels du Parlement de Londres.

(2) Histoire de France du XVe siècle, écrite en latin.

sentimentale et le « vague à l'âme » emmenaient tardivement sur les bords de la Seine... « Nuit enchanteresse », aurait chanté le ténor... mais quand venait l'heure du chant du coq, quand les malheureux n'en pouvaient plus, d'étreintes et de caresse, un colosse chaperonné de rouge les enfermait, genoux branlants, reins vidés, tête creuse, dans un sac de cuir et les expédiait dans la fleuve du haut des machicoulis... Et gentiment, accoudée sur les coussins du divan encore chaud, la tendre amoureuse, la chair toute truffée, regardait, nonchalante et lasse, s'accomplir la mise en sac.

J'ai relu Brantôme ; naturellement la bibliothèque d'Antinéa possède « *Une vie des Femmes Galantes* ».

« Cette princesse, il ne la nomme point, se tenait à l'Hôtel de Nesles, à Paris ; laquelle faisait le guet aux passants, et ceux qui lui revenoient et agréoient le plus, de quelque sorte de gens que ce fussent, les faisoit appeler et venir à soi, et après en avoir tiré ce qu'elle en vouloit (ce : « qu'elle en vouloit » est admirable), les faisoit précipiter du haut de la tour, qui paroît encore au bas de l'eau et les faisoit noyer (1).

Et voici ce qu'en dit Villon, le joyeux et faux pendu, Villon qui vola vingt poules au bedeau de Saint-Germain et une vingt-et-unième sous les espèces de sa femme..., Traduisons...

---

(1) Discours II, art I, De l'attouchement en Amour.

» La Reine faisait enfermer dans un sac les infortunés sur lesquels sa luxure s'était assouvie, afin qu'ils ne puissent se tirer de la rivière où ils étaient précipités. Jean de Buridan, vers 1327, faillit périr dans le sac, comme son âne, entre son picotin d'avoine et son seau d'eau. Le rusé Picard échappa, l'on ne sait comment, à ce supplice turc. »

Et voici la « Ballade des Dames du Temps jadis » :

Semblablement où est la reine,
Qui commanda que Buridan
Fut jesté dans un sac en « Seine ».

Ah ! Elle est gaie la « Balade » ! ai-je pensé, et, avec Jean Second et Gaguin, j'ai conçu que Buridan, asphyxié, rendant l'eau par le nez et les oreilles, n'éprouvant plus de désir pour sa bonne reine Jeanne de Bourgogne, ait proposé, en 1328, à l'Université Parisienne ahurie, le sophisme suivant :

« *Reginam interficere, nolite timere bonum esse.* »

(Ne craignez pas de tuer une reine si cela est nécessaire.)

Cette idée-là ne passera donc point la tête à un Targui ! Lequel d'entre eux résoudra donc le sophisme latin, en Tinifar ?

LE SUPPLICE DE BLIDINA

Une tenture se souleva. Aïn S'rira bondit dans la bibliothèque : elle sentait bon, les sureaux en fleurs et l'accacia blanc.

— Je t'ai cherché dans ta chambre Bien-Aimé... que fais-tu donc ici, parmi ces affreuses vieilles choses en papier ?

— Je suis archiviste, bibliothécaire, généalogiste de Sa Majesté, Aïn S'rira, et vous n'avez pas l'air, vilaine petite mouche, de vous douter de l'importance de mes fonctions !

— Ques-ce que c'est que ça, un généalogiste, un archiviste, un bibliothécaire !

— Des hommes affreux, qui ont mal à l'estomac et qui prenne à tâche de faire mentir un proverbe des pays de France : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. »

— Ah ! »

Et Aïn S'rira vint s'assoeoir sur mes genoux et prit à tâche de mettre en fuite par son gentil gazouillis d'oiseau, les ombres lugubres qui devaient faire escorte à Le Mesge.

— « Mais lui dis-je, dénouant ses bras liés autour de mon cou, ne crains-tu point qu'Antinéa ne s'aperçoive de ta disparition ?

— Elle se promène seule dans la Palmeraie, ensuite elle se fera conduire par les esclaves nègres, dans la Tartane dorée, jusqu'au bout du lac. Elle ne veut qu'aucune de ses suivantes l'accompagne.

— Et pourquoi, petite bavarde ?

Aïn S'rira fit la moue.

— Fouelé la négresse m'a dit qu'elle aimait être seule, depuis que le Capitaine français avait été trouvé mort dans sa chambre, par le Targui blanc, qui venait lui porter le salut du matin. Antinéa invoque, sous les palmiers, des Esprits, que seule elle connaît ; les Touaregs en ont peur et la suivent de loin, n'osent l'approcher. Un jour, elle a fait jeter du haut de la montagne le vieil Amenokal Ifouden-Cheik, qui l'avait surprise alors qu'elle pleurait parmi les iris d'or, sous les gommiers bleus, au bord de l'eau... »

Antinéa pleurait ! ! !

— Allons ! dis-je, la panthère rentre ses griffes.

— Lorsque sa promenade est terminée, elle se dirige vers la tombe du Capitaine, dépose toutes les fleurs qu'elle a cueillies autour de la croix, parle longtemps à ces esprits que je ne connais pas et rentre chez elle, à pas lents. Parfois, elle appelle Fouélé, sur laquelle elle s'appuie et qui l'accompagne jusqu'à son lit. Le lendemain matin, lorsque je la coiffe, je lui trouve le visage fatigué, plus fatigué qu'après ces longues nuits d'amour qu'elle passe avec des fils des Chefs Targuis, du Grand Erg ou du Touat ! »

Et Aïn S'rira, bavardait, bavardait, avait des gentillesses de jeune chat, auxquelles je ne prenais pas attention... Là-bas, douze nubiens aux épaules robustes, au teint de bronze mat, que soulignaient des bracelets, des colliers et des lunules d'argent, surveillaient la promenade mélancolique et morne de

l'amoureuse, de l'Augusta cruelle, qui se révélait enfin : Femme !

— Elle ne rend plus visite aux statues d'orychalde... elle passe rapide devant elles ; malheur à qui la rencontrerait en cette minute, Antinéa a son mauvais sourire des mauvais jours !

Cegheir-ben-Cheik, que son attitude étonne, croit que les méchants Esprits de la montagne emportent sa raison.

Quand elle a fini de pleurer, elle ferait massacrer tout le monde.

— Ah ! N'as-tu pas peur d'Antinéa, petite fleur de laurier rose ?

— Puisque tu m'aimes, puisque tu me gardes tes baisers, Bien-Aimé, je n'ai plus peur de mourir. J'irais t'attendre... là-haut, là-haut, très loin, je ne sais où. Je ne crois pas les marabouts qui défendent d'aimer les Infidèles et nous menacent du Djitan !

— Antinéa défend à ses femmes de causer avec les prisonniers. Quel serait ton sort si les Targuis blancs te surprenaient ici ?

— Mon sort serait celui de Blidina-bent-Kebir-el-Hadj.

— Dis-moi l'histoire de Blidina, petite Source.

— Voilà, Bien-Aimé :

Blidina était jolie comme l'aube d'Avril, ses yeux avaient la couleur du jour naissant, ses cheveux noirs avaient des reflets bleus comme les ailes des ramiers, ses lèvres s'ouvraient à l'amour comme des grenades mûres aux rayons du soleil... Son corps était pur,

flexible comme des lianes amoureuses des palmiers... Blidina aima, comme je t'aime, le fils d'un Amenokal d'In-Tahar, amené au Hoggar par les Targuis de la Reine. Il était jeune, courageux, fier, beau, indomptable, comme ces chevaux bruns que montent les Arabes Ouazils. Il s'appelait Amighen Ras-el-Tahar, Antinéa lui fit grâce de la vie.

— Et d'Elle-même, ajoutai-je peu galant !

— Elle voulait l'adjoindre à Cegheir-ben-Cheik.

Un jour, il fut blessé, dans une rencontre par des nègres de Gaô, qui rôdaient autour des puits.

Blidina le soigna ; dans son délire, il réclamait sa liberté, le méhari de bataille, harnaché de cuir souple, orné de pompons rouges et de sonnettes d'argent que lui avait donné son père, il voulait revoir In-Tahar, la grande plaine fauve, où courent les antilopes, où passent d'un pas lent les caravanes des Maures.

Blidina l'aima, l'aima et voulut aider à son évasion, fuir avec lui.

— Antinéa le sut ?

— Oui ! C'était un soir, les Targuis blancs les surprirent près de la Porte de Pierre. Il avait égorgé la sentinelle..., ils allaient être libres..., heureux. Aguida, que je hais, les avaient trahis.

— La Porte de Pierre ?

— Il fut enchaîné, après avoir blessé plusieurs de ses ennemis, Fouclé m'a dit qu'on entendait ses cris, du palais et que le bruit de la bataille retentissait dans la montagne. Les Targuis blancs l'emportèrent on ne sait où... Quant à Blidina, son sort fut affreux.

Pendant deux jours et deux nuits, son pauvre petit corps flexible et pur fut livré aux esclaves nègres, elle servit leur joie et leur désir, on l'entendait demander grâce et pleurer ; ses lamentations arrachaient des larmes à Fouélé, Hiram-Roi gémissait, reconnaissant la voix chère de la Petite Rose Blanche...

Fouélé supplia.

« Tais-toi, Fouélé, sinon je te fais subir la même peine ! » répondit Antinéa, et elle fit venir près d'elle un officier espagnol, le Marquis d'Oliveira, qui avait été pris aux alentours d'Araouan. Et pendant que Blidina gémissait demi-morte de honte, d'horreur et de souffrance, pendant que le bourreau et les esclaves nègres se disputaient sa chair, la Reine se donnait avec amour et transport, savourant les baisers de son amant, la souffrance et les râles de sa frêle victime.

Le lendemain Cegheir-ben-Cheik la fit attacher, toute nue, sanglante, à demi-morte, sur un chameau noir ; puis, il l'emmena à trente lieues dans le Tazenrouff, au Bled-el-Kouf, et l'abandonna auprès d'un puits dont l'eau avait été empoisonnée... Les bêtes du Désert ont dévoré la petite Blidina ! Bien-Aimé, parce qu'elle avait aimé comme je t'aime !

— Et ce supplice aurait été celui de Tanitt Zergha ?

— Oui, si les Targuis envoyés à la recherche du Lieutenant Saint-Avit avaient découvert les fugitifs sur la route des Puits.

— Et voudrais-tu fuir avec moi, Petite Source, comme Blidina voulait fuir avec Amighen ?

— Oh ! oui, Bien-Aimé, je voudrais fuir, fuir avec toi, vers les Oasis, où les mandarines boivent le soleil, où les geais bleus dorment dans les figuiers lourds, vers les Oasis où les femmes des Naïls chantent et dansent pour les jeunes hommes, lorsque les soirs sont pleins d'étoiles, ô Bien-Aimé !... »

Sa petite tête chut sur mon épaule, adorable, ses lèvres s'offrirent... La portière pourpre se souleva, Antinéa parut, Antinéa nous regardait.

Antinéa était pâle, d'une pâleur d'autre monde. Ses grands yeux sombres privés d'expression nous contemplaient. Un sourire triste glissa sur ses lèvres.

Aïn S'rira se dégagea. Un cri de terreur et de menace sortit de sa gorge.

— Oh ! Bien-Aimé ! Je ne serai pas la joie du bourreau noir !... Je ne m'en irai pas privée de raison, folle d'épouvante et de dégoût vers le Puits aux eaux saumâtres !

Adieu ! Adieu ! Bien-Aimé ! »

Elle portait à ses lèvres une amulette de cuir ornée de petits clous d'or.

— C'est le poison sacré qui protège les vierges ! »

J'arrêtai son geste :

— Un flux de sang montait à mon cerveau. Toute le scène ignoble de la nuit précédente passait devant mes yeux, et je croyais voir danser en une sarabande macabre les statues d'orychalde, toutes les victimes blêmes de cette femme, leurs cadavres lamentables, torturés, verdis, leurs squelettes blanchissant chevauchés par des vautours maigres sur le sa

ble de Tazenrouff. Je saisis un lourd encrier de bronze.

— Petite Source ! Petite Chose Aimée, attends pour mourir que j'aie tué Antinéa !

J'avançais vers la reine, poussé par une puissance prodigieuse, mon bras se levait. Au milieu du front blanc, entre les yeux noirs, c'est là que j'allais enfoncer, comme un coin, l'encrier de bronze.

Antinéa ne fit pas un geste.

— Lieutenant Ferrières, je viens de prier sur la tombe du Capitaine Mohrange. Veux-tu m'accompagner au pied de la croix qui l'abrite de son ombre ?

Elle prononça ces paroles de la voix tranquille et pure qui avait affolé tous les autres, qui leur avait murmuré des promesses d'enchantement et des mensonges de bonheur, qui les avait fait croire en l'infini de leur félicité.

— Tu mens !...

— Aïn S'rira n'a pu te mentir entre deux baisers ! Si tu ne veux pas me croire, regarde ! N'êtes-vous pas tous deux en mon pouvoir ?

Elle écarta la tenture, les Targuis blancs, lance au poing, veillaient sur la terrasse !

Aïn S'rira joignit les mains, s'agenouilla :

« O ! s'il te faut une victime, Antinéa, que ce soit moi, fais-moi mourir de la mort de Blidina, livre moi toute aimante de Lui à tes esclaves noirs, mais qu'il vive, qu'il vive de mon souvenir, qu'il vive protégé par mon amour ! qu'il vive ! »

Le regard d'Antinéa avait brillé d'un éclair d'orgueil puissant, elle laissa retomber la tenture, et,

subitement, la même tristesse mortelle s'épandit sur ses traits...

— Va ! Petite Source ! Va retrouver Fouélé, vous chanterez comme l'on chante dans vos pays, la grande paix qui veille aux cœurs de ceux qui se sentent aimés... Va, petite, ton amulette te protège, ainsi que ton bonheur... Va, Fouélé, prépare des confitures aux dattes musquées comme les aime les officiers de France, va la rejoindre.

Je laissai l'encrier rouler sur le tapis... Aïn S'rira effleura de ses lèvres mes mains, se prosterna devant la superbe amante, surnaturelle reine des voluptés humaines.

— Et toi, Lieutenant Ferrières, fais-moi l'honneur de me suivre.

***

J'ai suivi Antinéa, je crois que je l'aurais suivie jusqu'au fond du Désert, jusqu'au fond du caveau qui, je le sens, s'ouvre sous ses pieds. Je l'ai suivie sans rien dire, comme une ombre, un être d'au-delà, plus puissant que ma volonté, maître de ma voix, de mes gestes, de mes nerfs, maître de ma pensée.

Et je l'entends encore me dire :

« Mes mains sont inhabiles à fleurir « sa » tombe... Voici des hibiscus pourpres, voici des iris bleus, des palmes larges et fraîches, voici des roses ; j'ai fait saigner mes mains, mon corps est lacéré par les épines des acacias blancs, ces blessures soulageaient mon cœur ; j'aurais voulu teindre de mon sang toutes ces fleurs avant de les porter sur cette terre...

Oh ! que le grand sommeil de la Mort « Lui » soit doux ! »

Veux-tu, Lieutenant Ferrières, orner cette croix... cette croix que je n'ose toucher, je ne sais quelle main mystérieuse, quel Esprit apporté par le vent, vient disperser les couronnes des calices que je suspends à ses bras ; chaque matin, les fleurs gisent, mutilées..., loin de « Lui », dédaignées par « Lui », comme il...

— Comme il te dédaigna !

Une plainte sourde fut la réponse d'Antinéa.

— Tu n'as pas le droit d'être cruel devant cette tombe, reprit-elle.

— Quel besoin éprouvais-tu alors de faire tuer M...

— Oh ! ne prononce pas son nom, tais-toi, Lieutenant Ferrières, il n'appartient plus à nous, il n'appartient plus aux hommes, et vous étiez tous indignes de lui, puisqu'il avait commis le rêve de s'enfermer loin de vous, en ces pieuses prisons, pour être seul, avec sa grande âme incomprise !

Et, doucement, elle répéta :

— Tais-toi, tais-toi, tu ne peux pas savoir.

Elle appela.

Aïn S'rira et Fouélé parurent. Elle s'appuya sur elles.

Aïn S'rira me dit :

— A ce soir, Bien-Aimé...

La nuit bleue et or enveloppait de velours toutes les choses, la lune soyeuse paraissait au faîte des montagnes... Antinéa rejoignit sa chambre, prête pour

les insomnies troublantes des criminelles ou des amantes malheureuses...

Alors, j'ai pris des roses, des iris bleus, j'ai fait une frêle couronne de fleurs et l'ai posée doucement sur la croix, sur la tombe du Capitaine Mohrange.

PETIT DÉJEUNER AU HOGGAR

Aïn S'rira n'est pas venu me rejoindre cette nuit... J'ai peur ! Antinéa aurait-elle failli à sa parole...

L'ombre n'est point encore sortie du grand puits des roches, sur la terrasse les Targuis écroulés dorment attendant le signal du réveil.

Cuivrée, la voix d'un trompe déchira l'air.

La vie et le soleil pénètrèrent la masse immobile des palmes, l'eau claire du lac frissonna d'or et d'améthyste. Une rumeur de ruche coula liquide par les dalles du palais...

Fouelé passa, élevant au-dessus de sa tête une corbeille de fruits. Je n'eus pas le temps de l'appeler. Les Targuis, abrutis par le sommeil, re prenaient lentement la connaissance des choses et me surveillaient de leur petit œil féroce. Des nègres suivirent la compagne d'Aïn S'rira ; ils portaient des drageoirs d'argent, des paniers plats faits de fil d'or, des petites claies tressées d'osier délicat, des coupes de jaspe et d'agate. Des confitures lour-

des et transparentes, sublimées par le feu et le temps, débordaient des drageoirs, les avelines, les bananes et les mangues, les amandes vertes, les mandarines rouges, les dattes dorées et mielleuses, les raisins clairs de Kabylie, les raisins noirs de Cherchell, les raisins blancs de Médéah, les figues du Sahel, tous les fruits de l'Afrique sombre, de la Mauritanie et de l'Hellade, s'empilaient, croulaient des paniers et des corbeilles, roulaient sur l'osier des claies !...

En groupe des cavaliers passèrent galopant au bord du lac, jetèrent leurs chevaux dans l'onde, sortirent s'ébrouant et disparurent sous l'épaisseur des palmes.

— « La ronde de nuit, la garde qui rentre ! » pensai-je.

De nouveau la trompe de cuivre sonna.

Les Targuis s'immobilisèrent à l'entrée des couloirs, debout sur les corniches, dans le retrait des portes, adossés aux colonnes.

Cegheir-ben-Cheik parut suivi d'hommes armés.

— La relève.

Je rentrai dans ma chambre avant qu'il ne parvînt à ma hauteur. Je pensai trouver Aïn S'rira cachée dans quelque coin, ou blottie sur le divan. La petite mauresque n'était pas là.

— Ils sont bien de taille à me l'avoir écorchée vive ! ai-je pensé.

Et je suis parti par les couloirs à la recherche d'Aïn S'rira. J'aime les lèvres fines, les bras sous

ples, le corps modelé aux reflets blonds, le babil enfantin de ma Petite Source...

Je suis prêt à la défendre, ma foi, tout comme un Targui est capable de défendre sa chienne de femelle...

Par les interstices du velum que soulevait la brise matinale, jouant par les couloirs, les lueurs tamisées en faisceaux fauves prénétraient dans la chambre d'Antinéa, éveillant une ronde ailée et silencieuse de poussières multicolores. Et sous leur caresse chaude, les colonnes, les statues, les bronzes, les sièges d'ivoire et de bois rares, les mosaïques, tous les menus objets épars sur les tables et les étagères reprenaient leur aspect coutumier à mesure qu'ils sortaient de l'ombre.

Une joie neuve s'épandait pleine de quiétude et d'innocence en cette chambre de la luxure et du crime. Dans la jeune lumière, s'épanouissait une de ces heures merveilleuses comme ont dû en connaître les hommes aux simplicités primitives.

Sur son grand lit bas, enveloppée d'un voile et de dentelles soyeuses, les cheveux dénoués roulant sur ses épaules, le sein découvert, le bras droit ramené au-dessus de la tête, paisiblement Antinéa reposait,... et près d'elle, blottie contre le lit, accroupie, la joue appuyée sur la main longue et fine de la Reine, bien vivante, toute heureuse, rêvant à je ne sais quoi, Aïn S'rira dormait !

Je respirai plus facilement.

J'entendrais encore rire ma Petite Source.

Le bronze résonna doucement, le métal vibra baisé voluptueusement par l'air.

Antinéa, la première ouvrit les yeux, s'accouda. Son regard se porta vers la baie.

Au bras de la croix, dans l'orbe solaire, la couronne d'hibiscus et d'iris, enveloppée de rosée matinale, scintillait miraculeuse, sertie de perles prismales.

— Oh ! m'a-t-il donc pardonné ! murmurèrent ses lèvres, et l'extase emplissait ses yeux étranges.

Le bronze résonna plus fort.

— Aïn S'rira ! Aïn S'rira ! appela Antinéa.

La jeune fille s'éveilla.

— Petite, donne moi la pallium rose et bleu des jours meilleurs et fais entrer les nègres.

Aïn S'rira, toute confuse d'avoir si longtemps dormi, apporta la draperie merveilleuse. Elle plia le haut du rectangle pour en diminuer la longueur, en prit ensuite le coin, qu'elle posa sur l'épaule gauche, ramena le tout par devant, fit passer l'étoffe par derrière et la ramena par dessus l'épaule de façon à laisser le pan retomber en avant, tout le long du corps et à laisser libre le sein et le bras droit.

Elle partagea la lourde chevelure qui roula en cascade sur la gorge, présenta un miroir auquel Antinéa sourit.

La Reine du Hoggar m'apparut en ces couleurs d'aube, telle une Princesse lydienne au réveil.

— Salve Dea ! mumurai-je.

Tirés par les doigts menus d'Aïn S'rira, les lourdes tentures or et violet s'ouvrirent.

Fouélé, escortée par tous les nègres, parut portant les fruits, portant le miel, portant le lait. Celui qui semblait être le chef, l'échanson, le grand panetier barbare de la Cour Tinifar, de sa Majesté Touareg, leva les bras au plafond, comme s'il eu voulu décrocher les lanternes de couleur.

— Je te salue et je t'adore, ô Reine, ô Maîtresse, Souveraine de Beauté ! Déesse ! Sœur divine de Vénus et de la Mer disparue.

— Bon, dis-je, encore un qui tombe dans le panneau. Que ne connaît-il la généalogie !

Les autres s'étaient prosternés et je craignais pour l'équilibre des pyramides de mandarines et des tétraèdres de bananes.

— Malheur, pensai-je, au maladroit... au royaume des Femmes la maladresse d'un nègre doit être punie comme un crime de lèse-majesté.

Ils se relevèrent. Antinéa les laissa défiler devant elle. Aïn S'rira contemplait les paniers et les corbeilles avec des convoitises de jeune singe, Le dernier des nègres passa devant la Reine. Il portait une coupe de vin glacé au sucre, sur lequel on avait effeuillé une rose blanche. Elle l'arrêta, prit la coupe, but le breuvage froid d'un trait ; sa main gauche s'était appuyée sur sa gorge, on eut dit qu'elle voulait éteindre un feu intérieur qui lui brûlait les chairs, et ses yeux se fixèrent sur la couronne d'hibiscus rouges et d'iris bleus, son regard s'immobilisa, ses mains se joignirent.

Au dehors la trompe de cuivre sonna, annonçant au Hoggar le réveil de la Reine et portant son salut aux Targuis noirs !

J'entendis Fouélé qui demandait à Aïn S'rira :

— « Le Lieutenant Français est-il servi ? »

Au diable la Mythologie et la poétique amoureuse quand sonne l'heure de déjeuner !

J'ai rejoint ma chambre ; déshabillé en toute hâte, je me suis jeté sur mon lit. Je baillais à rendre jaloux le guépard Hiram-roi lui-même quand le Targui blanc de service m'apporta le classique petit déjeuner du matin : café, crême, œuf à la coque, beurre et couteau d'argent, soucoupes et coquetiers de Sèvres marqués au chiffre d'Antinéa et de l'égide de Pacht. Le café était bon, la crême était fraîche, l'œuf était frais, le beurre était frais, la vaisselle était neuve et derrière le Pacht brillait les deux jolis yeux noirs d'Aïn S'rira.

Immobile, stylé comme un larbin de la rue Boulainvillers ou de l'avenue de Tokio, le Targui attendait que prissent fin mes exploits gastronomiques.

— Le Lieutenant Ferrières désire-t-il autre chose ?

— Heu ! me laver les mains.

— Le Lieutenant Ferrières ne désire plus rien ? Me demanda le Targui blanc agenouillé qui finissait de m'essuyer les ongles.

— Tu m'apporteras du vin, Arthur, du vin glacé aux pétales de rose blanche.

— L'on m'appelait Jérôme, quand j'avais l'honneur de servir chez la Duchesse d'Arnaville ! Je ne

me nomme pas Arthur. Quel vin désire le Lieutenant Ferrières ?

Je faillis lâcher un « Nom de Dieu » des plus français et de la plus authentique noblesse.

Le Targui me tendait une carte des vins et son œil ironique semblait me dire :

« Hein, ça te la coupe ! Crois-tu qu'Antinéa, prend à son service le premier bédouin venu ? Il faut des références de Duchesse pour entrer chez une Souveraine. » En pays musulman, il est de bon ton de garder son impassibilité, et comme à Paris d'avoir l'air de ne s'étonner de rien.

Je saisis la carte. Je lus :

« Hoggar, 1879, blanc.»

« Hoggar, 1880, blanc. »

« Hoggar, 1882, rouge:»

« Hoggar, 1890, rouge.»

« Bordeaux :

« Barsac, 1865 ; Sauterne, 1871 ; Château Yquen, 1884 ;... Je passai aux « Touraine » aux « Saumur », aux « Thiaucourt, 1893 », aux « Bourgogne », aux « Châteuneuf du Pape », puis aux « Champagnes »... J'en oublie et des meilleurs.

— Veuve Cliquot, 1879, demi-sec ! une demie glacée, dis-je.

Très digne, le Targui s'inclina et sortit.

— C'est ce qui s'appelle une maison bien tenue, essayai-je de ricaner, pour mettre fin à mon ahurissement. C'est égal ! Ce que Cegheïr-ben-Cheik a dû piller de caravanes pour monter la cave d'Antinéa !

Un autre Targui entrait, grave, comme il convient, tel un enfant de chœur portant les reliques de Saint-Augustin ou le biblique tire-bouchons de Noé.

Il décapuchonna, déboucha la bouteille avec le flegme et la dextérité minutieuse d'un sommelier de chez Riche ou de chez Mollard !

Je lui fis grâce du cœur de rose, surtout qu'il me tendait la coupe de cristal enchâssée d'argent, remplie jusqu'au bord d'un Cliquot écumant du plus authentique 79.

Il s'était fait escorter par un plateau de gâteaux secs : petits beurres, biscuits à la cuiller, dampfnovel, gougelhoupf, gaufrettes salées ou sucrées.

— Le Lieutenant Ferrières préférerait peut-être des suprêmes : nous en manquons et la Reine s'en excuse.

— Non, dis-je, je désire des petits fours au blanc d'œuf !

Le Targui s'inclina et sans mot dire, se retira.

— Ça, ai-je pensé, tu ne le trouveras pas au Hoggar !

Vingt minutes s'écoulèrent et toujours silencieux le sommelier déposa sur un guéridon de nacre, près du seau d'argent où avec amour il avait couché la demie Veuve Cliquot... mes petits fours au blanc d'œuf.

— Faut-il appeler pour la toilette du Lieutenant Ferrières ?

Je me suis demandé si ce bougre de sauvage se fichait de moi, je faillis lui dire :

— Non, Arsène !

Mais il aurait été capable de me répondre qu'on l'appelait Auguste chez la Comtesse de Noailles ou chez la Duchesse d'Uzès.

— Va donc dire à Fouélé et à cette petite teigne d'Aguida, quelles viennent m'enlever ma chemise de nuit.

Le Targui resta hébété.

— Antinéa ne peut le permettre, et il s'en fut de l'allure scandalisée d'un chartreux auquel un coup de vent aurait révélé le derrière d'une bigote, sec comme une poire tapée.

— Ça, dis-je, en éclatant de rire : on a des mœurs au Hoggar ou l'on n'en a point ; et je me remémorai en m'habillant une recette de cuisine de ma vénérable mère :

Petits fours au blanc d'œuf

« Prenez deux blancs d'œufs et battez-les en
» neige très ferme ; ajoutez, lorsqu'ils sont pris
» quatre cuillerées à bouche de sucre en poudre et
» le zeste d'un citron haché fin. Battez le tout en-
» semble. Lorsque cette préparation est faite, lais-
» sez-en tomber des gouttes grosses comme la moi-
» tié d'une noix sur un papier huilé en ménageant
» un intervalle entre chaque boulette. Faites cuire
» ensuite à four doux 15 minutes. »

Je calculai : 15 minutes de cuisson, 5 minutes aller et retour :

— Il n'y a pas de doute. Il me les a servis frais ! et de fait, les petits fours étaient encore chauds.

Et je m'en fus vers la bibliothèque en fredonnant un air des « Mousquetaires au Couvent » sur le leitmotif : « Prenez deux blancs d'œufs et battez-les en neige...! »

CHAPITRE X

DE LA POLYGAMIE A LA POLYANDRIE

Est-ce donc, avec des effets différents, la fièvre dont parlait Saint-Avit qui agit sur mes nerfs ?

Quand les Targuis m'ont emporté, quand ils m'ont arraché au corps sanglant de mon malheureux compagnon, j'étais persuadé qu'ils me réservaient pour les pires supplices.

Je m'étais préparé à mourir bravement, en officier de France, sans une plainte, les dents serrées pour retenir mes cris, les yeux fixés sur mes bourreaux.

Or, me voici captif d'une situation sans issue, condamné à vivre et à mourir — peut-être un jour comme Le Mesge — parmi ces murailles de rocs, dans cette oasis minuscule fermée aux rumeurs du monde. Eh bien ! non seulement je ne ferai rien pour m'affranchir, mais, parfois, quand la stupide gaîté de tout à l'heure m'empoigne, je me sens prêt à bénir ma servitude..

De quelle fange vile sommes-nous donc tous pétris ? Les caresses d'Aïn S'rira, jointes à la substantielle pâtée quotidienne, et en voilà assez pour me

faire oublier que la chaîne me blesse au cou !... Toute la science des hommes, toutes leurs morales, tout ce qui est sensé donner à la Vie la valeur d'être vécue — Honneur ! — Puissance ! — Devoir ! Tout est-il inclus dans la beauté fragile des femmes? rien ne résiste-t-il à la satisfaction de manger, de boire, de vivre... en... animal ?

Je hais Antinéa, je la hais comme au premier jour, comme je la haïssais en voyant Saint-Avit perdre la raison, oublier toute dignité humaine à mesure que nous approchions de la Montagne fatale ! Sa douleur que je crois sincère ne m'inspire nulle pitié. Je la hais de toute mon âme, de toutes les fibres de ma chair, la comédie qu'elle joue m'est odieuse... et, néanmoins, je me sens incapable de m'affranchir de sa puissance !

La fille d'un ivrogne polonais et d'une garce, poser à l'Héritière des Pharaons ! Mais jusqu'où peut donc aller l'aveuglement des hommes !

Comment ! ils sont des centaines de brutes dans ce Hoggar qui se sont laissés subjuguer, comme se laisse subjuger par la dernière petite grue de Music-Hall un vieux marcheur sénile... Comment ! depuis les siècles, les peuples, sous tous les climats, sous toutes les latitudes, se sont faits les esclaves soumis, battus, torturés, les victimes de ces vanités féminines et de ce luxe abominable qui consacre en l'enveloppant de mystère la puissance — d'un sexe !

D'une main fébrile, j'ai arraché des livres à leurs rayons. Je veux savoir..., savoir, lire, connaître, jusqu'en quelle sale boue l'homme dépravé, déchu de

son rôle de protecteur, tombé au rang de valet, peut consentir à se rouler !

Ce « *Critias* » truqué, ces « *Bibles manuscrites* », les soi-disant débris de la bibliotèque de Cartharge conservés par Mastanabal et transmis à Juba II, tout ce charabia, cette vaine science dont s'enorgueillissait Le Mesge, que m'importe !

J'ai mis à part les « Satires de Juvénal ». J'ai réservé l'œuvre de J.-J. Rousseau, il n'est pas possible qu'imbu de ses théories sur les lois naturelles, l'auteur de la « Nouvelle Héloïse », n'ait cinglé comme elles le méritaient les Antinéa de son époque... et de la nôtre !

J'ai ouvert Pline ! un doigt mystérieux guidait-il mon choix ? Pour satisfaire à ses besoins de parures, une femme ferait battre les mondes entre eux, et, stupides, les Mondes se battraient sans songer à détruire l'instrument de leur malheur.

« J'ai vu, dit Pline, Lollia Paulina, qui fut la femme de l'Empereur Caligula, couverte d'émeraudes et de perles qui se relevaient par leur mélange alternatif sur la tête ; dans ses cheveux, dans ses cordons, à ses oreilles, à son cou, à ses bracelets, à ses doigts ! Tout cela valait 40 millions de sesterces et elle était en état de prouver immédiatement par les quittances que telle en était la valeur. »

— Antinéa serait incapable d'en faire autant, car Cegheir-ben-Cheik doit oublier les timbres mobiles de l'enregistrement français quand il part en expédition contre les caravanes maures.

« Et ces perles, ajoute Pline, provenaient non pas

des dons d'un prince prodigue, mais des trésors de son aïeul, *trésors qui étaient la dépouille des provinces.* Voilà à quoi aboutissent les concussions ! Lollius fut déshonoré dans tout l'Orient par César, fils d'Auguste, et obligé de s'empoisonner, afin que sa petite fille se montrât à la clarté des flambeaux, chargée de 40 millions de sesterces. D'un côté, qu'on mette en regard ce que Curius ou Fabricius ont porté dans les triomphes ; qu'on se représente les brancards triomphaux ! et, de l'autre côté, une seule femmelette de l'Empire, une Lollia, placée à table ! N'aimerait-on pas mieux les faire descendre de leurs triomphes que de préparer un tel scandale ! »

Je n'avais jamais lu *Pline,* je le lirai tout entier et je pense tout haut :

— N'y a-t-il pas de quoi vous dégoûter des nobles métiers de soldat et de conquérant ? Car, enfin, que des Targuis rançonnent le Désert ou que nous rançonnions les Targuis, le résultat sera toujours le même... pour des femmes différentes, voilà tout !

Je regarde mon uniforme : il est blanc, sans tache. Allons ! c'est sans doute encore cette sacrée folie du Hoggar, qui me reprend.

Mais voici les « Lettres Persanes ».

C'est à croire que tous les hommes supérieurs se sont pris à détester les femmes, quand ils les eurent comprises ; en étudiant les Sultanes — Louis XV, Montesquieu avait prédit Antinéa — et ses cinq Targuis.

Le rêve de la Houri Anaïs nous donne un aperçu de ce que peut être le paradis du Hoggar.

LE REVE D'ANAIS

« D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure était relevée par les peintures des fleurs les plus vives ; un ruisseau, dont les eaux étaient plus pures que le cristal, y faisait un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmants, dont le silence n'était interrompu que par le doux chant des oiseaux ; de magnifiques jardins se présentèrent ensuite ; la nature les avait ornés avec sa simplicité et toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe préparé pour elle, et rempli d'hommes célestes destinés à ses plaisirs. »

« D'eux d'entre eux se présentèrent aussitôt pour la déshabiller ; d'autres la mirent dans le bain, et la parfumèrent des plus délicieuses essences ; on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens ; après quoi on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférants, et une table couverte de mets les plus exquis. Tout semblait concourir au ravissement de ses sens : elle entendait d'un côté une musique d'autant plus divine qu'elle était plus tendre ; de l'autre, elle ne voyait que les danses de ces hommes divins, uiquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne doivent servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre ; et après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante

la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enivrée, et que ses ravissements passèrent même ses désirs. »

« Je suis toute hors de moi, leur disait-elle ; je croirai mourir, si je n'étais sûre de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer et à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ! Que ne puis-je voir ! Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux ! que ces ténèbres sont aimables ! Quoi, je serai immortelle, et immortelle avec vous ! je serai... Non, je vous demande grâce, car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais. »

« Après plusieurs commandements réitérés, elle fut obéie ; mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, et s'endormit dans leurs bras. Deux moments de sommeil réparèrent sa lassitude ; elle reçut deux baisers qui l'enflammèrent soudain, et lui firent ouvrir les yeux. « Je suis inquiète, dit-elle, je crains que vous ne m'aimiez plus. » C'était un doute dans lequel elle ne voulait pas rester longtemps : aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissements qu'elle pouvait désirer. « Je suis désabusée, s'écria-t-elle ; pardon, pardon ; je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien, mais vous prouvez mieux que tout ce que vous pourriez dire : oui, oui,

je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais quoi ! vous vous disputez l'honneur de me persuader ! Ah ! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue ; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue ; mais je vous vendrai bien cher la victoire. »

« Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles et aimables domestiques entrèrent dans sa chambre et firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenèrent dans les lieux où ils étaient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, et parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, et ensuite couverte des plus somptueux ornements. Cette nuit l'avait embellie ; elle avait donné de la vie à son teint et de l'expression à ses grâces. Ce ne fut pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades ; et l'on remarquait qu'Anaïs se dérobait de temps en temps, et volait vers ses deux jeunes héros ; après quelques précieux instants d'entrevue, elle revenait vers la troupe qu'elle avait quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout à fait : elle alla s'enfermer dans le sérail, où elle voulait, disait-elle, faire connaissance avec ces captifs immortels qui devaient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartements de ces lieux les plus reculés et les plus charmants où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse ; elle erra toute la nuit de chambre en chambre, rece-

vant, portant des hommages toujours différents, et toujours les mêmes.»

« Voilà comment l'immortelle Anaïs passait sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatants, tantôt dans des plaisirs solitaires ; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu ; souvent elle quittait un palais enchanté pour aller dans une grotte champêtre ; les fleurs semblaient naître sous ses pas, et les jeux se présentaient en foule audevant d'elle. »

« Il y avait plus de huit jours qu'elle était dans cette demeure heureuse, que, toujours hors d'elle-même, elle n'avait pas fait une seule réflexion: elle avait joui de son bonheur sans le connaître et sans avoir eu un seul de ces moments tranquilles où l'âme se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, et s'écoute dans le silence des passions. »

Les choses, ai-je pensé, se passent à peu près ainsi dans le sérail à rebours d'Antinéa. Anaïs était bonne fille, mais la Reine Targui a du sang de voyou, mêlé à du sang de « grande dame », dans les veines; l'une se contentait de deux hommes interchangeables qu'elle laissait reposer l'acte d'amour accompli, l'autre en demande cinq à la fois et les torture ensuite. Aux jours heureux des polyandries, les sérails ne vaudront que ce vaudront les Sultanes. Je demande à être l'Eunuque !

Mon rire sonnait faux, car de cette alvéole diabolique montée en plein désert, j'évoquais Paris; les mœurs étranges de mes compatriotes m'apparaissaient burlesquement douloureux. C'est par

hasard que je constate l'effet de cette Polyandrie parmi les musulmans du Sahara, les pillards du Grand Erg, tandis que là-bas tout compte fait !...

Ainsi, ceci se passait à Provins.

La femme du Colonel s'offrait tous les jeunes sous-lieutenants. Malheur à celui qui lui résistait et ne trouvait pas cette vétuste cavale de son goût. C'est pourquoi de Bréhville, au camarade de promotion, est parti au Désert. Un jour au fumoir d'un salon à Provins, il parlait peu poliment des « vieilles tripes tetonneuses » « du ventre plissé et feuilleté » de la Dame, il ajouta : « Faire cocu un inférieur est une lâcheté, un égal est un droit, et un supérieur, c'est un Devoir ; mais le Devoir ici est une corvée de quartier ! » La Colonelle l'entendit.

Huit jours après il partait pour l'extrême sud où l'on se battait ferme contre les derniers dissidents du Tan Adjar.

Pour avoir « manqué de respect » à une vieille grue qui avait gagné son grade de « colonelle » on savait comme, de Bréhville a peut-être laissé sa carcasse dans le Tanirit ou les plaines d'In Salah !

Je crois qu'aujourd'hui, du fait de leur lâcheté et d'une fausse compréhension de leur rôle social, les hommes ont laissé prendre aux femmes des droits de souveraines dans la direction des choses humaines. Il suffit à la femme d'apparaître quelque part pour que l'homme se taise, écoute et lui prête l'infaillibilité des Dieux. Elle a laissé naître et grandir en elle un orgueil démesuré, toujours flattée, adulée, voyant notre force au service de sa fai-

blesse elle a placé cette faiblesse au-dessus de notre force, en a déduit sa supériorité !

Et malheur à qui lui résiste, malheur a qui contredit ses sottises, ne flatte pas ses manies, le silence mortel de la chambre des statues d'orychalde, l'isolement en un désert peuplé de bêtes féroces hurlantes et lâches, rampant pour leur pâtée aux pieds d'une femelle, voilà ce qui attend celui qui oserait encore être un homme !

Et devant mes yeux s'agitaient des spectres d'épouvante. Toute cette inconsciente cruauté, toute cette froide hypocrisie, cet égoïsme formidable, m'apparaissaient soudain, démesurés, grandis jusqu'à l'incommensurable... « Mais, hurlai-je, elles sont causes de toutes les guerres, de tous les massacres, de toutes les horreurs atroces qui font gémir l'humanité ! »

Combien sage me semblaient être les précautions prises par Mohamed ! Le mot de Champfort me revenait en mémoire : « Les Femmes sont faites pour commercer avec nos désirs, avec notre folie et non avec notre raison. Entre elles et les hommes il n'y a que des sympathies d'épiderme et très peu de sympathie d'âme et de caractère. » La nature les a vouées à une condition plus douce mais moins active et brillante que celle de l'homme ; dépraver l'ordre naturel devait produire à Paris comme au Hoggar ces séances de sauvageries déguisées « de bon ton » «de savoir-vivre exquis » qui constituent la Civilisation ! Les Reines de France, la Colonelle, Antinéa !... Dans tous ces pays où il

faut toujours paraître, se montrer, sembler honoré de fréquenter ce qu'on méprise, où il faut ruser, mentir, où la ruse tueuse de loyauté a tout simplement remplacé la brutalté native des êtres, les Femmes sont appelées à dominer.

Alors, si tu sors du Hoggar un jour, si tu peux rejoindre les merveilleux pays où se sont acclimatées de pareilles mœurs, souviens-toi Lieutenant Ferrières de la fameuse maxime : « Parler toujours bien du sexe en général, louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres, les voir peu, ne s'y fier jamais et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit ! » Tu seras Colonel sans avoir été cocu Lieutenant Ferrières et même Préfet, si cela te plait, tout en étant resté célibataire !

***



Aïn S'rira se glissa mystérieusement dans la bibliothèque ; bondit vers moi ; se blottit sur mes

genoux ; ses yeux scrutaient les miens ; je pris la jolie tête dans mes mains, posai mes lèvres sur les lèvres rouges :

— Je t'aime, Petite Source... Et je disais vrai, car en son exquise suavité toute cette petite âme sauvage s'était donnée à moi ; seule la Civilisation pouvait faire naître la lutte des sexes et rendre odieuse la femme civilisée à l'homme civilisé.

CHAPITRE XI

NUIT EXQUISE — PROJETS DE FUITE

— Ecoute Bien-Aimé, écoute, je dois parler vite. Il faut quitter le Hoggar.

— Hein ! Que dis-tu ! es-tu devenue folle, Aïn S'rira ?

— Non, Bien-Aimé, je ne suis pas folle. Il est très clair l'esprit de ta Petite Source. Laisse-moi t'expliquer. Cette nuit, tous les Targuis Noirs ont quitté la Montagne. C'est Cegheir-ben-Cheik qui les commande. Antinéa a reçu un avis mystérieux dont j'ignore la teneur exacte. J'ai entendu la conversation qu'elle a eue avec l'Amenokal. Des méharistes venus d'Ouallen disent qu'un espion de la Reine, un borgne, un bancal, un appelé Ahmed-ben-Hofgar, auquel Cegheir-ben-Cheik accorde confiance et autorité, guide vers le Hoggar, l'escadron de spahis du lieutenant de Bréhville.

— Tu dis ?

— De Bréhville !

— Tu es certaine, Petite Source, que l'officier français porte ce nom.

— Mais oui, Bien-Aimé, caline Aïn S'rira, baisait ma bouche.

— Je ne l'aurais pas inventé ! J'ignore comment s'appellent les officiers de spahis qui commandent les postes du Sud ! Ecoute.

— Bon !

— Alors, Antinéa a donné l'ordre de faire prisonnier le lieutenant, de l'enlever par la force, d'exterminer, au besoin, tous les spahis !

— Il faut prévenir de Bréhville !

— Chutt ! fit Aïn S'rira en me mettant deux doigts sur les lèvres. On peut nous écouter, Bien-Aimé !

Et si l'on nous entendait, mon joli rêve s'envolerait comme les palombes de passage s'envolent au-dessus des Oasis, quand elles voient les chasseurs se glisser sous les palmes !

— Bien, « Petite Source », il y a plus de sagesse dans ta petite tête que dans la mienne.

— Je veux que tu m'accompagnes jusqu'à nos tentes. Là-bas, au bout de ces plaines désertes qui fuient vers le Nord, il est d'autres plaines, au pied des montagnes où chante l'eau bleue des Oueds sous les ombres grêles des grenadiers. Les Naïls ont planté leurs « guitounes » au pied de ces monts, que l'aube peint en rose et le crépuscule en violet.

Mon père possède une large maison, perdue dans un grand jardin que traversent les « seguias » couvertes de menthe et de cresson. J'aimais dormir sous un figuier, dans un buisson de verveine,

tout près d'une palissade de roseaux qui borde la petite rue... J'entendais les coups sonores des pilons du « Kaouadji », le chant des femmes préparant le couscous, les éclats de rire des enfants, les *bendir* des griots nègres qui passent chaque jour devant notre porte, et viennent chercher, comme ils le disent : « les égorgés de la *tabaski* », les têtes de mouton, frites dans l'huile, que les riches donnent aux pauvres, ainsi que le veut le Koran.

— Je te suivrai, Petite Source !...

Aïn S'rira battit des mains.

— Mais parle ! parle vite !

— Pour l'heure, rien ne presse, Bien-Aimé, ce soir, avant de dormir contre toi, je te dirai comment nous pouvons fuir...

Je voulais savoir si tu consentirais à vivre sous nos tentes, l'été, lorsque le « chéli » chasse les troupeaux vers les montagnes et les forêts de cèdres loin des Oasis noyées dans le soleil, et l'hiver, dans la maison blanche du Caïd, mon père. Tu verras, partout, cachés dans les plafonds en branches de palmiers, sur les murs, des lézards bleus, des salamandres grises qui protègent les jeunes époux. Ensemble, nous irons cueillir les mandarines mûres qui tombent doucement sur les touffes de fenouil et parmi les asphodèles.

C'est moi qui fait cuire les cédrats et les dattes, sous l'œil gourmand des enfants voisins, qui m'observent, leur sourire fendu jusqu'aux oreilles, leur gros ventre pendant, leur tête curieuse, rasée, portant une touffe de cheveux longs au sommet du

crâne... Oh ! qu'ils sont drôles, les petits Naïls des Oasis, Bien-Aimé ! » Et Aïn S'rira riait, heureuse, en se blottissant contre moi.

Ses lèvres cherchèrent les miennes, ses yeux plongèrent dans les miens.

— Je t'aime, tu seras heureux, je serai ton épouse soumise, et si tu le veux, Bien-Aimé, tu me choisiras une compagne parmi les filles de nos tribus. Je ne suis pas égoïste, comme les femmes de ton pays. Elles prennent possession d'un homme comme d'un esclave : elles laisseraient cent de leurs sœurs ignorer les joies de l'amour et de la maternité, plutôt que de consentir à notre polygamie. Le malheur des prostituées les amuse : leur dédain cruel est fait d'une basse joie. Elles entendent jouir, en toute propriété de la vie, du travail, de la santé d'un homme. C'est horrible, et je préfère les plaisirs tranquilles de nos Harems, à leur mauvais bonheur. Mais c'est moi que tu préfèreras toujours, c'est moi que tu aimeras comme je t'aime, car......

— Oui, Petite Source, tu dis vrai, car tu fus le rayon de soleil blanc qui pénétra dans ma prison, tu es la délicieuse petite chose qui ignore son pouvoir, tu es, sans le savoir, toute la grâce, toute la pudeur, tout le dévouement de la femme.

— Car, tu sais, Bien-Aimé, j'ai des amulettes de cuir et d'écailles de tortue, des amulettes qui m'obligent à t'aimer, et l'Homme est toujours vaincu par l'Amour !

— As-tu des amulettes, petite bavarde, pour

nous guider au delà des Montagnes, à travers le Taniri et le Tanezrouft ?

— Oui ! Bien-Aimé ! une amulette qui nous permettra d'ouvrir la Porte-de-Pierre !

Elle fouilla dans la large ceinture de sa robe.

— Tiens ! Bien-Aimé !

C'était un poignard Targui, au manche d'ivoire, à la lame épaisse, large et courte ; une arme d'égorgeur. Les yeux d'Aïn S'rira s'emplirent d'une ombre dure. L'âme de l'exquise petite sauvagesse m'apparut, au puits profond des prunelles.

J'ai pris le poignard qu'elle me tendait. Je l'ai caché dans mon dolman.

— Alors, pour m'emporter loin d'ici, tu tueras le Targui de garde, Bien-Aimé.

— Oüi, Petite Source.

J'ai deviné toute la femme en cette demande. Aïn S'rira avait entouré mon cou de ses bras souples.

— A ce soir, Bien-Aimé, ce soir ! je serai ta femme comme jamais je ne l'ai été. Et elle disparut comme elle était arrivée, comme elle arrivait toujours : d'un bond, comme un éclair rapide de lumière, dans le fouillis des tentures ouvertes et refermées.

De Bréhville en marche vers le Hoggar ! J'imaginais cette harka à la débandade, lancée dans les plaines jaunes, dans le râle infini du Désert qui s'endort, souffleté par le Simoun : de Bréhville en tête, fouillant du regard le vide et l'espace ; fouillant ce Désert, violé par une civilisation mercan-

tile, ce Désert se vengeant par sa flamme, son vent funeste et brûlant, par le déchaînement de toutes ses forces terribles et mystérieuses. Ce ne doit plus être l'élégant sous-lieutenant que j'ai connu à Provins.

Les horizons brûlants et mornes ont dû le changer. L'Oued Timissao n'a pas les grâces de la Vouzlie, chantée par Hégésippe Moreau ; l'implacable soleil du Sahara vous durcit la peau et le cœur d'un homme, comme il durcit la glaise, aux bords des chotts.

Il avait une cousine qui mit la petite ville en rumeur, un jour où elle était venue y promener sa morgue et son insolence de lionne parisienne. Il me la présenta dans le vestibule le l'Hôtel « Au bon La Fontaine ». Un blaireau empaillé, posé sur le haut d'un buffet, surveillait mes révérences. J'avais l'air idiot.

Tous les officiers du 3e Dragons étaient sur les dents. La Colonelle était furieuse. De Bréhville eut toutes les peines du monde à se débarrasser de sa cousine, que ce succès comblait d'aise.

— Diable ! me disait-il, j'ai cru qu'elle allait faire exécuter l'ordre de l'Impératrice Eugénie, tant elle avait pris d'autorité sur les officiers du régiment.

— Quel ordre ?

— Tu ne sais pas !

— J'ignore ce que tu veux dire !

De Bréhville pouffa.

— Va compulser les Archives de Provins, à la

bibliothèque. Tu trouveras, écrit de la main de Sa Majesté l'Impératrice Troisième des Français — comme la République — et Colonelle honoraire du 3e Dragons — l'ordre suivant : *Mesurer... le... mesurer la...*

— Mesurer quoi ?

— Mesurer... enfin ! nom d'une pipe ! tu me comprends, mesurer à tous les engagés du régiment, ce que Canrobert, vieux, appelait le « mort » resté dans sa maison.

— Quest-ce qu'elle voulait donc en faire ?

— Ah ! ça, mon petit, l'Empereur aurait peut-être pu te le dire...

C'est une histoire, ai-je pensé, qu'ignorait l'hetman de Jitomir.

Lucy de Bréhville alla, ensuite, jeter le désarroi à Damvillers — son fiel — comme elle disait, faillit causer la mort d'un juif, marchand de bestiaux, qui s'était amouraché d'elle ; et ahurit tout le cantonal chef-lieu par ses excentricités.

Sur ce, de Bréhville partit pour l'Extrême Sud...

Impatient, fébrile, j'ai erré jusqu'au soir dans les couloirs, sur les terrasses, dans la bibliothèque. Les Targuis noirs sont partis ; le fait est certain, car les Targuis blancs marquent une indolence inaccoutumée. Leur garde se relâche. J'en ai surpris deux qui jouaient au « taro», et avaient posé coutelas et lance dans un coin, alors que d'autres sommeillaient au pied des lourds portails d'orychalde ou de bronze, et des grilles qui ferment les couloirs souterrains de cette grotte fantastique.

Mais dans mon cœur l'espérance chantait, l'espérance que connut Odysseus en retrouvant les rochers d'Ithaque.

⁂

Et quand le soir fut tombé, quand les esprits du bruit se furent endormis, alors que je n'entendis plus que la rumeur monotone du petit ruisseau bleu coulant parmi les iris, et le chant nostalgique de l'eau qui tombe dans l'eau, Aïn S'rira s'en vint, toute parfumée d'herbes inconnues, parée d'une robe ample, propice à un déshabillé exquis.

Et ce fut une nuit d'amour sans pareille...

Et sur les jolis seins tièdes j'avais posé ma tête défaillante. Un sourire aimant et pur avait fleuri les lèvres humides et douces, reconnaissantes de toute une félicité infinie...

— O ! tu es bon, Bien-Aimé. Par toi j'ai connu la plus grande joie de la Vie. J'ai découvert le secret du Monde et des Esprits qui veillent sur le bonheur des foyers. « Aimer ! ». Je t'aime, je t'aime, je suis à toi pour toujours, Bien-Aimé, je suis ton bien, ta chose, prête au moindre de tes désirs, au plus fou de tes caprices. O ! Bien-Aimé, tu m'as aimée jusqu'à l'oubli, jusqu'à me promettre de risquer ton existence pour fuir avec ta Petite Source, comme tu m'appelles, et tu m'as procuré une minute de félicité divine.

Il n'est rien qui puisse payer cette minute, rien,

si ce n'est mon amour à jamais. Parle, il n'est pas de plaisir que je te refuserai, si douloureux fût-il, pas de joie que je ne t'offrirai : je les ai toutes dans mes bras, toutes dans mon cœur, toutes dans mon corps, tiens, sens comme il défaille sous ta main, Bien-Aimé. »

Elle se serra contre moi, lèvres à lèvres, désireuse encore, dans sa chair extasiée, de caresses et d'étreintes.

⁂

Dehors, c'était l'aube.

Aïn S'rira frissonna, ouvrit les yeux, ineffablement émue dans toute sa chair amoureuse.

Elle me rendit un baiser si ardemment, que j'eus envie de crier.

Puis, d'un mouvement brusque, elle se dégagea : elle vêtit sa tunique, la robe blanche qui l'enveloppait de mystère, puis s'assit un instant à mon chevet.

— Et maintenant, je vais organiser notre fuite. Repose-toi, songe, réfléchis.

Je te rejoindrai dans la palmeraie cet après-midi.

— Dans la palmeraie ?

— C'est la surprise que je te réservais. J'ai obtenu pour toi, la permission de te promener dans l'Oasis. Tu n'a pas le droit de dépasser le buisson de bétoum qui pousse près du lac, à petite distance de la Porte-de-Pierre.

Tu trouveras des fleurs fraîches pour la tombe du Capitaine français.

C'est Antinéa qui m'a chargé de te porter ce message. »

Et Aïn S'rira s'enfuit, se retourna pour m'envoyer des baisers.

— « Sous les palmiers, Bien-Aimé ! quand le soleil aura dépassé toutes les cimes ! ».

Elle disparut dans le frou-frou des rideaux.

La trompe résonna.

Le Hoggar s'éveillait.

Je m'endormis dans la nacre.

CHAPITRE XII

LA PORTE-DE-PIERRE......

DES BAISERS SOUS LES PALMES

J'ai cherché la porte qui ouvre sur ce parc mystérieux. Les Targuis blancs ne se sont pas opposés à mon passage. J'ai examiné les armes de l'un d'entre eux. Il m'a laissé faire, il a même rougi quand je lui ai fait remarquer que la rouille tachait son poignard.

Je jouis donc ici de la même liberté que, jadis, Le Mesge, le Pasteur et l'hetman de Jitomir, père de sa Majesté Antinéa, engendrée rue Marbeuf, et née au Hoggar.

J'ai rencontré Hiram-Roi qui rôdait dans les couloirs. Ses yeux glauques se sont arrêtés sur moi, puis l'animal a ronronné et s'est éloigné en miaulant d'ennui.

— Le Favori lui-même est délaissé ! ai-je pensé. J'ai suivi le guépard.

Il trottinait comme un chien, à petits pas, le mufle sur le sol, la queue redressée, longeait les murs de rocs, parfois il redressait la tête, pointait ses oreilles,

aspirait des effluves, semblait chercher quelqu'un ou quelque chose.

Et c'est ainsi que je surgis, par une porte secrète, sur la terrasse où se trouvait la tombe :

Je regardai par la baie. A l'intérieur de la chambre, la Reine était étendue sur son divan. Son visage m'apparut soudain en pleine lumière.

Je ne pus retenir une exclamation.

— Ho !

La douleur avait transformé cette femme.

Où était-elle, cette beauté singulière, inoubliable, cette beauté intelligente, profonde, magnétique, cette beauté menteuse, reflet d'une pensée magnifique, affolant tous ces rêveurs de Déesse ! ces fous de Mythologie !

Où sont-ils ces cheveux noirs et brillants, bleutés comme la nuit, parfumés comme elle, ces cheveux légèrement teints de henné, couleur de clair-de-lune, soyeux, formant une auréole divine à ce visage d'idole ?

Où sont-ils ces grands yeux pleins de lumière et de volupté, en l'ombre tentatrice de leur cernure ?

Et ce majestueux dédain dans la politesse et l'amabilité d'une femme supérieure dont il est flatteur de revendiquer l'Amour ! Où est-il ?

Où est-elle la Vénus resurgie dans le corps de la Fausta impériale ? où est-elle la Vénus Dercerto, orgueilleuse de son triomphe ? l'Aphrodite à la chair d'ambre clair, resplendissant sous la nuit des cheveux dénoués, sous les caresses ardentes du grand

soleil fauve près d'agoniser sur la Montagne Inconnue ?

De chaque côté d'elle, des cassolettes d'or sculptées en forme de lotus et de pavots laissaient évaporer des parfums rares. Et, exhaussée, aux mains d'une virile statue, à travers les volutes fines d'un azur laiteux, je reconnus la photographie de Mohrange !

Antinéa, pâle, vaincue, le regard noyé dans un rêve mortel, la contemplait.

J'ai descendu l'escalier. La pitié et la joie se disputaient mon âme.

Mais il y avait là-bas des roses sanglantes presque noires, un fouillis de boules-de-neige, de pivoines, de fleurs de France, et je m'en fus vers cette féerie, sans prêter attention à Aguida qui passait portant des fruits dans une corbeille, et sans penser plus longtemps à cette reine cruelle et, à ses remords, à ses féroces jeux de Princesse.

Je passai près du tombeau au cinquante-trois momies, je contournai le lac, traversai la palmeraie: j'atteignis les contreforts de la muraille étrange.

Qui saura jamais l'histoire de cette région et depuis quelles époques elle est entrée dans les ténèbres d'une paix mystérieuse et sauvage.

Derrière l'Oasis, j'ai découvert des vestiges embrousaillés de remparts. Ils devaient dominer la falaise abrupte.

Un vaste quadrilatère de tours s'appuyait sur les rocs, flanquées de fortes maçonneries plaquées au flanc de la crevasse, surgissant de toutes les failles.

Sur le bord extrême, s'élève une tour mieux conservée, une espèce de minaret servant jadis de beffroi, et peut-être de point de ralliement aux hordes rentrant d'expéditions féroces.

Incrustées dans la pierre, lavées par les pluies et effacées par la patine du temps, j'ai découvert des croix Byzantine.

La domination romaine s'est-elle étendue jusqu'au Hoggar, ou n'est-ce pas plutôt quelque vaine ornementation dessinées sur le roc par le couteau de quelque Berbère venu des Monts Atlas ou des Aurès aux époques où dominait Juba, prince de Cherchell?

J'ai voulu m'approcher d'une dalle immense qui porte une croix plus visible que les autres. J'ai aperçu le buisson de *Betoum*.

— La Porte-de-Pierre, ai-je murmuré.

Un Targui de garde, la lance au poing, immobile derrière son immense bouclier d'antilope, m'a barré le passage. J'ai erré le long des murailles, résigné d'abord, puis tel ces fauves qui cherchent une issue à leurs fosses.

Immobile, le Targui m'observait. J'ai compris que pour sortir d'ici, il me faudrait tuer cet homme.

Alors, j'ai fait le tour du mur de roc.

Et voici comment je découvris une caverne et la prison souterraine des Targuis, auxquels la Reine avait fait les honneurs de sa couche.

Hiram-Roi, depuis ces événements féroces, la détresse qui accable Antinéa, jouit d'une liberté semblable à la mienne. Cette sale bête de lynx m'avait suivi. Je la sentais aussi fausse qu'un Touareg.

Je me retournais à chaque instant, je craignais que l'animal ne me sauta en croupe et ne me suça la carotide.

Il disparut brusquement derrière une roche.

La sentinelle Targui ne pouvait m'apercevoir.

Je revins sur mes pas. Le fouillis des ronces des « cactus » et des « erga » était crevé. Une vague piste indiquait que l'animal avait l'habitude de ce passage. A reculon d'abord, je pénétrai parmi les jujubiers et les ronciers. Tout d'un coup, je me sentis choir. Je m'accrochai des mains aux herbes coupantes, m'arcboutai sur une pierre branlante. Je me retournai. J'avais sous les pieds un gouffre noir...

J'appelai « Hiram-Roi ! — Hiram-Roi ! »

Quelque chose bougea dans l'ombre. Deux yeux luirent. L'animal fit entendre un ronronnement de plaisir. La sale bête consentira-t-elle à devenir une amie pour moi ? Favori du Favori de la Reine, quel honneur pour un officier français qu'on avait porté déserteur ou disparu !

Les yeux bougèrent. Hiram-Roi bondissait comme un chat dans une cave.

Je sautai, croyant m'écrouler en quelque abîme. Je sentis le sol ferme sous mes pas. Le jour brillait à quelques mètres au-dessus de ma tête.

— Hiram-Roi !

Ces yeux étaient les bougies de ces ténèbres.

Peu à peu, je m'habituai à l'obscurité. La lumière filtrait là-dedans par les interstices des broussailles. Je ramassai des pierres et les lançai à travers

le fouillis. Les petites lucarnes laissèrent passer un peu de soleil.

Hiram-Roi, immobile, ronronnait toujours.

Une pierre mal lancée retomba sur les reins de l'animal, qui poussa un hurlement.

Je me crus perdu.

Le fauve se mit à sauter, à ramper le long de la paroi, puis arrivé au paroxysme de la rage, il se logea dans une anfractuosité et ne bougea plus.

Je compris qu'il avait peur, peur de moi, qui faisais le jour et lui cassais les reins.

Il en est des bêtes comme des hommes et des femmes.

Si elles ne peuvent étrangler les faiseurs de lumière ou leurs maîtres, elles miaulent, pleurent et se couchent à leurs pieds.

J'aurais pu accrocher une sonnette au cou d'Hiram-Roi dompté, comme les meneurs de peuples accrochent toutes les sonnettes d'un idéal creux au cou de leurs sujets heureux et fiers de leurs domestication.

L'on marchait au-dessus de ma tête.

Quelque chose fouilla les broussailles. Je me rejetai dans l'ombre. C'était la sentinelle Targui qui avait entendu le hurlement du guépard.

J'aperçus la lance qui pointait dans les cactus et les ronces, tâtait les rocs. Un peu plus de jour pénétra dans la caverne. Le Targui écartait les branches, scrutait l'alentour, inquiet, puis reprenait, avec son arme, à l'aveugle, son exploration.

Je me crus découvert. Ces êtres-là sont doués d'un

flair de chien sauvage. Celui-ci devait sentir l'homme au travers du roc et de la terre.

Je saisis le poignard large et court que m'avait remis Aïn S'rira.

Enfin, le Targui s'éloigna.

Je poussai un soupir de soulagement et décidai de m'en tenir là.

Ma Petite Source devait m'attendre.

Je me hissai jusqu'au lynx. Il s'était blotti, incrusté dans une espèce de niche qui ne me parut point naturelle.

Il miaula doucement, un peu effrayé. Je le pris dans mes bras. Je sentis un peu d'humidité chaude sous ma main.

Hiram-Roi était légèrement blessé. La pierre rugneuse et truande avait écorché la peau royale de sa majesté.

L'animal, peu habitué à être traité de la sorte, gémissait comme doivent gémir, j'imagine, tous les êtres de peau tendre qu'une Révolution vient bouleverser dans leurs habitudes fainéantes et puériles d'animaux de luxe.

J'essuyai la plaie. Hiram-Roi me lécha les mains. Je l'élevai à bout de bras et le poussai hors du trou.

Je me hissai moi-même jusqu'à l'ouverture et sortis péniblement du fouillis des plantes épineuses.

Au dehors, le lac immobile continuait son rêve au soleil, les palmiers dormaient, la tête penchée sur l'eau tiède. Le Targui continuait de monter sa garde de statue. Hiram-Roi avait disparu.

Je me mis à la recherche d'Aïn-S'rira en me promettant de revenir visiter cette caverne.

Aïn S'rira était blottie dans une touffe d'hibiscus.

Elle m'appela. Je lui fis part de ma découverte.

— Nous cacherons les outres dans la caverne, me dit-elle.

Elle m'apprit que Bréhville, après s'être engagé dans le défilé d'El-Betoum, avait failli être enlevé par une patrouille de Touaregs Iogharen dévoués à Cegheir-ben-Cheik et qu'il se dirigeait vers l'Oued-Timissao.

« La Porte-de-Pierre ouvre sur l'Est. J'ai su par Aguida que les Targuis noirs baraquaient leurs chameaux au bout du couloir qui aboutit à cette porte. Ce sont les Targuis blancs qui leur distribuent, tous les matins, les *diss* coupées dont ils sont friands. Nous partirons dans cinq jours, quand la lune aura disparu, veux-tu Bien-Aimé : à l'aube, nous atteindrons l'Oued, et nous rejoindrons les spahis français dans le Taniri. »

Et longtemps, enlacés, nous rêvâmes silencieux de cette course éperdue vers l'azur reculé, dans le flamboiement rouge du Désert, vers la liberté, vers l'Amour ou vers la Mort.

Le globe embrasé du soleil s'était écroulé derrière les montagnes. Ma Petite Source était très grave en me quittant ce soir-là.

CHAPITRE XIII

LE MYSTÈRE DU HOGGAR

En l'étrange jardin, ce furent d'exquises après-midi.

Nous allions sous les palmes lourdes, fouillant les bosquets de perseas, de lauriers roses, les massifs d'orangers, d'immenses géraniums qui atteignaient d'incroyables hauteurs et dont les pétales lentement neigeaient sur nos têtes.

Sur les bords du lac, les flamants apprivoisés nous regardaient passer. Nous nous enfoncions en des grottes fraîches encapuchonnées de vigne vierge, de glycine et même de lierre. Aïn S'rira aimait m'attendre au bord des bassins ovales de marbre vert, où l'eau silencieuse dormait peu profonde, sous le manteau sombre des nympheas et des lotus.

Jamais la tombe de Mohrange n'avait été si fleurie.

J'avais porté dans la caverne deux outres pleines et un sac de dattes sèches. Aïn S'rira m'avait remis un large coutelas pareils à ceux que fabriquent les indigènes du Niger « *le fleuve où il y a de l'eau* ». J'avais également dissimulé le coutelas dans la

grotte. L'arme était solide, bien affilée. Grâce à elle, j'aurais facilement raison du Targui de garde.

J'inspectai mon nouveau domaine, Hiram-Roi m'avait suivi. L'instinct de ses ancêtres semble en effet s'éveiller en lui. Il préfère l'antre de roc aux divans, aux coussins moelleux d'Antinéa.

Un lézard vert énorme, comme l'on en trouve qu'en ces pays de pierres sèches et de sable, sortit imprudement de son trou et j'assistai à un combat affreux et sans merci entre cette espèce de petit crocodile terrien et sa majesté Hiram-Roi.

Le lézard semblait défendre son repaire. L'autre paraissait heureux d'avoir enfin une créature vivante à tuer.

Le guépard se jetait sur son adversaire avec la joie sauvage des hommes de ce pays, comme s'il eût voulu se mettre à l'unisson des mœurs humaines et racheter tout un lâche passé d'esclavage et de servilité.

Ce reptile était une proie dont il s'apprêtait à savourer le sang, mieux qu'il n'avait savouré les plus délicates pâtées. Griffes sorties, un rauquement heureux, saccadé dans la gorge, sans prendre garde aux petites dents de scie, aux coups de queue du lézard, il fonçait, cherchant la gorge.

Je n'entrevoyais qu'un enlacement de vert et de fauve, l'éclair blanchâtre d'un ventre tordu, des incisives sorties, cruelles.

Le lynx me devenait sympathique.

Il échappait lui-même à l'influence dolente, à l'autorité fantasque de cette Reine prostituée.

Et pendant que la bataille se poursuivait avec des alternatives de succès et d'insuccès, je songeais à l'étrange abêtissement que l'esclavage inflige à tous les êtres. « la servitude abaisse l'individu au point de s'en faire aimer ». Comment cet animal et tous ces Targuis avaient-ils pu supporter la domination violente et abjecte de cette femme ?

Le lézard se dégagea chancelant. Je le vis chercher un refuge dans un coin sombre. Hiram-Roi bondit. Le reptile fit tête encore une fois ; mais, saisi à plein ventre par les mâchoirs du carnassier, il se raidit, écarta les doigts de ses petites pattes, laissa choir sa tête plate. Il était mort.

Hiram-Roi grogna, dansa autour de son ennemi, comme un Indien autour d'un Yankee qu'il vient de scalper, le saisit par le milieu du corps et l'emporta dans un couloir qui s'ouvrait dans le roc et que je n'avais point remarqué.

J'ai suivi le guépard.

Longtemps j'ai marché dans une sorte de tunnel étroit visqueux.

Il me sembla soudain que le couloir s'élargissait.

J'allumai une torche dont je m'étais muni et quel fut alors mon ahurissement ! Je crus rêver, continuer l'étrange cauchemar qui s'était emparé de ma vie depuis le jour où j'ai quitté Hassi-Inifeld, en compagnie de Cegheir-ben-Cheik et de Saint-Avit.

⁂

Je ne sais si le premier propriétaire du Hoggar a été Neptune, mais j'ai acquis la certitude que, jadis,

les Berbères chrétiens étaient venus chercher un refuge dans la Montagne aux trois enceintes, l'autre côté de la Mer des Dunes.

Au milieu d'un chaos de pierres, une croix byzantine était dressée. Une dalle immense tombée de son soubassement de roc était l'autel où se célébrait la messe primitive, divinement chrétienne.

Partout des tombes béantes et vides semblaient avoir été profanées. Toute une série de sculptures se pressait autour de la croix.

Des pilliers trapus supportaient des tribunes latérales, dont les escaliers d'accès étaient taillés dans la pierre.

Plus de doute, j'avais violé le secret d'une de ces catacombes où les Berbères en fuite cachaient les attributs de leur culte et cherchaient leur refuge.

Devant l'autel rustique où se tenait les officiants, reconstituant les séparations qui indiquaient les places, j'ai vécu toute la scène touchante d'une de ces messes antiques.

Voici les barrières, les voiles qui marquaient la place des fidèles, des femmes, des vierges en extase, des prophétesses inspirées, voici celle des catéchumènes et des pénitents. Puis tous et toutes ont reposé dans ces tombes, sous ces dalles où s'éffacent d'illisibles inscriptions et des croix, des croix, partout des croix, emblèmes de mort, de martyre, d'espérance, sculptées dans le roc par des mains fébriles d'êtres haletants et persécutés, des croix en telle profusion, en telle quantité qu'elles ne pouvaient être l'œuvre que de croyants exaspérés, in-

crustant pour les siècles, dans la pierre, leur ultime prière à un Dieu qui semblait, ici, les avoir abandonnés.

Ils ont dû mourir là, un par un, inconnus, ignorés peut-être des envahisseurs musulmans, qui se faisaient plus tenaces et plus sauvages à mesure qu'ils conquéraient le Désert.

A quel sauvage combat a dû assister ce petit lac paisible ; de combien d'ossements doit être semé son lit. Les tours ébréchées, les murailles en ruines qui dominent la falaise et continuent leur garde dérisoire sur le Désert muet ne révèleront jamais l'histoire tragique du suprême massacre et des supplices ultimes qui suivirent.

Et l'étendard vert et jaune du prophète fut dressé sur les sanglantes catacombes dans la rumeur des râles.

Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes colonnes de marbre et mes parvis d'albâtre
Ont les Dieux pour sculpteurs.

... Etrange destinée que celle de cette forteresse chrétienne, où maintenant une gueuse corrompue, fille d'une créature et d'un Comte catholique faisait la loi! Et quelle loi! Où les fils des vainqueurs musulmans et des vaincus obsédés jadis par des visions de pureté et de sacrifice, se déclaraient les protecteurs farouches de cette orgie d'amours sales et du lucre odieux d'une courtisane. La Croix divine, emblème de virile sacrifice de douceur et d'abnégation, relégée dans un caveau par une Civilisation

dont la catin tient les rênes, sous la garde de brutes, parlant de courage, de liberté, voire même sans doute de Patrie : le beau sujet d'ironie pour le *Neveu de Rameau*.

— Le Christ, ai-je ricané, aurait mieux fait de crier aux hommes : « Egorgez-vous ! éventrez-vous ! sus ! sus ! Tuez ! Hallali ! La chair des femmes et des enfants est moins dure, le glaive y pénètre plus facilement. » Ponce Pilate en eût fait un Préfet, les Pharisiens l'auraient nommé Grand Prêtre. Tandis qu'essayer de changer la face féroce, la gueule grimaçante du globe en physionomie souriante et aimable, penser : « Aimez-vous les uns les autres » : il fallait être le pire des criminels. Demandez à ceux qui l'adorent ce qu'ils en pensent ! »

Non, des hommes de génie, il n'en faut pas. Les prophètes troublent les digestions, et le bétail humain existe pour digérer. « *Dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante, qu'on ne la réforme pas sans charivari. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse, pour son repos et pour celui des autres : faire son devoir tellement quellement, toujours dire du bien de M. le Prieur et laisser aller le monde à sa fantaisie. Il va bien puisque la multitude est contente. Rien n'est plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité. Tous les gens de génie, tous les chercheurs d'idéal sont détestables, si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer ou le jeter aux canards.* »

Dans trois jours, je serai peut-être loin du Hog-

gar, j'ai eu le temps de peser le bien, de peser le mal ; qu'entend-on par « un homme qui fait l'honneur de sa Patrie ou de ''Humanité » ? C'est un criminel ou un malheureux : par celui qui « est quelqu'un » et celui « qui est quelque chose ? ». Ainsi de Bréhville reviendra peut-être en « héros » de cette expédition, ou il se fera tuer par la faute et d'une vieille grue célèbre dans l'Armée française !

Certes, il est des jours où il ne coûte rien d'être vil, puis, enfin, il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents, de canailles respectées, ...mais, par contre, il y a cette autre garce de dignité humaine que nulle force ne peut étrangler !... Eh bien ! je serai le gendre du Cheik des Naïls. Je dormirai sous les figuiers des Oasis, dans l'odeur de miel qui choit des figues, dans le bourdonnement des mouches, je dormirai ma vie, c'est la meilleure façon de la vivre ; auprès d'Aïn S'rira, la sauvagesse délicieuse, je vieillirai doucement, puisque vieillir est encore le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps. Je vieillerai oublié des hommes, des pauvres hommes de mon Pays.

J'ai fait le tour de la grotte. Hiram-Roi, me suit stupidement, le ventre lourd de viande chaude et le museau rouge de sang. L'on dirait un notaire. Avec son air idiot de rassasié, il me fait songer à quelque officier ministériel apoplectique sortant de table.

Mais, soudain, la lueur de la torche a fait surgir des parois un monde de géants.

— Où suis-je ? ai-je crié. Comment ces statues païennes sont-elles parvenues jusqu'ici ?

J'étais tombé en arrêt devant une statue d'Apollon, qui ressemblait à s'y méprendre à l'Apollon de Tipaza. Le Dieu semblait regarder dans l'Avenir et dans le Temps, vers d'autres époques où triompheront la Bonté et la religion du Beau.

J'ai ricané : cet animal-là semble prévoir Ruskin et « *l'Essai d'une Morale sans obligation ni sanction* ».

Et, cependant, aucune épithète ne pourrait rendre l'émerveillement dont j'étais saisi devant cette apparition frémissante de vie, divinement majestueuse, où les veines semblaient laisser couler dans le marbre la chaleur liquide du sang. Le Jeune Dieux était radieusement nu, debout, la jambe droite infléchie, la tête légèrement inclinée sur la gauche. Il appuyait sa main sur un tronc d'arbre, au-dessous, le serpent Python, frappé d'une flèche, détendait ses anneaux et, mortellement atteint, se laissait glisser sur le sol.

« Tu Romanus ! » et les clercs l'étaient restés. A côté d'Apollon, l'un d'eux avait dressé la sœur voluptueuse de Dieu : une Vénus marine en son expressive nudité, appuyée sur une colonne, autour de laquelle s'enroulait un dauphin dévorant un poulpe. Légèrement inclinée, la déesse semblait marcher sur les flots, tenter les Dieux marins par son attitude de promesse et de défense.

Une Aphrodite drapée, de l'époque de Phidias, dont elle procédait directement, rappelait la grâce inimitable, la réalité en quelque sorte immatérielle, la souplesse élégante des Statues de l'Hellas.

Voici Hercule, archaïque formidable de puissance, ses bras musculeux, ses formes robustes saillant sous une tunique de grès protégeaient deux adolescents qui tétaient une louve. Bacchus souriait échevelé, des raisins sur les oreilles, du pampre autour de la tête, réplique du chef-d'œuvre de Praxitèle, confiait toute sa joie de vivre à deux bacchantes ivres, avec lesquelles il paraissait être du dernier bien.

Dans un angle, Jupiter brandissait ses foudres. Toute l'histoire des Dieux était sculptée sur sa cuirasse. A ses pieds, Esculape se tenait assis, les jambes drapées d'une sorte de manteau dont l'un des pans était rejeté sur son épaule gauche, l'expression du visage barbu, tempéré par l'indulgence et la bonté, empruntées à la majesté du Dieu.

En face, sur le côté opposé de la grotte, parmi la foule attentive des témoins antiques taillés dans le roc, un enfant tirait lentement une épine de son pied, une jeune femme allaitait, deux gladiateurs étaient aux prises ; et, parmi tout ce monde de statues mutilées ou intactes, où la fantaisie grecque s'alliait à la robustesse romaine, je crus reconnaître la figure claire aux traits africains de Juba II, roi de Mauritanie. Il semblait régner parmi ces chapiteaux, ces toges, ces tuniques, ces torses de pierre, en face des Dieux dont il habitait la même et invisible demeure.

...Mais pourquoi cette statue était-elle donc ici plutôt que celle d'Auguste ou de Claude plutôt qu'une autre ? Pourquoi retrouver au Hoggar ce roi barbare, cultivé comme un Patricien du temps de Marc-

Aurèle et qui, ayant choisi l'antique Cézarée pour Capitale, la couvrit de palais et de temples d'une somptuosité royale, lui assura une parure digne d'elle, la peupla d'une foule de divinités, empruntées à l'Hellas, patrie de la Beauté intangible et immuable? Les Chrétiens réfugiés au centre du Désert appartenaient-ils donc à ces communautés de Tipaza, sur lesquelles Juba II avait étendu sa bienfaisante puissance ? Appartenaient-ils à ces groupes terrifiés qui, avant de fuir devant Sidi Okba, avaient dû chercher un lointain refuge contre les fureurs de Genséric et de ses Vandales ? Car, enfin, on a trop facilement accusé les Arabes d'atrocités, les barbares roux qui ont fait souche en Mauritanie portent la responsabilité presqu'entière de la destruction de l'Algérie romaine.

« Quoi d'étonnant que les pierres et le bois des édifices s'écroulent et que les mortels meurent », s'était écrié Saint-Augustin, les Chrétiens qui habitèrent ces catacombes n'en avaient point pensé ainsi. « Tel patient était lié à la crapaudine par la tête, les mains et les pieds, et le divertissement consistait à serrer progressivement la corde qui attachait le cou et les membres jusqu'à ce que les os et les tendons se missent à craquer (1).» A d'autres, on injectait, par l'anus, de l'eau bouillante, on entonnait des potées d'eau de mer, de la graisse fondue, de la saumure ou de l'urine.

(1) Bertrand. — *La Vie de saint Augustin.*

Ceux de Tipaza eurent la bouche remplie d'excréments, puis furent baillonnés jusqu'à l'étouffement Les notables eurent la main droite et la langue coupées, les vierges consacrées subirent le supplice de l'estrapade, puis ensuite furent copieusement violées, comme il convient en ces circonstances. L'on rôtissait les gens à petit feu, les cuisait au piment, au court-bouillon, leur remplissait les orbites de poivre, on les empalait proprement, les décapitait à la grosse, et brûlait sur les victimes râlantes les églises, les couvents et les maisons.

Aujourd'hui, quoi qu'en pensent les esprits chagrins, l'on y met plus de formes.

⁂

La statue de Juba II m'intriguait.

Je m'en approchai. Il me sembla que la main droite de l'Empereur n'était pas posée sur la poitrine comme je l'avais cru de prime abord.

J'appuyai sur cette main. La statue frémit.

J'appuyai plus fort.

Je bondis en arrière en poussant un cri : la statue s'était déplacée et, devant mes pieds, les dalles semblaient s'être effondrées, une trappe était ouverte.

Et voici ce que j'aperçus :

Au-dessous de moi, à 15 pieds environ, une centaine d'hommes gisaient demi-nus sur des dalles ; serrés dans une salle dont la porte était creusée dans le roc, ils semblaient avoir perdu la notion des choses et du temps. Certains d'entre eux, li-

gotés, hurlaient, menaçants, plusieurs erraient le long des parois de pierre, comme des hyènes en cage, un gémissement continu s'élevait de cet antre, dont l'odeur fétide me prenait à la gorge.

Des Targuis blancs, la lance à la main, les coutelas à la ceinture, veillaient, le voile ramené sur la bouche. Quand l'un de ces hommes s'approchait, ils le repoussaient brutalement, des rauquements s'élevaient alors, pareils à ceux qu'on entend avant les soirs d'orage, autour des ménageries.

Un des prisonniers riait aux éclats en contemplant ses pieds, un autre comptait ses doigts sans arrêt, un troisième chantait une mélopée saharienne, en balançant la tête ; parfois, un furieux essayait de briser ses liens, se roulait sur le sol en grinçant les dents, la bave sur les lèvres — ces malheureux étaient fous !

Quels étaient ces hommes ? Quelle était cette géhenne où retentissaient des cris de colère, des appels d'angoisse, mêlés à des bruits de chaînes ?

Quels étaient ceux qu'Antinéa condamnait à ce supplice de la folie lente ? Leurs crimes étaient-ils semblables aux crimes accomplis par ces misérables, que les favorites envoyaient pourrir dans les cachots ? Pour parfaire le règne des Pompadour, faudra-t-il toujours des Bastilles !

Et c'est alors que mes regards s'arrêtèrent sur un homme debout, adossé à la muraille nue. Bras croisés, dédaigneux, d'un regard sombre il contemplait ce spectacle d'horreur et de dégoût.

Il portait la tunique noire des chefs Targuis,

serrée à la taille par les lambeaux d'une ceinture de soie rouge. « Il m'apparut jeune, courageux, fier, beau, indomptable comme ces chevaux bruns que montent les arabes Ouazils... », et soudain, les paroles d'Aïn S'rira me revinrent en mémoire, « Antinéa lui fit grâce de la vie ! ».

— Amighen-Ras-el-Tahar ! ai-je crié. Il me sembla que l'homme avait tressailli. Mais déjà, je m'étais relevé. J'avais appuyé sur la main de pierre de la Statue.

La masse de marbre s'ébranla, ferma lentement la trappe, et je m'enfuis comme un fou, parmi ces Dieux impassibles qui paraissaient écraser, sous leurs pieds de roc, toutes les tentatives de révolte d'une humanité prisonnière, et peser de tout leur poids sur les corps des Morts-vivants !



CHAPITRE XIV

FUITE ! AU SECOURS BIEN-AIMÉ !

Pour la dernière fois, ce soir au crépuscule, j'ai fleuri la tombe de Mohrange. Je l'ai fleurie de toutes les roses rouges et blanches, de tous les iris noirs et bleus, de tous les glaïeuls roses que j'ai ramassés.

La tombe resplendissait comme un autel, dans le soleil déclinant qui l'éclaboussait d'or et de sang.

— C'est cette nuit que nous partirons, m'a dit Aïn S'rira : Es-tu prêt ? Bien-Aimé.

— Oui, Petite Source, les outres et les armes sont cachées dans les ronces, à l'entrée de la grotte.

— Il faudra tuer le Targui qui veille à la Porte-de-Pierre, puis nous fuirons sur le chameau noir des supplices, tu sais, celui qui emporta Blidina, dans le bled El-Kouf ! C'est une forte bête !

— Je tuerai le Targui blanc qui veille à la Porte-de-Pierre, et nous fuirons sur le chameau noir qui emporta Blidina.

— Demain, à l'aube, les spahis français atteindront l'Oued Timissao.

— Et dans quelques jours, au delà du Désert Rouge, nous verrons surgir des sables, les Oasis des Naïls, Petite Source !

— Oh ! je t'aime, Bien-Aimé, quand tu me parles ainsi, ma poitrine est pleine du désir de ton baiser, mon front brûle. Ah ! je t'aime, laisse sur moi la caresse troublante de tes yeux, au fond desquels luisent de telles promesses d'amour et de liberté ! Donne-moi tes lèvres qui savent dire des mots si doux ! Oh ! Bien-Aimé !

⁂

Depuis de longues heures la nuit était tombée sur le Hoggar, saturée de l'odeur subtile des fines fleurs somnolentes, emplie des bruits légers de la brise jouant dans les palmes.

L'obscurité était absolue, cependant le ciel était magnifique, jamais je n'avais vu tant d'étoiles, c'était à croire que la lune, disparue, s'était éparpillée en feux presque égaux mais dont la lumière n'était pas assez puissante pour percer l'obscurité.

J'eus de la peine à distinguer la Grande Ourse, à trouver l'Etoile Polaire, sur laquelle je devais guider notre marche, parmi cette poussière d'astres.

Cette constatation me rassura quant à mon état d'esprit. J'étais calme.

Je sentais que j'allais tuer ce Targui de garde le plus naturellement du monde, quitter cet étrange séjour, et, sans regret, m'en aller vers une

vie nouvelle : la vie des Grandes Tentes, la vie des nomades auxquels appartient la Montagne farouche, le Désert encore inviolé.

Jamais en France nul n'entendrait plus parler du Lieutenant Ferrières. Je puis compter sur la discrétion de de Bréhville. Je sais comme il dédaigne la sotte et perfide existence des villes de garnison. Je sais combien qu'il conserve de rancune tenace à ceux et à celles qui lui firent payer si cher les amères vérités qu'il aimait proclamer! Je m'ouvrirai à lui, il favorisera mon dessein... Somme toute, la société n'est composée que de sots ou de vauriens...

Un pas furtif... Un rideau se soulève... Un appel timide :

— Viens-tu, Bien-Aimé ?

Sur le balcon, j'aperçus une étincelle rouge : c'était un Targui de garde qui fumait en attendant le sommeil.

Déjà, la Naïlette m'entraînait. Elle était revêtue du costume sombre des femmes de l'Aurès, enveloppée de voiles gris et coiffée d'une espèce de turban dont je ne distinguais pas la couleur.

Sur ma main je sentais peser, tombant de ses épaules, une lourde écharpe de talismans, de ces sachets de cuir que je connaissais, pour les avoir vus au cou des danseurs de Tuggurth et de Biskra, de ces amulettes diversement brodées, renfermant des poudres mystérieuses, des dessins cabalistiques, des versets du Coran écrits par des *Taleb*,

passés maîtres dans l'art subtil de la calligraphie arabe.

Aïn S'rira marchait comme une ombre devant moi, nous longeâmes plusieurs corridors humides et étroits, descendîmes un escalier de pierre qui me parut interminable.

Nous arrivions au bas.

— C'est ici, murmura Aïn S'rira.

Il y avait une fissure dans le roc, au bout de la fissure, une tache claire : des bouffées d'air tiède nous frappèrent le visage. Des étoiles se révélèrent, j'entendis le bruit des palmes semblable au bruit d'une mer ronronnante : nous étions dans le jardin.

Je reconnus à ma droite cette partie de la montagne, où Cegheir-ben-Cheik avait enseveli les cinquante-trois statues d'Orychalde.

A ce moment, quelque chose me bouscula, me passa dans les jambes, et je faillis m'étendre tout de mon long.

Je retins avec peine une exclamation.

— Qu'as-tu, Bien-Aimé ? me dit Aïn S'rira.

Deux yeux luisaient dans la nuit.

— Regarde, Petite Source.

— Hiram-Roi ! fit-elle craintive... mais peut-être veut-il s'enfuir avec nous ? Pour un guépard, ce n'est pas gai la société d'une maîtresse qui pleure sans cesse.

Les yeux d'or nous fixaient toujours.

J'appelai doucement :

— Hiram-Roi ! Hiram-Roi !

Les yeux bougèrent, l'animal vint ramper à mes

pieds, je sentis qu'une langue rugueuse me léchait les mains.

— En route ! dis-je, Sa Majesté daigne venir visiter le Sahara en notre compagnie.

Le guépard bondit, dans la direction de la caverne et de la Porte-de-Pierre.

⁂

— Les outres sont là, Petite Source ; des outres en peau de bouc : tu les trouveras sous le « betoum », à l'entrée de la grotte. Va m'attendre.

— Que Dieu nous protège, Bien-Aimé.

J'avais assujetti un poignard dans ma main droite, je me glissais vers la Porte où veillait le Targui. En toute tranquillité, j'allais tuer un homme...

Et voici qu'un râle sourd parvient jusqu'à moi, voici que sur l'herbe roule une masse blanche et noire, alors que des mains se crispent et que je distingue des crocs enfoncés dans une gorge ouverte : le guépard a bondi sur l'homme, quel instinct étrange a donc pu jeter brusquement la bête sur le Targui, lui indiquer qu'elle ne pouvait recouvrer sa liberté qu'en tuant !... C'est en vain que le Touareg se débat. Il a dû être surpris par le félin ; assoupi, endormi peut-être, il n'a pu voir venir l'attaque.

— Hardi ! Hiram-Roi !

Le guépard se raidit, grogne, miaule, ses pattes s'arc-boutent sur le sol, son mufle entier semble

disparaître dans une plaie élargie, la bouche de l'homme s'est ouverte, ses mains ont lâché prise, ses bras sont retombés inertes ; il y eut un gargouillement, une sorte de râle, les dernières bulles d'air sortaient des poumons par la trachée, arrachée du cou.

Hiram-Roi, immobile, me regardait de ses yeux jaunes

Je m'approchai. L'animal gémit. Le Touareg lui avait enfoncé, jusqu'au manche, son poignard dans les flancs.

— Aïn S'rira ! Aïn S'rira ! ai-je appelé doucement.

— Voilà, Bien-Aimé ! Voil... Ah ! Ah ! Au secours ! au sec...

Subitement, une rumeur violente s'éleva d'alentour, des torches coururent dans la palmeraie, des fantômes surgirent, une lueur rouge éclaira le cadavre du Targui, fit surgir les buissons, les rochers, et dans ce halo de meurtre, je vis venir les bourreaux noirs, les Targuis blancs...

Ah !... j'ai reconnu la tête frisée, le nez camard, la face de bohémienne d'Aguida.

— Au secours ! Bien-Aimé ! Au sec...

Hiram-Roi râlait à mes pieds... J'ai arraché le poignard de ses flancs. Je l'ai brandi, je me suis précipité dans cette masse de turbans, de gandourahs, de haïcks, de corps bruns, de corps noirs, vers des dents blanches qui grinçaient dans des faces de singes en fureur.

Un homme est tombé, puis un autre, la lutte

m'enflammait, m'exaspérait, on me repoussait vers la muraille de roc, on voulait m'acculer contre la pierre, je trébuchai, immédiatement deux Targuis me coiffèrent, deux autres me saisirent les bras, je les roulai, les chavirai avec rage ; à coups d'ongles et de morsures je me défendis encore longtemps, puis je me sentis emporté sur une houle de têtes, balloté par cent bras dans un remugle de triomphe.

Debout sur la terrasse, dans l'encadrement lumineux de la baie, toute vêtue de blanc, impassible, Antinéa regardait !

⁂

Il y eut des chuchotis d'oiseaux ; des parfums violents, sur des effluves de chaleur, pénétrèrent dans ma chambre. Je m'éveillai, plutôt, je sortis de ma torpeur.

J'étais meurtri...

Et soudain, je me souvins.

— Aïn S'rira ! Aïn S'rira !

J'eus la vision d'Antinéa, debout sur la terrasse, près de la tombe, assistant impassible à cette scène, puis l'histoire de Blidina me revint en mémoire :

« Pendant deux jours et deux nuits, son pauvre petit corps flexible et pur fut livré aux esclaves nègres, elle servit leur joie et leur désir, on l'entendait demander grâce et pleurer, ses lamentations arrachaient des larmes à Fouelé, Hiram-Roi

gémissait, reconnaissant la voix de la Petite Rose Blanche.

» — Mais le guépard était moins cruel que cette gouge, ai-je crié, que cette vulgaire catin, fille du quartier Marbeuf, et qu'on eût fouetté en place publique quelques cents ans plus tôt.

» Le lendemain, Cegheir-ben-Cheik la fit attacher, toute nue, sanglante, à demi-morte, sur le chameau noir...

» — Le chameau noir !

» — Puis il l'emmena à trente lieues dans le Tanezrouft, au « bled El-Kouf », et l'abandonna auprès d'un puits dont l'eau avait été empoisonnée. Les bêtes du Désert ont dévoré la petite Blidina, Bien-Aimé, parce qu'elle avait aimé comme je t'aime !... »

J'ai hurlé :

— Non ! cela ne sera pas !

Et comme un fou, je me suis lancé dans le couloir secret.

La voix d'Aïn S'rira me parvenait confuse et suppliante, horrifiée.

— Oh ! Bien-Aimé ! Je ne serai pas la joie du bourreau noir, je ne m'en irai pas, privée de raison, folle d'épouvante et de dégoût, vers le puits aux eaux saumâtres !

J'ai soulevé les rideaux. En m'apercevant, Aguida s'est prise à crier d'épouvante, d'un coup de poing en pleine bouche, je l'ai fait taire et étendue sur le sol.

— Et c'est ainsi que je vais traiter ta maîtresse !

Antinéa n'était point dans la chambre.

— Dis-moi où est la Reine, si non, je t'étrangle !

— Là ! là ! fit Aguida, avec une voix de poupée disloquée, en me montrant une porte de cèdre ornée de clous de bronze et historiée de scènes luxurieuses.

Une clef phallique pendait à la serrure. Je la saisis, l'introduisis dans l'ouverture et fis jouer le lourd batttant sur ses gonds.

J'étais au milieu du lupanar particulier de Sa Majesté. De partout pendaient des fourrures noires, laissant suinter imperceptiblement des parfums d'amour.

Toutes les œuvres obscènes de l'antiquité et de l'époque contemporaine semblaient s'être donné rendez-vous dans cet ahurissant boudoir. J'eus le temps de reconnaître l'Atalante et l'Archigalle de Parrhasios, Odysseus et Circé, et, naturellement, Pasphae et le taureau dans une pose ignoble. Puis, c'était l'aventure de Leda et celle de Danaé, il y avait une Abélard ridicule devant une Héloïse consternée, et, courant le long des murs, sur les colonnes, sous les plafonds, partout, des frises aux décorations bestiales, effroyablement érotiques ; il ne manquait là-dedans que les phallus chers à Héliogabale pour faire surgir toute une vision de Rome aux jours de la Décadence, mais il y avait pour remplacer cela tout l'étal des femmes nues, des cochonneries soi-disant artistiques, que certains peintres modernes voudraient imposer à une époque de déliquescence et d'anémie cérébrale.

Au centre, comme pour résumer le but et le tout,

accoudée sur un coussin de soie rouge étendue sur une fourrure d'ours noir, pour mieux faire ressortir la blancheur de sa sale peau, toute nue, l'Impériale Catin attendait souriante !

— Que désires-tu, Lieutenant Ferrières ?

Croyait-elle donc triompher de moi ? elle essaya de plaisanter :

— Parle ! la liberté et la seule chose que je puisse te réfuser ; les hommes sont si bavards ! Tu m'amènerais ici tous les spahis du Sahara !

Rapidement, elle fut désabusée. Mes yeux devaient être chargés d'une colère terrible. Je la vis pâlir. Je m'avançai prêt à tuer. Elle comprit que j'en étais arrivé au point où un homme ne considère plus le sexe d'une bête malfaisante à supprimer.

Rapidement son bras s'était tendu. Une sonnerie retentit et je me sentis saisi, roulé brutalement sur le sol, entraîné par dix bras de bronze, alors que l'ordre fatal s'enfonçait dans mon cerveau, dans mon cœur, dans mes chairs comme des griffes de fer brûlantes :

— Préparez la toilette d'Aïn S'rira ! le bain de lait, les parfums, l'huile ambrée, le musc et le soumaré ! C'est ce soir que les bourreaux noirs se marient. Préparez le chameau pour le voyage de noces !

Deux éclats de rire. Aguida répondait à celui de sa maîtresse.

Je hurlais de rage, comme une bête atteinte par des zagaïes. Les Targuis m'emportèrent.

Pendant une heure, je me roulai sur mon lit, je brisai mes liens, je cassai tout dans ma chambre :

fenêtres, glaces, potiches volaient en éclats. Je fis un carnage sans pareil des meubles, des petites tables, des armoires minuscules, des coffrets de Tlemcen et des tapis de Kairouan ; les lanternes étaient en miettes, les tentures en lambeaux, les granits, les marbres, les porphyres les onyx en morceaux. Puis, une idée de fou furieux me traversa le crâne. Je saisis une lourde lampe de cuivre incrustée d'argent massif, au large pied de marbre, et je bondis sur le balcon. Les deux Targuis de garde, terrifiés par mes cris, par cette destruction infernale, ce charivari impossible, s'attendaient à tout excepté à me voir paraître, brandissant une lampe en plein jour.

Je broyai le crâne du premier, m'emparai des armes du second que je balançai par-dessus le balcon et sautai moi-même dans le vide.

Je chus sur un corps disloqué, une bouche fit : Han ! Mes pieds avaient défoncé un ventre. Sans ce Targui qui m'avait précédé dans l'espace et sur lequel j'étais tombé comme sur un coussin, je me serais rompu le cou, fracassé les membres. L'homme se débondait.

— A la grotte ! à la grotte ! ai-je grogné. On va lâcher les fauves !

CHAPITRE XV

LA MORT D'ANTINÉA

Je termine ce récit.

Aïn S'rira, délivrée, est accroupie à mes pieds et, parfois, sa jolie tête se pose sur mes genoux. Pourquoi donc faut-il que cette petite sauvagesse tout instinct et naïveté m'apparaisse comme le type idéalement délicieux de la Femme ?...

En ses yeux infiniments reconnaissants, je lis une souveraine soumission, des promesses de bonheur surhumain.

Je suis épouvanté de ce que j'ai déchaîné.

Le Hoggar brûle ! Oui, le Hoggar brûle, c'est un fait.

Voici deux heures qu'Amighen Ras-el-Tahar cherche Antinéa.

Aguida git, le ventre fendu, violée par toute la horde au bord du lac. Des flammes lourdes de fumées surgissent des fenêtres et des portes.

⁂

J'avais sauté du balcon......

J'ai appuyé sur la main de Juba II et l'ouverture béante est apparue :

— « Amighen, fils de l'Amenokal d'In-Tahar ! », ai-je hurlé.

Amighen s'est dressé.

— Tiens, voilà des armes ! l'heure est venue de te venger, délivre les captifs !

Je lui jetai les coutelas, la lance du Targui, et ce fut après l'égorgement des Touaregs de garde une ruée effroyable de fous ou d'enragés !

Le Hoggar s'emplit d'un bruit énorme, comme celui que fait l'océan en se retirant sur les galets, ou les Oueds roulant l'inondation dans leur lit desséché, tout cela entrecoupé de clameurs violentes et de cris de mort. Les arbustes, les massifs furent emportés comme par une trombe !

— Le feu ! Le feu ! hurlé en Tinifar, repris en Berbère, en Arabe, ri par des fous qui brandissaient des torches et dansaient sur les cadavres tordus, châtrés des Targuis blancs massacrés.

— A mort la Femme ! A mort la Reine ! Le Feu ! Le Feu !

— A mort la chienne ! A mort !

Les cris se précipitaient de plus en plus aigus. La colère grandissait chez les hommes ameutés, délivrés de toutes leurs chaînes, de tous leurs liens, les torches brasilantes circulaient partout, brandies par ces fils de chef en gandourah et tuniques sordides. Tous réclamaient du sang et tous, cependant, avaient ralé d'amour sur la gorge fleurie de la soi-disant fille de Neptune, de leur Reine magnifique !

Les mâles se révoltaient enfin ! sentaient gronder en eux un peu d'orgueil viril. Finie la dépravante et stérile domination de la Femme ! Rétablie par la massacre et par le feu la logique des lois naturelles, seules immuables et toujours triomphantes. Et

n'était-ce pas le spectacle offert par les sociétés décadentes, croulant par la faute des excès féminins, qui m'était offert en ce jour? Il semble que l'homme soit obligé de faire des lois protégeant la femme contre elle-même !

⁂

Au dehors, le tumulte redouble, les hurlements atteignent au paroxysme.

Ce sont les bourreaux noirs qu'Amighen-Ras fait égorger.

— J'ai peur, Bien-Aimé ! me dit Aïn S'rira.

— Ne crains rien, Petite Source, Amighen-Ras est mon ami. Il venge Blidina, la petite Rose Blanche qu'il a tant aimée.

Rassurée, Aïn S'rira a repris sa position soumise, confiante, a reposé sa tête sur mes genoux.

La foule en délire était juchée sur les palmiers, sur les terrasses, sur les corniches, des armes sanglantes au poing, des rires féroces, tendant des gueules de fauves.

Des Targuis blancs s'étaient joints aux prisonniers délivrés ; aussi toutes les gardes passent aux révoltés, lorsque ceux-ci sont les plus forts et le Devoir alors change de costume ou de marotte et de sonnettes.

Les clameurs se firent joyeuses : les nègres râlaient, se tordaient, sous les couteaux et dans les flammes. Ah ! les jolis amusements que ceux des Touaregs !

— Avec ça, pensai-je, que le spectacle de nos champs de bataille est si gai, sous l'aile rouge de la Gloire !

Mais, brusquement, le tumulte cessa, sans que rien put déceler la cause de cette accalmie. Un silence lourd plana comme celui qui suit les tempêtes, pareil à celui qui s'empare de la nature surprise, après les coups de tonnerre et les orages brusques.

Il me sembla que cette foule était dans l'attente de quelque chose d'indéfinissable et d'extraordinaire. Quelle était donc la cause de cette stupeur et de ce silence ?

Un long murmure d'admiration, de colères contenues, puis matées, s'éleva, grandit, répercuté par les échos de la Montagne. Tous les yeux étaient fixés sur un balcon de pierre, accédant par un large escalier à la terrasse, jusqu'à la tombe de Mohrange.

Entre les lourdes colonnes naturelles taillées dans le roc, sur l'écran de lourdes draperies écarlates, coiffée du « pschent » et le sceptre en mains, Antinéa venait de surgir, nue, admirablement nue dans une attitude superbe de courage, d'offrande et de défi.

Elle souriait, comme je ne l'avais jamais vu sourire.

Elle promena lentement, autour d'elle, sur la foule muette, sur les palmes où la brise faisait silence, sur les monts témoins éternels et silencieux de son pouvoir, ses grands yeux en extase circellés d'or.

Et tous ceux qui sentirent passer ce regard sur

eux s'inclinèrent ou churent à genoux. Ses cheveux s'étaient dénoués et roulaient en ondes sur ses épaules nacrées par des reflets de lumière.

Elle voulut parler, sa voix mouillée s'éteignit dans sa gorge : un long murmure de grâce lui répondit.

Je saisis mon revolver que j'avais retrouvé à la faveur du pillage : j'étais prêt à tuer la bête, à fracasser cette tête fière, dominant hautaine, toutes ses victimes et tous les Morts !

L'attitude d'Amighen me rassura. Seul le jeune Amenokal n'avait pas baissé le front. Les bras croisés, le regard fixe, haineux, le poignard nu à la ceinture, il attendait en justicier implacable.

Et je songeai, en le regardant, aux paroles des Chrétiens poursuivis par Sidi Okba : « Tu déracinerais plus facilement l'olivier de la montagne et le palmier du Désert avec tes mains que tu n'arracherais de l'esprit des Musulmans l'idée de la vengeance. S'ils aiment une femme, ils sont comme des bêtes, jusqu'au fond des antres, ils poursuivront le ravisseur. »

L'orgueil mâle du Musulman poignait cet homme, et l'on sentait qu'il avait Blidina à venger ; en ce cœur de grand fauve, il n'y avait place que pour la bonté et l'amour, les subtiles pitiés, filles de nos nerfs malades de civilisés, n'habitaient point son âme.

Il s'avança jusqu'au bas de l'escalier.

Antinéa l'aperçut et sourit.

Elle prit dans ses mains les globes laiteux de ses seins, se cambra impudique, avança les lèvres, comme

pour lancer un baiser éperdu à ce peuple en délire, *et descendit lentement vers la tombe.*



Toutes les poitrines haletaient.

Aïn S'rira sanglotait éperdue.

Une grande clameur monta de la foule, appel de désir, cri d'indicible amour, qui couvrit les suprêmes menaces de ces amants farouches qui tous l'avaient possédée, frémissante, ivre de volupté dans leurs bras robustes.

Elle s'arrêta au pied de la tombe. Son cœur semblait déborder de félicité, son rêve le plus fou semblait être réalisé, n'était-elle pas l'amour et la joie de tout un peuple ?

Puis, il me sembla qu'elle défaillait ; elle se raidit, ouvrit les bras, comme si elle eût voulu serrer sur son corps tous ces corps musculeux qu'elle avait tenu contre le sien. Un bonheur indicible emplit ses yeux qu'elle tourna vers moi, puis, lentement, la Reine du Hoggar porta l'une de ses bagues à ses lèvres.

Antinéa s'écroula tuée, sur la tombe de celui qu'elle croyait aller rejoindre dans un au-delà de pureté et d'amour.

Et j'entendrai toujours ce cri d'horreur, de furie, de délivrance, qui monta vers la terrasse, s'éleva de cette foule libérée. Les chaînes étaient rompues, les esclaves étaient pris de folie ; cette liberté qui leur était rendue les enivrait comme une drogue eût pu le faire. Amighen avait bondi.

— Il ne faut pas, cria-t-il, que ce corps souille la tombe du Capitaine français ! Qu'Allah protège l'ombre de celui qui fut un brave, un guerrier pur et sans peur !

Les autres se turent, matés ; volontairement ils se donnaient un nouveau maître.

— Retournez au pillage ! Crevez la digue qui retient ce lac captif, détruisez jusqu'au souvenir de vos hontes passées. Touaregs, Iogharen, Aouelimiden, gens du grand Erg, du Tan-Adar ou des régions des Fleuves, vous tous qui avez gémi dans l'opprobe reprenez vos places sous vos tentes, vos places d'hommes libres dans le Désert libre ! »

Et le pillage reprit, intense, farouche, l'œuvre de destruction des foules commença : la Révolte se terminait par l'orgie, par cette orgie préparatrice des nouvelles dictatures !

***

Alors il se passa quelque chose de terrible...

... Les flammes commençaient à gronder de toutes parts. En un immense bûcher, les Targuis, pris d'un délire de meurtre et de destruction, jetaient, pêle-mêle, ce que des siècles de rapines et d'embuscades avaient rassemblé dans le Palais. Une masse fumante de pierres allait elle donc servir de mausolée à l'Apôtre ! et recouvrir en même temps que sa dépouille, le corps de celle qui l'avait assassiné ?

Amighen-Ras-el-Tahar, s'empara du corps ráidi de celle qui fut, pour les cinquante-trois momies oubliées sous les rocs, pour Saint-Avit, reposant sous le sable du Taniri : La fille de Neptune, la descendante de Cléopâtre, celle dont la pure an-

cêtre dort sous l'inviolable Tombeau de la Chrétienne.

Il saisit Antinéa, éleva son cadavre à bout de bras au-dessus de sa tête, comme un trophée, il gravit l'escalier qui reliait la terrasse au balcon où, pour la dernière fois, la Reine était apparue à son peuple prosterné. Il gagna une balustrade, une espèce de corniche qui dominait le ravin.

Les vautours attirés par l'incendie et l'odeur du sang, tournoyaient au-dessus de l'étrange domaine: au-dessus de ces palmiers qui mourront, de ce lac qui se vide lentement, et ne sera plus bientôt qu'une glaise sèche, au-dessus de ces rocs que le soleil foudroyant réduira en poussière.



Amighen balance le cadavre d'Antinéa au-dessus de l'abîme : avec dégoût, le jette loin de lui. Je vois le corps tournoyer, se casser sur les rocs, je vois de la chair qui s'arrache aux aspérités du granit et du grès. Je vois un vautour se diriger, trébuchant, ailes mi-ouvertes, vers ces premiers lambeaux de proie, d'autres tourbillonnent là-haut, et le cercle de leurs ombres se rétrécit, se rétrécit, silencieux, horrible, survolant un point blanc, une masse blanche saignante, une loque difforme... survolant ce qui fut — Antinéa.



Mais, des coups de feu éclatent : voici des Tar-

guis noirs, sanglants, blessés, conduits par un boiteux balafré, effrayant de fureur.

— Ahmed-ben-Hofgar ! Celui qui a trahi de Bréhville, ai-je crié.

Amighen rallie les siens ; Targuis blancs, Targuis noirs se précipitent les uns sur les autres : la hurle entière des forêts vierges paraît s'être déchaînée dans le Hoggar.

Le boiteux passe, tue, se dirige vers le Palais, vers l'escalier qui conduit aux appartements de la Reine, vers l'escalier qui conduit à ma chambre : acharnée, une houle ennemie se précipite sur ses pas.

— Bien-Aimé, il faut tuer cet homme, me dit Aïn-S'rira ! Prends ton revolver, je garde le poignard...

...Et tous deux, les regards fixés sur les tentures lourdes qui vont s'ouvrir, nous attendons le dernier Amenokal, le dernier émissaire, le dernier pourvoyeur de la Reine sadique, de la mystérieuse souveraine du Hoggar et du Sahara ! Nous attendons celui qui conduisit les spahis à la Mort...

EPILOGUE

...ET PAIX SUR LA TERRE A CEUX QUI SONT AIMÉS

Il y avait du sang sur le manuscrit de Ferrières. Ahmed-ben-Hofgar avait-il mis le comble à sa trahison par un crime ?

J'essayais de reconstituer l'ultime scène de ce drame, quand Amor pénétra dans ma cellule de palmier et de torchis, précédé d'un de ces griots qui nous avaient quittés sur l'Oued Timissao, pour suivre le Cheik de Gaô et sa fille.

Après les salamalecs et les insupportables platitudes d'usage, il me remit des amulettes, des bijoux étranges, ciselés par les patients et noirs artistes de Galam et de Gaô, « la ville aux Gommiers bleus, la ville aux eaux vertes », des colliers de coquillages, des bracelets d'or, cadeaux de Soni-Askia-el-Hadj-el-Kébir et de la douce Tanitt Zergha.

Amor était sorti : ces grands diables de nègres sont d'une délicatesse qui ferait envie aux gens les mieux nés !

— Sidi Lieutenant, me dit alors le griot, j'ai rencontré près d'In-Tahar la caravane d'un jeune Amenokal qui avait entendu parler de toi.

— Ah ! Et comment s'appelle l'Amenokal d'In-Tahar ?

— Il s'appelle Ifoughen-Ras-el-Cheik... Il escortait jusqu'aux Oasis des Naïls, l'un de ses amis et sa jeune femme, que je n'ai pu voir, mais qu'on dit être plus fine et plus timide qu'une gazelle des sources...

— Tu connais le nom de cet ami ?

— L'ami d'Ifoughen-Ras-el-Cheik, caïd d'In-Tahar, s'appelle : El-Khalifa Farriadj-ben-Farriadj.

En arabe : l'*e* n'existe pas ; la lettre : a, *l'alif,* le remplace ; ému, heureux à crier, je traduisis, alors que le griot se retirait, énigmatique et souriant.

— El-Kalifa Farriadj.

— Le Lieutenant Ferrières !

Mais certaines phrases du manuscrit me revinrent en mémoire :

« *Je puis compter sur la discrétion de Bréhville. Je sais comme il dédaigne la sotte et perfide existence des villes... Il favorisera mon dessein.*

« *Dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la reforme pas sans danger.* »

Rien n'est plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité.

Dans trois jours, je serai peut-être loin du Hoggar, j'ai eu le temps de peser le bien, de peser le mal.

Je dormirai sous les figuiers des oasis, dans l'odeur de miel qui choit des figues, dans le bourdonnement heureux de la nature fécondée. Je dormirai ma vie, c'est la meilleure façon de la vivre.

« *Je dormirai ma vie auprès d'Aïn S'rira, je vieillirai heureux, oublié des hommes, des pauvres hommes de mon pays !* »

Et j'entendais Aïn S'rira qui lui confiait, serrée contre lui :

« *Parle, il n'est pas de plaisir que je te refuserai, si douloureux fût-il, pas de joie que je ne t'offrirai : Je les ai toutes dans mes bras, toutes dans mon corps, toutes dans mon cœur, toutes dans mon âme... ô Bien-Aimé !* »



Le soleil s'abaissait doucement sur le Sahara livide, il s'agrandit démesurément, puis disparut : une lueur confuse traîna sur les dunes, puis s'éteignit : une grande paix s'épandit sur les choses.

Et j'ai songé que loin de toute Patrie, loin de tout Devoir, l'Homme avait droit au bonheur, droit à l'amour : qu'en nos agitations et nos idéals, tout n'était que vanité et que douleur !

— Ton secret sera jalousement gardé, lieutenant Ferrières !

— Que ton bonheur tranquille, El-Khalifa Farriadj, soit aussi pur, aussi profond, aussi respecté, aussi invulnérable, que cette paix majestueuse qui descend sur le Désert, comme un pardon du Ciel !

*Hassi Tir'hidet, le......*1903.



Imprimeries G. MONT-LOUIS
" Moniteur du Puy-de-Dôme "
—— Clermont - Ferrand ——

Robert LEMOINE
:-: *Agent Général* :-:
5, rue Clodion, Paris
Téléphone : Ségur 80-71





